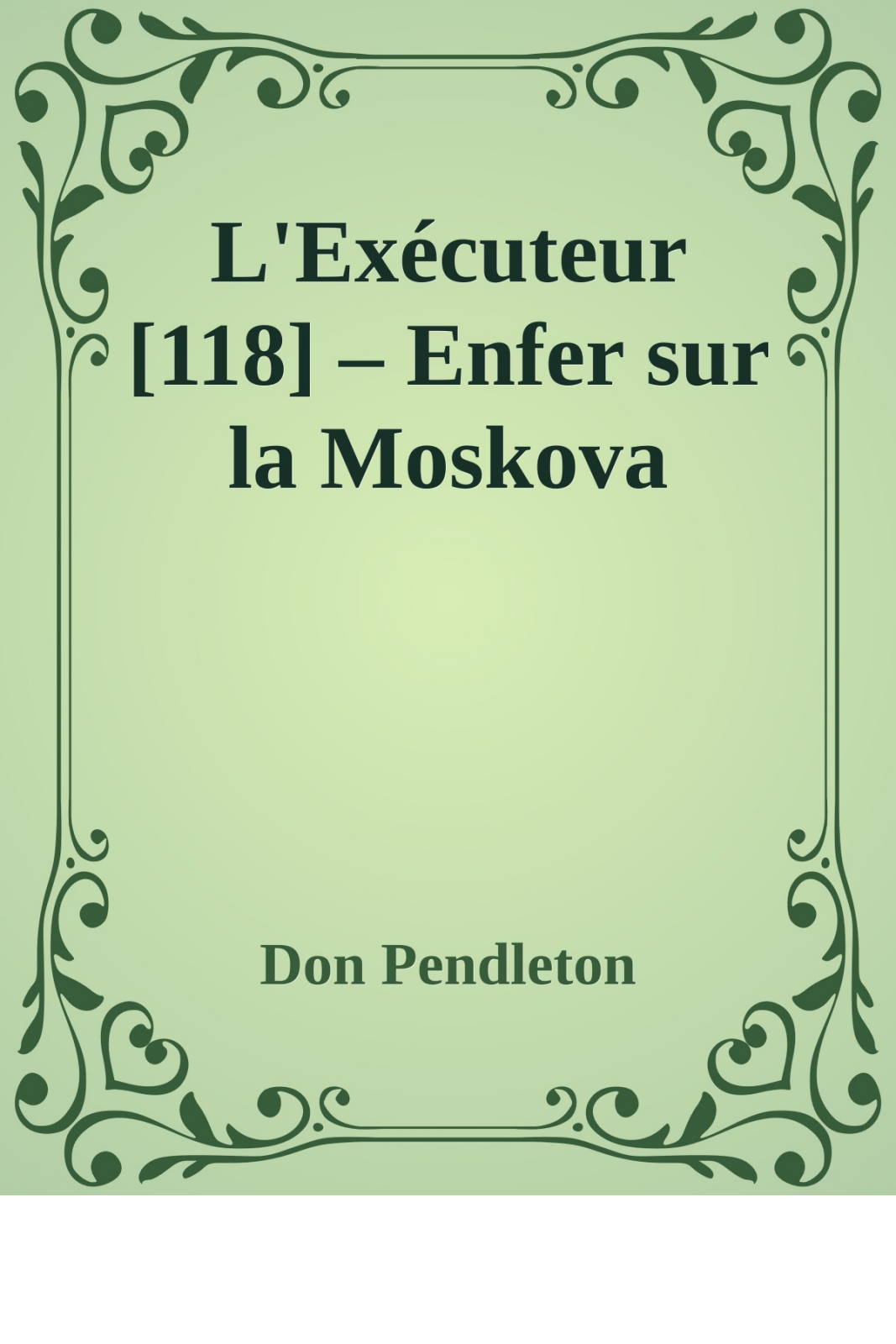


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

L'Exécuteur [118] – Enfer sur la Moskova

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ENFER SUR LA MOSKOVA

par Don Pendleton



VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

ENFER SUR LA MOSKOVA

Adapté de l'américain par

Urban Aeck



CHAPITRE PREMIER

Tel un oiseau de proie, le S-55 plongeait vers la zone déboisée.

En son centre, ombragée des quelques palmiers bordant la piscine et un court de tennis, se dressait une vaste villa-bungalow, dont les fenêtres, à l'étage, étaient éclairées. Il s'agissait du fief de Jimmy « Lawyer » M^e Neil. Officiellement, il exerçait la fonction de conseiller juridique, officieusement, il blanchissait les narcodollars pour toute la Louisiane, et servait de lieutenant à un certain P.N.

Ces deux initiales désignaient le big-boss US de la Russian Connection, sur la disquette de l'organigramme récupérée en Thaïlande par l'Exécuteur.

Des informations recueillies là-bas, Mack Bolan avait retenu trois pistes, trois grosses baleines du système dont il devrait faire ses cibles : P.N., pour l'Américain ; S.V., pour le Sicilien ; V.K., pour le Russe. Malheureusement ce n'étaient que des initiales. Si « muettes » que, ni les ordinateurs des services spécialisés contactés par Brognola, ni les *listings-computers* du Tacom, nouveau char de guerre de l'Exécuteur, n'avaient su les identifier formellement, malgré les milliers de noms qui y figuraient. Car, aussi bien en Sicile qu'aux States ou encore en Russie, les initiales impliquées correspondaient à une bonne trentaine de types répertoriés comme mafieux, ou soupçonnés de l'être. Un vrai casse-tête. Seule manière de remonter à eux, les noms de leurs délégués directs. Ceux qui, sur l'organigramme de la Russian Connection, figuraient en clair. Il s'agissait des « traitants » des émissaires Callaro, Carsov et Plank, abattus en Thaïlande : Franco La Rocca, Oleg Vassine et... Jimmy M^e Neil.

— Ça va être à toi, Striker ! lança Jack Grimaldi dans le circuit radio des casques.

Le pilote avait allumé le phare de nez de l'hélicoptère et, dans son dos, en configuration de combat, l'Exécuteur passait les derniers éléments de son plan d'attaque en revue. D'abord les deux miradors. Cachés par des toits de palmes qui les recouvraient, ils étaient sûrement armés. Ensuite les écuries, situées à gauche de la grande demeure louisianaise. La M.60 était optima. Bande-chargeur engagée, prête à cracher la mort en format 7,62 mm. Ainsi que le SMAW. Missile de 82 dans le tube. Casque sur les oreilles, Bolan attendait le feu vert de Jack.

— Go !

Grimaldi avait fait pivoter l'appareil sur sa droite, présentant subitement l'Exécuteur face aux miradors. Sanglé aux points d'ancrage, ce dernier se tenait prêt. Lorsqu'il eut le toit du premier poste d'observation en vue, il ouvrit brusquement le panneau latéral situé derrière lui, avant d'épauler le SMAW. Il porta son œil devant la lunette de visée équipée d'un système I.L, distingua une image verdâtre, fit le point, pressa la détente.

Il y eut une faible explosion et, là-bas, un point lumineux apparut sur les palmes couvrant le mirador : le pointage optique de guidage du SMAW. Dans un souffle dément, la roquette déjà programmée jaillit de son tube-container, passa l'ouverture de la porte dans un jet lumineux de comète, fusant vers son objectif comme une furie. D'une portée pratique limitée à 250 mètres, le missile pouvait traverser un blindage de 400 mm maximum.

Dans la seconde suivante, tout fut transformé en chaleur et en lumière : le premier mirador, son guetteur et sa mitrailleuse qui vola dans le ciel. Une explosion sourde résonna, suivie d'une autre, plus forte encore, dans un déchaînement de feu, de mini-explosions et de débris divers, qui allèrent s'écraser à une cinquantaine de mètres sur le toit des écuries. Déjà, l'Exécuteur engageait un nouveau « tube » à l'arrière du lanceur.

— Go ! cria encore Grimaldi dans la radio de bord.

De nouveau, l'Exécuteur opéra sa visée, appuya sur la détente.

Et le deuxième mirador vola jusqu'en enfer. Mais maintenant, les cannibales se réveillaient. Nombreux.

— Attention, *Striker* !

Grimaldi n'avait pas encore refermé la bouche, que les premiers grêlons venaient transpercer la tôle de la carlingue. Tirés d'une mitrailleuse brusquement apparue à une meurtrière des écuries. Les salauds réagissaient vite. Et fort. L'Exécuteur en fit autant. Il engagea un autre missile dans le SMAW et prit sa visée à l'œilletton de la lunette. Le troisième départ fut comme les précédents. Aussi destructeur. À l'endroit de la mitrailleuse, le mur des écuries se désintégra et, dans la lumière de l'explosion, Bolan aperçut un corps désarticulé et mutilé qui s'élevait dans le ciel.

— Gaffe, *Stricker* !

Bolan avait vu la colonne de 4x4 jaillis des écuries, et qui convergeaient vers la demeure pour la protéger. Il avait vu aussi les éclairs d'autres mitrailleuses qui fusaient de leurs plateaux découverts.

Vraiment suréquipés, les hommes du conseiller !

— *Shit* ! cria Grimaldi dans la radio. C'est le Viêt-nam !

Les mitrailleuses s'étaient mises à tirer toutes en même temps et, cette fois, un ouragan de feu et de plomb s'abattait sur le Sikorsky. En prime, deux types étaient apparus dans le rayon du phare de l'hélico, brandissant d'inquiétants engins.

L'œil exercé de Bolan avait immédiatement identifié les armes en question : deux lance-missiles Stinger !

— *Putain !* hurla Grimaldi dans la radio de bord. On est baisés !

Il n'avait pas tout à fait tort. La résistance ennemie était beaucoup plus forte que prévu. Pléthore d'hommes et de matériel. Le Stinger était capable de descendre un avion de chasse. Mais l'ex-Sergent Miséricorde n'écoutait pas. Comme là-bas, autrefois, quand les Viets l'arrosaient, l'ordinateur de guerre de son cerveau gérait la situation dans l'urgence. Abandonnant le SMAW, il avait arraché la M.60 de son trépied, et son index avait enfoncé la détente. À la cadence de 550 coups/minute, la bande-chargeur se déroulait, lâchant ses pruneaux de 7,62 mm à la vitesse initiale de 855 mètres/seconde. Tirant sur les sangles de sécurité, presque hors de l'appareil, l'Exécuteur répondait avec vigueur. En bas, il y eut une ou deux secondes de flottement. Des petits geysers éclataient au sol, s'approchant inexorablement de leurs proies. Un des servants de Stinger paraissait hésiter, tandis que l'autre battait en retraite avec son matériel. Sous un tel feu, il fallait des nerfs solides.

D'une toute petite correction du doigt, l'Exécuteur avait remonté son tir. Fauchés net par la longue rafale, les deux pourris tressautèrent sous les impacts, avant de s'effondrer en lâchant leur matériel.

Mais Bolan les avait déjà oubliés. Délaisant la M.60, il rechargea le SMAW, visa l'autre angle des écuries, où une deuxième mitrailleuse venait de se mettre en batterie. Le missile jaillit, raya la nuit de son panache d'étoiles, alla frapper de plein fouet le bâtiment. Celui-ci explosa et s'envola dans une gerbe de feu qui illumina longtemps la forêt alentour. L'hélico prit de l'altitude aussitôt. Le temps pour Bolan de se préparer à une seconde attaque.

— Go ! lança-t-il après en avoir terminé.

L'hélico replongea dans la fournaise. Mentalement, Bolan décomptait l'altitude. À trente mètres environ, il lança :

— Stop !

L'ancien pilote du Viêt-nam savait tout faire avec un hélico. Y compris stabiliser ce type d'appareil en pleine chute. Bolan était prêt. Une à une, il dégoupillait les grenades défensives, les balançant sur les 4x4, tels de mortels dons du ciel. En bas, les tirs s'étaient déchaînés, mais les premières explosions déclenchèrent la panique. Certains hommes tombaient, d'autres évacuaient les engins pour s'égayer dans

la nature. Mais ici, la forêt avait été rasée, sans doute pour parer aux mauvaises surprises ; c'était raté.

En deux rafales de M.60, l'Exécuteur coucha les fuyards, songeant déjà à la suite de son plan.

— O.K. ! lança-t-il dans son micro-casque. Cap sur objectif.

L'hélico vira de nouveau, remonta à 1600 pieds, attendant encore une fois que Bolan soit prêt. Vêtu de la sinistre combinaison noire, armé d'un Beretta 93R en holster de hanche, du redoutable AutoMag 44 en holster d'épaule, d'un MAC.10, nouvelle version de l'Ingram, en sautoir, et d'un dévastateur M.P. 5K Heckler & Koch 9 mm à deux chargeurs de 30 cartouches scotchés tête-bêche, l'Exécuteur achevait d'accrocher quatre grenades quadrillées à sa ceinture. Puis, Bull Survival dans une botte, un petit talkie-walkie en poche pectorale et une grosse Maglight engagée dans les passants de cuisse de la combinaison, il lança l'ordre de descendre. De nouveau, le S-55 plongea comme une pierre, parut sur le point de s'écraser, s'arrêta in extremis à trois mètres du sol ! L'Exécuteur balança le SMAW et le sac de matériel prévu pour l'action commando puis, levant le pouce à l'intention de Grimaldi, il sauta sur la terre ferme. Aussitôt, le Sikorsky remonta en chandelle, vira, disparut. Maintenant, Bolan était seul.

Pas pour longtemps. Deux autres 4x4 venaient de surgir trouant la nuit de leurs phares. Fonçant sur lui, rugissant de leurs chevaux emballés et crachant le feu de leurs mitrailleuses. Déjà, l'Exécuteur avait ramassé le SMAW. Il l'épaula, envoya son cinquième missile.

Le 4x4 touché partit en fumée, tandis que par effet de réaction-feu, son voisin basculait en s'embrasant. D'une rafale de MAC.10, Bolan arrosa les survivants, avant de réépauler le SMAW avec son dernier missile. Il visa le bas de la demeure, envoya la roquette au ras du sol, juste dans l'axe de la porte du perron de l'entrée.

Dans l'explosion la porte vola en éclats, et tout un pan de mur bascula, les fondations sapées. Une ouverture nette, presque sans gravats. Seulement des pans de bois enflammé qui fusaient dans toutes les directions, et provoquaient un début d'incendie. À l'intérieur, la lumière s'était éteinte. L'Exécuteur fonça. M.P. 5K dans une main, MAC.10 dans l'autre, il allait plonger dans la brèche, quand deux ombres apparurent sur le fond d'incendie. D'une rafale de M.P. 5K, il les balaya, fit sauter la tête d'un troisième d'une brève rafale de MAC.10. Derrière, des cris s'étaient élevés. Des coups de feu claquaient. L'Exécuteur pivota sur ses jambes, coucha une demi-douzaine de *soldati* sortis des écuries pour le prendre à revers. De l'autre côté, un nouveau 4x4 bourré d'hommes en armes surgissait. Des types sautèrent au sol, arrosant à tout-va. Une tactique très

imprudente. De nouveau, le M.P. 5K entra en action, et des corps se mirent à danser quelques secondes avant de souiller la terre de Louisiane.

— Baisez-moi ce fumier !

Bolan venait de tomber nez à nez avec un colosse sorti de la maison. À la même seconde, il avait aperçu le reflet d'un P.M. dans ses mains. D'instinct, il avait aussitôt roulé sur le côté, lâché une mini-rafale du MAC.10. Trois coups seulement, plus un bruit de percuteur. Chargeur vide. Il eut pourtant la satisfaction d'entendre un grognement de douleur. Juste avant d'essuyer la longue, rageuse rafale ennemie. Heureusement, il avait encore roulé à l'écart et, dans le mouvement, il avait appuyé sur la détente du M.P. 5K. Cette fois, le gorille fut catapulté contre une cloison, vidant son chargeur en l'air. L'Exécuteur s'était redressé. Des cris fusaient des profondeurs de la demeure et des bruits de pas précipités venaient vers lui. Soudain, des lumières de torches électriques se mirent à danser au fond du hall, en bas d'un grand escalier à double révolution. La garde rapprochée de « Lawyer ». Aussitôt, des coups de feu éclatèrent. Le guerrier solitaire avait eu le temps de permuter le double chargeur du MAC.10. Par précaution, il avait aussi lâché le M.P. 5K vide de munitions, pour empoigner le Beretta 93R. Sécurité ôtée, sélecteur sur rafale. Il enfonça la détente, lâcha les trois premières ogives de 9 mm. Au fond du hall, une silhouette sursauta sur place, s'écroula presque aussitôt sur les deux autres qui accouraient. Il y eut une mêlée, un instant de confusion que l'Exécuteur mit à profit. Dans son poing droit, le MAC.10 aboyait ses 1200 coups/minute. Le plus petit P.M. du monde. Trois silhouettes venaient de s'écrouler. Les lampes roulaient sur le sol dallé de pierre. Dehors, les troupes semblaient anéanties et, loin derrière la rumeur de l'incendie, on devinait le grondement étouffé de l'hélico. Bolan fonça. Il connaissait les lieux. Grâce à Brognola qui avait obtenu les plans de l'architecte d'intérieur de Me Neil, il avait pu étudier la demeure. Les appartements du *consigliere* étaient en haut : les fenêtres éclairées aperçues plus tôt. Se précipitant au fond du hall et sautant les cadavres, il allait s'élancer dans l'escalier central, quand deux autres *soldati* déboulèrent. L'Exécuteur glissa de côté, pressa la détente du MAC.10. Les duettistes se rejoignirent en enfer, la tête éclatée. Déjà, Bolan était sur eux. Il passa sans les regarder, grimpant les marches trois par trois, se retrouvant sur le palier supérieur, prêt à tout.

Une ombre émergea d'un couloir, fonçant sur lui. Dans les faibles lueurs de l'incendie du rez-de-chaussée, il vit encore briller l'acier d'une arme, et son index effleura la détente du MAC.10. Trois ogives partirent à plus de 340 mètres/seconde pour s'enfoncer dans la carcasse de l'imprudent, juste à l'instant où il sollicitait lui-même la

détente de son arme. Il y eut une forte explosion, Bolan sentit le vent du projectile, à quelques centimètres seulement. Calibre .44 Magnum, facile à identifier. Le type poussa une espèce de jappement, lâcha son flingue qui sonna sur le plancher. En deux bonds, l'Exécuteur fut sur lui. Touché à la poitrine, l'autre restait figé, une main crispée sur le sein droit inspectant son poumon perforé.

— Qu'est-ce que..., commença-t-il.

Du sang coula de sa bouche. L'Exécuteur lui enfonça le canon du 93R sous l'oreille.

— Vite ! Où est ton boss ?

— L... là !

Du bras qui avait tenu le .44, le flingueur désigna une porte à double battant, au fond du couloir.

— *Thanks*, remercia Bolan.

Puis il pressa la détente du Beretta en se jetant de côté pour ne pas être éclaboussé. Le flingueur sursauta comme sous le coup d'une décharge électrique. Du sang gicla et son corps fut propulsé en arrière et son dos cogna la cloison. L'Exécuteur fit sauter la serrure de la porte d'une rafale de 9 mm. Selon la meilleure méthode des commandos, il se plaqua sur le côté, accroupi. D'une main, il repoussa le battant à l'intérieur, arme levée. Et ce qui devait arriver survint : trois coups de feu, trop haut, évidemment. Très rapprochés, puissants. Suivis d'un juron étouffé. Le tireur s'était rendu compte de son erreur. Trop tard, l'Exécuteur avait localisé la silhouette et envoyé la sauce : trois ogives également, une mini-rafale du 93R à hauteur d'abdomen. Il y eut un râle, puis des bruits de meubles bousculés, suivis de la chute d'un corps. D'un regard, l'Exécuteur avait investi la pièce et enregistré sa configuration : la lampe à pétrole sur une cheminée, le grand bureau en bois foncé, la bibliothèque bourrée de livres, l'automatique S&W à carcasse stainless et poignée galbée sur l'arrière. Et le costaud aux cheveux gris et en brosse, qui se tordait sur le plancher. Les mains crispées sur le ventre, pleines de sang. Dans sa grossière face livide et transpirante, de petits yeux noirs et fiévreux fixaient Bolan avec rage.

— Fumier !

Le type avait une voix rugueuse et de la haine en réserve. Dans un mouvement désespéré, sa main droite s'était soudain détachée de son abdomen pour essayer d'attraper le .45. D'un coup de pied, Bolan envoya promener l'automatique en déclarant de sa voix d'outre-tombe :

— C'est cuit pour toi, Jimmy.

Une lueur étrange passa dans les petits yeux noirs, tandis qu'un rictus se dessinait sur ses lèvres blêmes.

— T'es Bolan, hein ?

L'Exécuteur tiqua.

— Bravo, pourri. Tu es physionomiste.

— Ta... ta bobine traîne dans toutes les familles, Fumier. Depuis... longtemps.

Il faisait allusion au portrait-robot que les *amici* avaient réussi à tirer de lui et qu'ils avaient presque tous dans leurs tablettes. L'Exécuteur hocha la tête.

— Je sais.

— Ouais ! grinça le *consigliere* de P.N. en grimaçant de douleur. Mais ce que t'as pas l'air de savoir, pauvre con, c'est qu'il t'a baisé !

Une sonnerie d'alarme résonna subitement dans le cerveau de Bolan.

— Qui ça, il ?

— Le boss, connard !

Le piège : depuis le début de l'attaque, Bolan n'arrêtait pas d'y penser. Il s'agenouilla à côté du mourant pour questionner :

— Quel boss, Jimmy ?

De nouveau, une lueur flotta dans les prunelles du *lawyer*. Comme s'il s'était fichu de Bolan.

— Je sais pas, Fumier. Personne... ne sait ça.

— Écoute, soupira l'Exécuteur. Plus vite tu t'allonges, plus vite j'appelle l'ambulance.

Cette fois, malgré son état, le blessé fut secoué par un petit rire qui le fit aussitôt tousser. Une mousse rosâtre se mit à couler aux coins de sa bouche et Bolan dut attendre qu'il ait repris son souffle pour insister :

— Tu veux dire que toi, tu ne connais pas P.N. ?

Pour la première fois, quelque chose qui ressemblait à de l'étonnement se peignit dans les yeux de M^e Neil.

— P.N. ? hésita le conseiller.

Mack Bolan avait peu à peu l'impression de s'enfoncer dans un univers parallèle. La surprise du costaud ne semblait pas feinte et soudain, un doute visita l'Exécuteur qui tenta :

— Arrête de jouer au con, Jimmy. Tu peux encore... Un nouveau rire douloureux coupa Bolan. Mais cette fois, le *consigliere* n'attendit pas de reprendre des forces, pour lâcher dans un souffle :

— Jimmy ! Jimmy M^e Neil est mort... pauvre con !

CHAPITRE II

— Je te dis qu'il est mort ! Canné. Ils l'ont buté ! L'Exécuteur avait senti un poinçon de glace lui cisailler l'estomac. D'une voix lugubre, il questionna :

— Tu veux dire que tu n'es pas M^e Neil ?

Un nouveau rictus étira les lèvres décolorées du costaud.

— M^e Neil, mon cul ! Tu t'es fait... baiser, Bolan. Une lueur dangereuse passa dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur.

— Tu es qui, alors ?

— Moi, ricana douloureusement le type, je suis qu'un lampiste.

L'évidence apparut à Bolan.

— Un porte-flingue, pas vrai ?

— Gagné, mec. Mais... pas n'importe lequel.

— Son *caporegime* ?

— Son *ex-caporegime*, confirma le blessé.

— Le comité de réception et toi ici, dans les appartements de ton boss, pourquoi tout ce ciné ?

— Pour te niquer, Fumier. Depuis la Thaïlande, les huiles se doutaient... que tu allais débarquer. Le comité d'accueil... c'est moi qui l'ai organisé.

Les éléments du puzzle commençaient à s'assembler dans l'esprit de l'Exécuteur. Ignorant qu'en Thaïlande il avait réussi à mettre la main sur l'organigramme de la Russian Connection, mais songeant qu'il avait pu faire parler les émissaires, les huiles avaient brouillé les pistes et fait éliminer M^e Neil.

— Ton nom, interrogea Bolan à brûle-pourpoint, c'est bien Luigi Canasta ?

— *Si... ma*, comment tu sais...

— Écoute, Luigi, coupa Bolan, peu soucieux de s'étendre sur les possibilités de ses *listings-computers*. Si tu connais le nom du boss de M^e Neil, c'est le moment de cracher le morceau. C'est même ta seule chance de survie.

— Va te faire mettre, Fumier. Je... je sais rien.

— Tes ordres, qui te les donnait, depuis la mort M^e Neil ?

— Le... téléphone.

Le Sicilo-Américain avait de plus en plus de mal à parler. Le sang continuait à couler entre ses doigts crispés et des filets rouges suintaient de sa bouche. En nage, il tremblait de fièvre, fixant Bolan d'un regard toujours aussi chargé de haine. Ce dernier insista pourtant :

— Comment ça, le téléphone ?

— J'étais chargé de garder la baraque, résuma le tueur. C'est par... téléphone que j'ai appris la mort de M^e Neil et qu'on m'a donné ordre d'organiser la résistance et de prendre sa place. En attendant l'arrivée d'un nouveau boss.

Il avait beaucoup parlé et il sembla tout à coup sur le point de lâcher la rampe. L'Exécuteur le secoua.

— Son nom, au nouveau boss ?

— Je... sais pas...

Décidément, la politique de la terre brûlée avait toujours ses adeptes. L'Exécuteur n'apprendrait rien de plus avec ce Canasta. Un sous-fifre, condamné d'avance. Au bout du compte, ce blitz n'avait servi qu'à refroidir quelques minables de plus. Le coup de pied dans la fourmière, qui avait finalement dévoilé les batteries de l'Exécuteur. Dans quelques heures, moins s'il y avait des survivants, le mystérieux P.N. serait au courant.

Ça le ferait sûrement rire.

— O.K., Luigi, souffla l'Exécuteur en se redressant. Bon voyage.

Il pressa la détente du 93R. Sélecteur remis sur le coup par coup, l'arme ne cracha qu'une seule ogive. Le front du *caporegime* se creusa d'un trou bien rond, tandis que, reposant sur le plancher, l'arrière de son crâne semblait carrément exploser. Mais déjà, l'Exécuteur avait quitté la pièce. Inutile de chercher, *on* n'avait rien laissé traîner de compromettant ici.

Reprenant le même chemin en sens inverse et M.P. 5K en batterie, Bolan avait sorti le petit transeiver de sa poche pectorale.

— Leader appelle Épervier... Leader appelle Épervier.

Aussitôt, légèrement déformée, la voix de Grimaldi répondit :

— Épervier reçoit 5 sur 5, Leader.

— Prêt pour récupération, lança l'Exécuteur. *Over*.

— Bien reçu, Leader.

Un instant plus tard, le guerrier solitaire traversait le hall en feu comme un bolide. Un grondement plus puissant indiquait le retour de

l'hélico. Sur le perron dévasté, il se baissait pour récupérer le SMAW abandonné à l'aller, quand une grêle de balles vint frapper la façade derrière lui. Il roula au sol. Le temps d'un éclair de départ de coup, il avait pu localiser le franc-tireur, planqué à la lisière de la forêt. Un nostalgique de Fort Alamo. Sans se poser de questions, l'Exécuteur plongea dans l'ouverture béante de l'hélico qui arrivait.

— Go ! cria-t-il à l'adresse du pilote.

Dans le même temps, il avait ouvert le caisson de son petit arsenal de poche et sorti une nouvelle charge de 82 mm. Deux secondes plus tard, alors que l'appareil s'arrachait au sol, une langue de feu jaillissait du tube pour plonger vers la lisière de la forêt. Exactement vers les petits éclairs mortels qui continuaient à s'allumer. En bas, il y eut une énorme explosion, aussitôt suivie d'un début d'incendie. Heureusement, cette région de la Louisiane étant très humide, le feu ne se propagerait pas. Et le dernier flingueur ne parlerait plus. Levant le pouce en direction de Grimaldi qui l'observait en coin, Mack Bolan lança :

— *Please, driver. At home !*

— Il est mort.

Dans le module opérationnel du Tacom, la voix de Hal Brognola avait résonné sourdement. Augmentant le son de l'ampli du radiotéléphone satellitaire de bord, l'Exécuteur s'inquiéta :

— Qu'est-ce que tu dis ?

Il avait parfaitement entendu, mais il avait vu Jack Grimaldi tendre une oreille intéressée en reposant son verre d'Hennessey-Glace. Mis au courant la veille du demi-fiasco de l'opération louisianaise, le fédéral venait de rappeler pour fournir les dernières infos demandées par Bolan. Juste avant le départ prévu de celui-ci pour Palerme. De son côté, chargé de rapatrier le mobil-home, le pilote faisait grise mine, laissant planer un regard rêveur sur les bâtiments tout proches de l'aérogare de La Nouvelle-Orléans. Bolan avait refusé sa compagnie en Sicile. Pendant ce temps, au bout de la ligne, Hal Brognola répétait :

— Je dis que La Rocca est mort.

— *Shit !*

Dès les aveux de feu Luigi Canasta, il s'était attendu à ce genre de nouvelle.

— Ça s'est passé comment ?

— Un accident, renseigna le fédéral. En Sicile. Sur une route déserte. Sa Fiat a été retrouvée écrabouillée au fond d'un ravin.

— Quand ? interrogea encore l'Exécuteur.

— Hier soir.

— *Shit* ! répéta Bolan.

Il pouvait envoyer son billet pour Palerme au panier. La piste sicilienne de la Russian Connection était coupée.

— Tu l'as dit, renvoya Brognola. Mais j'ai quand même trouvé des trucs.

Bolan fronça les sourcils.

— Genre ?

— Genre tout bon, ou tout con.

— Accouche, Hal !

— Par pure routine, enchaîna le fédéral, juste après avoir appris la mort de La Rocca, je me suis dit que tout ça bougeait beaucoup, et qu'avec un soupçon de chance, ça devrait faire des vagues. Ce type de contrats aux sommets, ça en crée généralement. Alors, je me suis amusé à consulter les listes des passagers tous azimuts. Des Américains en partance pour la Sicile ou pour Moscou, des Siciliens pour la Russie ou pour les States, et idem pour les Russes en visite. La routine, quoi.

Le fédéral avait éveillé l'imagination de l'Exécuteur. Si hasardeuse qu'elle puisse paraître, cette méthode pour trouver qui se cachait derrière des initiales n'était pas absurde. Pressentant qu'il n'avait peut-être pas définitivement perdu son billet pour la Sicile, il s'impatia :

— Et alors ?

Un petit rire bref résonna dans la sono du radiotéléphone.

— Tu as compris la coupure, hein ?

— Affirmatif. Accouche !

Un petit temps d'arrêt, puis :

— Quelque chose me dit que je n'ai pas perdu mon temps, reprit le fédéral. J'ai trouvé des initiales correspondant à celles de l'organigramme. Des initiales concernant deux de nos trois inconnus.

Bolan retenait son souffle.

— Sur quelles destinations ?

— Départ hier matin d'un certain Stefano Viglia, de Rome et à destination de Moscou.

D'émotion, l'Exécuteur avala une gorgée de Hennessy-Glace dans le verre de Grimaldi. Stefano Viglia, ça donnait bien les initiales S.V., notées sur l'organigramme, au-dessus de Franco La Rocca. Mais il ne fallait pas encore crier victoire.

— Et le deuxième ?

— Décollage avant hier, d'un dénommé Nick Patras, de Kennedy Airport, également à destination de Moscou.

Bolan tiqua.

— Nick Patras, ça donne les initiales N.P. Nous, on cherche un P.N.

— Affirmatif.

L'excitation de Bolan retombait doucement. À priori, ces deux noms ne lui rappelaient rien de particulier. Ses recherches sur les *listings-computers* du char de guerre n'avaient pas donné grand-chose concernant les trois fameux jeux d'initiales. Une trentaine d'« anonymes » en tout. Des minables. Petits macs, dealers, grenouilleurs de toutes sortes et autres hommes de main. Pas des profils de *capi*. Pourtant, en y réfléchissant, ce nom de Nick Patras éveillait maintenant un vague écho dans la mémoire de l'Exécuteur.

— Un moment, jeta-t-il dans le combiné.

Tout à ses pensées, il avait activé l'ordinateur du module opérationnel et faisait apparaître les premiers listings sur l'écran. D'abord le sicilien, où il trouva tout de suite le Stefano Viglia qu'il cherchait. Évidemment, un des S.V. qu'il avait déjà précédemment sortis. Un minable avocat marron, qui avait commencé sa carrière douteuse comme falsificateur de documents douaniers au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Spécialisé dans le marché noir. Pas de quoi pavoiser. Encore moins de quoi faire un *capo di tutti capi*. Bolan fit part de sa trouvaille à Brognola qui abonda dans son sens.

— J'ai aussi trouvé ce Viglia sur mes listings, confirma le fédéral. Et ça ne m'a pas plus excité que toi. Jusqu'au moment où j'ai trouvé un détail intéressant, en fouillant dans le passé du bonhomme.

— Genre ?

— Genre Jeunesses Communistes et voyage à Moscou, peu après la guerre. Officiellement pour participer à un congrès d'anciens résistants.

Cette fois, l'intérêt de Bolan recommençait à grimper. Comme pour l'exciter davantage, Brognola conseilla aussitôt :

— Intéresse-toi quand même à ce Nick Patras. Même si ses initiales sont inversées.

Intrigué, l'Exécuteur retourna à l'examen de ses listings, finit par déclarer au téléphone :

— Je l'ai.

Une identité qui, du fait de cette inversion d'initiales, n'avait pas été sélectionnée au cours de ses premières recherches. En regard du nom de Nick Patras, figurait toute une liste d'activités plus ou moins

marginales, mais jamais clairement impliquées dans des affaires criminelles. Occupations qui avaient débuté dans les années 70. En fait, Patras n'aurait sans doute jamais dû figurer aux *listings computers* du Tacom. Seulement, à une certaine époque, il avait combinouillé dans les milieux immobiliers de la côte de Floride, plus ou moins en relation avec la famille des Marinello que Bolan connaissait bien. C'était un des clans US les plus décimés par la guerre de l'Exécuteur.

Mais, apparemment, Nick Patras avait très vite repris ses billes et plaqué les Marinello. Ce qui lui avait sans doute permis d'échapper aux blitz successifs de Bolan. D'autant qu'en 1984, alors que ses affaires immobilières semblaient à la fois claires et presque prometteuses, il avait soudainement disparu du circuit.

— Bon, fit valoir l'Exécuteur. Mais N.P., ce n'est pas P.N. Et qu'un certain Patras se rende à Moscou ne constitue pas...

— Attends, coupa le fédéral. Comme ces initiales inversées m'ont quand même un brin excité, j'ai fouillé encore plus loin dans nos archives. Et j'ai peut-être décroché le jackpot.

— On peut savoir ?

— En recherchant l'origine familiale de ce Patras, je me suis aperçu qu'elle n'existait pas.

— Tu peux préciser ?

— Quand il a débarqué aux States dans les années soixante, révéla le fédéral, notre Patras portait un autre nom.

— Lequel ?

— Piotr Nitchenko.

— Tu me charries !

— Négatif, *Striker*. Notre homme est un Russkoff.

L'Exécuteur n'en revenait pas. Et en même temps, il sentait cette fois une vraie fièvre l'investir. Il avait l'impression de voir un puzzle se reconstituer peu à peu devant lui. Un Russe, dans la mafia US, ce n'était pas nouveau. Surtout depuis quelque temps. Mais en soupçonner un sous les traits d'un type qui avait fréquenté les Marinello, ça ! Surtout s'il était lié à la Russian Connection. Comme peut-être ce Stefano Viglia, répertorié communiste, et s'étant rendu à Moscou au lendemain de la guerre. Tout cela commençait à tisser un réseau de présomptions, comme disaient les hommes de loi. Restait à tout vérifier. Piquant une nouvelle rasade de cognac, Bolan encouragea :

— O.K. Raconte.

— Donc, émigré aux States dans les années soixante, résuma le fédéral, Piotr Nitchenko s'est dépêché d'américaniser son nom. À cette

époque, les Soviets étaient plutôt mal vus.

— Il est devenu Nick Patras. O.K., fit Bolan en louchant du côté de ses listings. La suite, je la connais, jusqu'en 84. Ensuite ?

— Ensuite, enchaîna Brognola, comme tes listings doivent le préciser, Nick Patras a disparu pendant trois ans. Quand il est revenu, il avait des tas de comptes en banque remplis. Des gros dollars, officiellement gagnés dans l'immobilier. En Amérique du Sud, au Venezuela, en Colombie, au Brésil, etc.

— Je vois.

— Depuis, n'ayant apparemment aucun lien avec l'*Organized Crime*, nos services n'avaient aucune raison particulière de s'intéresser vraiment à lui. Pourtant, coïncidence ou non, acheva le fédéral, c'est à partir de cette époque que sa fortune s'est mise à enfler très fort... et que la dope des cartels a commencé à envahir les USA, acheva-t-il, plein de sous-entendus.

— Je vois, fit l'Exécuteur.

Tout ça, plus le décollage des deux hommes pour Moscou, et presque en même temps... Le pifomètre n'était certes pas une science exacte, mais toutes ces coïncidences méritaient quand même un petit temps de réflexion.

— Le citoyen Patras payait et paye toujours ses impôts rubis sur l'ongle, précisa le fédéral. Beaucoup d'impôts. Alors, personne ne se pose de questions.

Évidemment.

— Et alors ? questionna Bolan dont l'esprit tournait à plein régime.

— Alors, reprit Brognola, j'ai continué à me renseigner. J'ai appris qu'à l'instar de Viglia, Patras avait voyagé avec un billet *open*, et qu'ils étaient toujours absents.

— Je vois, fit encore Mack Bolan.

Adieu son voyage à Palerme maintenant inutile, bonjour le très prochain vol sur Moscou qu'il lui fallait trouver maintenant. Peut-être une chance inespérée de percuter les trois super-*capi* de la Russian Connection. Suivant son idée, il demanda à Brognola :

— Et notre Russe à nous, Vassine. Des nouvelles ?

Le relais, le « traitant » de la branche russe de l'organigramme. Un businessman international, style russe *new look*.

— Aucune.

Dans l'ancienne URSS, « aucune nouvelle » pouvait tout signifier.

— Et notre V.K. russe de l'organigramme ?

— Inconnu au bataillon, le doucha Brognola.

Mais ni lui, ni Bolan ne connaissaient encore grand-chose des mafias russes. Logique. Une lacune à combler. Le plus vite possible. L'Exécuteur réfléchit un instant, se redressa enfin sur le siège de la console technique du module opérationnel, avant de lancer dans le combiné :

— O.K., Hal. Banco pour Moscou.

Puis il acheva le Hennessy-Glace de Grimaldi.

Toujours ça de pris. En Russie, on ne devait pas nager dedans.

CHAPITRE III

— *Moscow, fifteen minutes !*

L'anglais du chauffeur du vieux Volvo laissait à désirer mais, comme le russe de Bolan se limitait au pré primaire, il n'avait pas le choix. D'ailleurs, malgré ses lacunes, l'autre adorait visiblement la langue de Shakespeare. Depuis la frontière russo-polonaise, il n'avait pratiquement pas cessé de jacasser. Grâce à lui, l'Exécuteur avait pu passer en Russie par la route, évitant ainsi l'aéroport de Chérémétiévo et ses très probables mouchards mafieux... ou policiers. Le voyage ressemblait à une expédition en terrain inconnu. Un premier vol TWA New York-Paris, suivi d'un deuxième sur Air-France, qui l'avait déposé à Varsovie, à l'issue d'un minuscule saut de puce. Tout cela avec un faux passeport, comme c'était le cas de plus en plus souvent. Et aussi avec The Snake, dans la Japy portable.

The Snake, « le Serpent ». Nom de baptême donné par Herman Schwarz à ce gadget, un pistolet automatique d'un calibre peu courant, 4,7 mm. Avec ses cinq éléments que l'Exécuteur ventilait à chaque voyage dans les entrailles de la machine, et qui s'ajustaient très facilement. Un petit automatique, hyper-compact et très léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, les éléments disparates de l'arme se fondaient entièrement dans le puzzle mécanique de la machine.

Évidemment, malgré les dix coups de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme d'appoint. Efficace, mais un peu légère pour un vrai blitz. L'Exécuteur comptait en général beaucoup sur les spécialistes locaux du marché parallèle des armes. Une méthode hasardeuse, risquée, et pas très morale, car ce type de négociants appartenait, pour la plupart, au monde mafieu. Malheureusement, il devait s'y résigner, dès qu'il quittait les States.

Dans la poche de son blouson, accompagné de trois chargeurs, le gadget d'Herman Schwarz était au chaud. Ses munitions étaient très étranges et très révolutionnaires aussi. Des cartouches sans étui,

constituées d'un petit bloc de Propergol solidifié et spécialement traité, au sein duquel étaient insérés projectile et amorce. Des ogives de calibre 4,7 mm, déjà utilisées par le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch.

Pour le gros-œuvre d'appoint, il y avait les « biscuits » confectionnés dans la fameuse « pâte à tarte » du génial Herman Gadgets. Dans une banale boîte de gâteaux, enfouie dans le sac de voyage. Tout ça avait allègrement franchi les contrôles d'aéroports. Aux States, comme à Varsovie.

Le reste était allé de soi. Auto-stop jusqu'à la frontière du « routard » que Bolan était censé être, puis prise en charge par Alexeï, le joyeux camionneur russe. Sur un porte-container TIR qui transportait du linge de toilette italien, doté d'une cabine où Bolan avait même pu se reposer.

— *Here ! Moscow !* s'exclama encore Alexeï en pointant un doigt vers des silhouettes de pylônes haute-tension se découpant au loin sur le ciel.

Un ciel de nuit orangé, qui faisait penser à un décor de film. Une ambiance tristounette. Bolan ignorait où commençait exactement la fameuse Leningradski Prospekt sur laquelle il était censé être en ce moment, mais c'était sinistre. Des entrepôts partout et des talus de neige sale sur les bords de la route. Heureusement, l'asphalte était ici de meilleure qualité qu'autour de Minsk ou de Brest. Moins défoncé. Mais rien qu'à l'état des palissades et des divers bâtiments, on sentait qu'on était à l'Est. L'ancienne URSS n'en finissait pas de soigner les plaies de 70 ans d'incurie. En revanche, on sentait à l'abondance de la circulation qu'un vent de liberté nouvelle avait récemment soufflé. Certaines guimbardes rafistolées au fil de fer n'auraient certes pas déparé dans certains pays du Tiers Monde, mais d'autres, sans doute le résultat d'une récente prise de conscience de l'économie de marché, arboraient fièrement les signes distinctifs d'un capitalisme débridé. Il y avait même des Mercedes et des BMW. À croire que les dollars pleuvaient à verse sur la Russie post-communiste. Avec un peu de chance, le Moët et Chandon coulait aux robinets des fontaines publiques. Pour un peu, le blouson de cuir élimé et le jean rapiécé, qu'avait dû enfiler Bolan pour crédibiliser son personnage, allaient faire un brin crades.

— Tu vas voir, mon pote, lui lança Alexeï dans son mauvais anglais. Tu vas voir ! Moscou, quand on connaît, on s'y marre !

— J'espère bien, répondit Bolan.

En fait, il espérait surtout ne pas être coincé ici trop longtemps. Par expérience, il savait combien les blitz à l'étranger pouvaient être dangereux pour lui. Autant ne pas traîner dans le secteur plus que

nécessaire. Les assassinats de M^e Neil et de La Rocca prouvaient que les grosses baleines de la Russian Connection ne faisaient pas dans l'aide humanitaire. Pour le moment, et jusqu'à plus ample informé, il considérait toujours son pion russe jouable. Oleg Vassine figurait sur l'organigramme comme étant le chef direct de Dimitri Carsov, le délégué russe qu'il avait tué à Chiang Mai en même temps que les deux autres. Il fallait donc lui mettre la main dessus pour espérer avoir une chance de remonter jusqu'à la tête du réseau russe. Le mystérieux V.K. qui en ce moment était peut-être en compagnie de Viglia et de Patras-Nitchenko. Bien sûr, il ne fallait pas trop rêver, mais si c'était le cas, l'action de l'Exécuteur se résumerait en trois mots : identification, localisation et exécution, suivis d'un repli éclair. De toute façon, il n'était pas question d'envisager un méga-blitz ici. Bolan ne parlait pas le russe et n'avait aucun allié à Moscou. S'éterniser serait un suicide. Heureusement, Vassine parlait évidemment l'anglais, et grâce au rendez-vous de demain, pris avec lui de New York, par le « businessman » Lorenz, alias Bolan, les choses seraient plus faciles. Mais attaquer Vassine et ses très probables gardes du corps, avec seulement *The Snake*, serait du suicide. Il lui fallait se procurer très vite un armement digne de ce nom chez un certain Tsaraviev.

— Moi, si tu veux, intervint encore le chauffeur du Volvo, je reprends la route en sens inverse dans trois jours. Mais si le bled te déplaît, tu peux juste y passer la nuit. Demain matin, mon copain Maximilian repart du dépôt sur le coup de 7 ou 8 heures. Direction la frontière. Ça te laisse quand même le temps de tirer quelques coups. Ici, les putes sont pas chères.

Pour tirer, l'Exécuteur comptait bien tirer. Juste quelques coups de feu. Et pour son exfiltration, il avait prévu quelque chose de plus rapide et de plus confortable qu'un camion. Grâce à quelques complicités, il avait depuis longtemps résolu le problème des visas. Dans le char de guerre, il y avait les tampons d'à peu près tous les pays.

Visas d'entrée et de sortie. Pour les nouveaux cachets russes, il avait eu recours à Brognola. Un visa d'entrée en bonne et due forme figurait désormais sur son passeport d'emprunt.

— Tu verras, insista encore Alexeï. Tu verras comme elles sont belles, nos filles.

Bolan n'en doutait pas. Mais sa préoccupation était de trouver l'arsenal adéquat, chez le nommé Sergueï Tsaraviev. Un trafiquant notoire, dégotté par Brognola sur les listings de ses copains de la CIA. Un mafieux grand teint, dont le registre commercial s'étendait de la confiture de groseilles à la dope, en passant par les armes. L'Exécuteur aurait de très loin préféré ne pas avoir recours à la mafia locale pour

ce type d'achat mais, comme presque toujours en pareil cas, il n'avait pas le choix. Le marché hors des filières classiques était fluctuant. Inaccessible à l'étranger de passage.

— On arrive ! annonça bientôt le chauffeur. Moi, je vais aller me taper une ou deux putes au *Sonia's*. C'est un peu cher, mais on peut y passer la nuit.

En approchant de Moscou, à l'embranchement de Chérévétievo, le décor de la Leningradski Prospekt devenait moins sinistre. À part les bâtiments gris de l'ex-grande Usine N° 2 où on avait fabriqué des montres avec un des premiers matériels automatiques du pays, et la manufacture de tabac pas franchement gaie, on trouvait des parterres et des pelouses. Enneigées en hiver, mais sûrement très agréables en été, ses plantations d'arbres soigneusement entretenus et ses quelque 100 mètres de large dans sa partie la plus vaste en faisaient la plus belle avenue de Moscou. Au carrefour vers l'aéroport, Alexeï tourna à gauche, emprunta le boulevard extérieur qui contournait Moscou par le nord, et fila vers le grand parc Dzerjinski et le jardin botanique. Ici, tout était vaste. On sentait qu'à une certaine époque, il n'aurait pas fallu grand-chose pour que l'avenir s'illumine.

— Si tu veux, insista Alexeï à cet instant, tu viens au *Sonia's* avec moi et je te fais connaître de superbes putes. T'es sympa, je t'ai à la bonne.

— Merci, déclina Bolan. Il faut que je trouve une bagnole.

— Une bagnole ! s'étonna le Russe avec de grands yeux. Tu veux une bagnole ?

— Oui. Tu connais un loueur ?

Dans le monde entier, les chauffeurs routiers connaissaient toutes les bonnes combines et Bolan n'avait pas très envie de se montrer dans les grands hôtels ou à l'aéroport pour louer un véhicule. Démocratie ou pas, les mouchards pullulaient sans doute autant qu'avant dans les secteurs touristiques. Peut-être qu'Alexeï...

— Si je connais ? Évidemment, que je connais un loueur ! Je connais des loueurs pour tout. Des interprètes, des appartements et même pour des datchas, si tu veux. Du super-luxe, réservé aux gros bonnets en visite à Moscou. Je tire la secrétaire de l'agence qui s'en occupe et...

— Je parle de voitures, corrigea aussitôt Bolan.

— *Da* ! Pour les bagnoles, je connais un très bon loueur aussi. Enfin, si t'as du fric.

Bolan avait vu le doute s'inscrire dans les yeux du Russe. Avec son sac pour tout bagage et ses fringues au bord du coma, il ne faisait pas précisément haut de gamme.

— J'en ai un peu, admit Bolan.

Une minute plus tard, promesse de bakchich contre promesse de location, ils se mettaient d'accord. Alexeï connaissait le copain d'un copain qui... etc. Une combine chez un vrai grand loueur international. On déclarait le véhicule en réparation et le tour était joué. Évidemment, les espèces étaient de rigueur, ainsi qu'une caution substantielle. En dollars, bien sûr.

Et une demi-heure plus tard, après avoir laissé le Volvo au dépôt et véhiculé Bolan à bord d'une Skoda sans doute datée d'avant J.C., Alexeï le quittait en claquant sur lui la portière d'un 4x4 Mitsubishi de 85, à peu près acceptable. Un Pajero Long, gris et rouge, dont la caution grimpait quasiment au niveau du véhicule neuf. Empochant son bakchich, le camionneur envoya une grande tape sur le capot, en lançant à la cantonade :

— Allez ! Bonne baise !

Vraiment accro, cet Alexeï.

Et Bolan démarra. Pour s'arrêter non loin de là, sur le terre-plein d'un dépôt industriel, pour se plonger dans son plan de Moscou, et consulter sa montre. Il était presque 22 heures, la circulation s'éclaircissait sensiblement et les studios *Mosfilm*, son point de contact, se trouvaient exactement à l'opposé. Au sud-ouest, non loin de l'université Lomonossov.

Il savait que c'était le fief de Sergueï Tsaraviev. Grâce à ses informateurs, sans doute les H.C., les honorables correspondants de la CIA à Moscou, Brognola avait pu lui communiquer cette info : le trafiquant aurait eu un point de chute aux fameux studios de cinéma. Plateau N° 10. À moins qu'il ne s'agisse du 11 ou du 12. Ça restait vague. En tout cas, le bâtiment le plus à l'écart, presque à l'abandon. Trop vieux, en éternelle « rénovation » depuis la dégradation sociale de l'ex-URSS, ce plateau ne servait plus à rien. Sauf à Tsaraviev qui y faisait son négoce entre 22 heures et 1 heure du matin. Dope, alcools et armes. Les autorités locales le savaient et laissaient faire. Probablement mouillées jusqu'aux yeux. Seuls points valables au regard de l'Exécuteur ; il pouvait fournir la plupart des types d'armes dans un délai raisonnable et il parlait l'anglais. Langue dans laquelle l'Exécuteur devrait s'exprimer... avec l'accent britannique de Peter Larsen, le sujet de Sa Majesté dont son faux passeport portait l'identité. Petit stratagème destiné à noyer le poisson auprès des cannibales du cru.

Repliant son plan, Bolan redémarra pour descendre la grande circulaire en direction du sud-ouest. Il passa le pont de Krasnopresnenskaïa qui enjambait la première boucle de la Moskova, admirant au passage les reflets des lumières des collines et passa un

deuxième pont. Il longea ensuite le grand stade Lénine de Loujniki sur sa droite, et passa un dernier pont qui était incliné sur plus d'un kilomètre à cause des collines. Le métro circulait sous celui-ci à un étage inférieur. Tournant à droite, il laissa la superbe université de Moscou dans son dos, et lança le Pajero à l'assaut des monts Lénine. Derrière l'université, de vastes surfaces étaient occupées par des cités d'habitation. Des casernes de béton gris, alignées comme à la parade. S'arrêtant un instant, Bolan dut reconsulter son plan, avant de trouver le carrefour de Mosfilmovskaïa. Il aperçut enfin les murs de l'immense complexe de 60 hectares. En face, dominant le fleuve, nichées dans des zones boisées, des villas cossues et anciennes, qui servaient autrefois aux réceptions des élites de la *nomenklatura*. Seule différence avec cette époque-là, des tags ornaient maintenant certains murs et il manquait des ampoules aux réverbères. Bolan roula encore un peu, trouva une sorte d'esplanade, fermée par une grille imposante, surmontée d'un fronton calligraphié en cyrillique. En dessous, un panneau plus récent, en anglais, indiquait l'entrée des studios. D'après ses renseignements, les contacts « commerciaux » de Tsaraviev n'avaient pas lieu ici. Il quitta l'esplanade, et poursuivit un peu plus loin, tourna à droite, s'enfonçant dans une voie encore plus sombre, trouva enfin le portail qu'il cherchait. À deux battants, il était beaucoup moins large que le précédent. Laissant le moteur tourner et la main droite sur la crosse de *The Snake* enfoui dans sa poche de blouson, il klaxonna deux petits coups rapprochés, puis un long, avant de se mettre en attente. Environ une minute. En vain. Il avait dû se tromper. Ou il était trop tôt. Peut-être fallait-il frapper au portail ? Par acquit de conscience et la main toujours refermée sur *The Snake*, il quitta le véhicule, alla tambouriner sur l'acier du portail.

— Stop !

Comme tombés du ciel, deux énormes types s'étaient matérialisés dans le pinceau des phares du Pajero. Une demi-seconde avant, l'instinct de l'Exécuteur les avait « sentis » venir. Sans broncher, mais prêt à tout, il fit face aux arrivants. Vêtus de parkas, dont un côté sur deux était très déformé, les deux types l'observaient. On aurait dit des fauves à l'arrêt. Des faces de brutes aux regards méchants et glacés. Sûrement pas les gardiens officiels des studios. Masque figé sous sa casquette de fourrure noire, l'un d'eux vint à la portière du 4x4 pour jeter d'une voix de rogomme en désignant le portail :

— *Fkhot nét* ! Entrée interdite.

Dans l'ouverture du parka, l'Exécuteur venait de voir jaillir un énorme canon d'automatique. À cinquante centimètres de lui, braqué exactement entre ses yeux. Et sur la détente un doigt ganté de noir se crispait. Pour l'Exécuteur, l'aventure commençait. Maintenant, tout

pouvait arriver.

CHAPITRE IV

La mort pouvait surgir à chaque seconde. L'Exécuteur le savait. Les hommes de main des bandes plus ou moins mafieuses qui gangrénaient Moscou étaient le plus souvent, ou shootés, ou complètement imbibés d'alcool. La vodka faisait partie de la culture russe, au même titre que la musique tzigane et le samovar.

Réunissant ses piètres connaissances de russe à toute vitesse, Bolan comprit que l'entrée était interdite. Dans le même temps, il avait vu un autre type arriver sur le côté, brandissant carrément un fusil à canon scié. Se gardant du moindre mouvement suspect et fouillant sa mémoire à grand-peine, il hasarda, avec un accent épouvantable :

— *Ia né panimaïou rouski*. Je ne comprends pas le russe.

Le colosse qui le menaçait fronça ses épais sourcils, grogna quelque chose d'indistinct et, comme par miracle, Bolan retrouva la phrase qu'il avait répétée tout au long de son voyage.

— *Gdé nakhoditsa Tsaraviev ?* Où est Tsaraviev ?

Mais son accent dut vraiment écœurer le type, car il appela celui qui était resté à l'écart. Pendant ce temps, d'autres ombres, elles aussi inquiétantes, s'étaient mises à converger vers eux. L'Exécuteur ne broncha pas.

— *Ia priékhal is England*, essaya-t-il en mêlant le russe et l'anglais.

Visiblement plus cultivé que son copain, le nouvel interlocuteur grailonna dans un anglais épouvantable :

— *Y ou'r English ?*

— *Yes*. Je veux voir Tsaraviev.

C'était quand même plus facile d'imiter l'accent britannique que de parler russe.

— Tsaraviev, *not here*, maugréa « l'interprète ».

— On m'a dit qu'on pouvait faire des affaires avec lui ici, fit valoir Bolan. Vous le connaissez ?

Sans répondre, le type questionna, soupçonneux :

— Affaires de quoi ?

Il parlait mal l'anglais, mais une lueur intéressée s'était quand

même allumée dans ses petits yeux vicelards. Un Anglais, ça payait en livres ou en dollars. Sur un ton confidentiel, Bolan souffla :

— *Drug and guns.*

Compléter sa commande avec de la dope éveillerait moins l'attention que des armes seules. Une nouvelle lueur passa dans les prunelles du type, qui répéta, songeur :

— *Drug and guns.*

Puis, se penchant davantage vers Bolan, il souffla :

— Dollars ?

— Yes. Dollars, acquiesça l'Exécuteur. Maintenant, arrête de me gonfler et conduis-moi à Tsaraviev.

L'autre sembla hésiter, se lança dans une conversation animée avec ses copains et ce fut le colosse à l'automatique qui ordonna en désignant le 4x4 :

— Machyna.

Ça, c'était facile à comprendre. Déjà, celui qui baragouinait l'anglais ouvrait la portière du passager pour s'installer. L'Exécuteur en fit autant et s'entendit ordonner :

— Fpériot, en avant !

L'ordre lui avait échappé en russe, mais Bolan connaissait ça aussi. Sur les indications du balèze, il contourna la zone des studios par l'ouest, vira sur sa droite en suivant toujours les murs gris, arrêta enfin son véhicule sur un petit chemin encombré de broussailles, sous lesquelles on pouvait deviner un autre portail en fer.

— Un moment, commanda le costaud en quittant la voiture.

L'Exécuteur le vit disparaître derrière le portail et il eut le temps de fumer toute une Marlboro avant de le voir réapparaître. Se penchant à la portière du Mitsubishi, il grogna :

— Toi, attendre ici. Éteindre phares.

Bolan obéit, lui offrit une cigarette et le temps passa. Enfin, au bout de dix minutes environ, le portail s'ouvrit de nouveau, permettant le passage de trois ombres. Trois inconnus : deux immenses qui tenaient des flingues, un autre, plus petit, trapu et moustachu, dont la tête était coiffée d'un bonnet de laine qui lui descendait jusqu'aux yeux. Écartant « l'interprète », il ouvrit la portière du passager, se laissa tomber sur le siège en lâchant d'une voix désagréablement grinçante :

— Je suis Tsaraviev. Qu'est-ce que tu veux ?

Dans un anglais presque parfait, hormis un horrible accent guttural. Son haleine était chargée de vodka.

— Je l'ai dit à ton gars, répondit Bolan d'une voix assurée. Je veux de la dope et des armes.

Intrigué, l'autre tourna sa large face vers lui, essayant de scruter ses traits dans la pénombre.

— Qui t'a parlé de moi ?

— Un ami.

— Quel ami ?

— Un ami à moi.

Le ton de l'Exécuteur s'était durci et le trafiquant n'insista pas. Dans ce genre d'affaires, il fallait respecter les susceptibilités. De sa voix grinçante, il changea de sujet :

— Pour quoi faire, les armes ?

— Pas ton affaire, rétorqua d'un ton glacé Bolan.

Il lui sembla que le Russe allait quitter le Pajero, mais il finit par demander :

— T'as des dollars ?

— Suffisamment pour t'engraisser en un seul marché.

Nouvelle hésitation du Russe qui soupira :

— Pour la dope, c'est O.K. Mais à Moscou, il y a des gens qui n'aiment pas voir des étrangers acheter des armes.

Ce n'était en effet sûrement pas courant.

— Je ne reste pas à Moscou, mentit l'Exécuteur. Et tu n'es pas obligé de le crier sur les toits.

Nouveau soupir alcoolisé du trafiquant qui grinça derechef :

— Quel genre de dope ?

— Héro.

— On n'a que de la brune. À cinquante mille le kilo.

Bolan tiqua. Le prix le plus haut, en Europe.

— Tu ne devrais pas me charrier, Sergueï.

Sa voix d'outre-tombe avait encore baissé d'un cran. Il insista :

— Ce sera vingt mille, ou rien.

— Eh ! C'est pas le tarif, ça !

Ils tombèrent finalement d'accord sur une cote intermédiaire, avant que le Russe ne questionne :

— Combien t'en veux ?

— Un kilo.

Pour ferrer le poisson, il fallait cogner fort. Le trésor de guerre de l'Exécuteur pouvait largement couvrir ces types de frais. Et la jeunesse

russe ne se collerait pas cette merde dans le sang. Appâté, le big-dealer s'enquit :

— Pour quand ?

— Le plus tôt possible.

— Et les armes, quel genre ?

On était entre pros. Les scrupules s'étaient envolés. Bolan énuméra brièvement sa liste. Tsaraviev émit un petit sifflement.

— Tu veux attaquer le Kremlin, ou quoi ?

— Je veux te donner beaucoup de dollars.

Douché, le marchand grinça de plus belle :

— C'est ton affaire. Mais je pourrai pas avant deux jours.

Bolan secoua la tête.

— Cette nuit.

— Eh ! C'est pas possible, ça !

— Mon cul, gronda l'Exécuteur. Je t'ai dit que je ne voulais pas moisir à Moscou.

L'argument semblait rassurant. En réalité, il n'avait surtout pas envie de laisser le Russe se poser trop de questions. Ce dernier fit semblant de réfléchir mais, en Russie, les dollars étaient vraiment le caviar des affaires.

— O.K., soupira-t-il de nouveau en distillant ses relents de vodka. Ici, dans trois heures.

— Une heure.

— T'es dingue, merde !

— Une heure, répéta Bolan imperturbable.

— Je sais pas si...

— Fais pas chier, Tsaraviev. Mon ami m'a assuré du contraire.

Nouveau temps mort puis, attiré par l'odeur de la Marlboro, le Russe exigea :

— Refile-moi une clope. C'est O.K.

CHAPITRE V

— C'est beau !

Marina avait raison, la musique tzigane était belle. Même si Igor et Stan, les deux violonistes habituels de Vitali Karimov n'étaient des virtuoses qu'en matière de flingage, même si cette gourde de Marina ne devait guère faire la différence entre un violon et un jambon. Tout ça était logique. Les violonistes n'étaient autres que les gardes du corps privés de Karimov, et les études de Marina s'étaient limitées à l'anatomie masculine. Pour faire la pute, ça suffisait.

— Hein, que c'est beau, Vito chéri !

Face à l'écran du téléviseur Sony au son coupé, qui passait un film porno en vidéo, vautré dans les coussins de soie d'un des quatre canapés de l'immense living au luxe tapageur, le Russe déglutissait la cuillerée de béluga que Marina venait de lui enfourner dans la bouche. Attrapant la bouteille de vodka Wiborowa qui trônait sur l'imposante dalle de cristal faisant office de table basse, il avala une lampée d'alcool, finit par hocher sa grosse tête ronde et chauve d'un mouvement agacé.

— Hon ! grogna-t-il.

Uniquement vêtue d'une guêpière rouge sang, de bas fumés et d'escarpins en croco également rouges, Marina se pressait contre le corps adipeux qu'elle sentait transpirer sous la robe de chambre. Elle détestait les gros suants, mais Vitali Karimov la payait cher. Très cher. Et il était son seul client.

Cette exigence était folle, quand on pensait au fric que la belle Ukrainienne pouvait se faire avec les dollars qui affluaient dans le monde des affaires moscovites. Mais dès leur première rencontre, Karimov s'était montré précis : ou elle ne bossait que pour lui, ou elle allait dispenser ses charmes en Sibérie, dans les bordels miniers. Elle savait qu'il avait ce pouvoir. En fait, il l'aurait tuée, plutôt que de la savoir dans le lit d'un autre. Dès leur premier regard, il en était tombé raide mordu. Le coup de foudre. Et il y avait de quoi. Un mètre soixante-quinze, des mensurations à damner un pape, une crinière rousse de lionne en chasse, une carnation translucide et soyeuse et des yeux verts, au regard d'une telle intensité que l'impression d'en être transpercé animait celui qui le croisait. À peine vingt-quatre ans. Tout

simplement magnifique. Si belle que Karimov l'avait d'emblée voulue pour lui seul. Et il tenait à ce que ça se sache. Aussi, la présence de ses gorilles-musiciens ne le gênait pas trop. Il exigeait cependant qu'ils jouent toujours le dos tourné. Des témoins aveugles, dont la présence flattait son ego. Ça aidait sa libido de plus en plus défaillante. À soixante-dix ans, on n'était plus aussi vaillant qu'à vingt. Mais des tas de soucis le minaient également. Trop d'affaires à traiter en même temps. Heureusement Marina réussissait à le remettre d'aplomb. Surtout quand il avait la tête gonflée par cette énorme entreprise internationale appelée la Russian Connection.

Ce nom venait de lui. Et son plan sur l'avenir se résumait à un mot : hégémonie. La totale mainmise sur l'internationale mafieuse.

Ni les militaires, ni les politiques ne l'avaient réussie au temps de la Grande URSS, Karimov, Nitchenko et Viglia, eux, la réaliseraient. Le contrôle du monde... par mafia interposée. L'ancien colonel du GRU avait passé des nuits blanches à tout structurer, des mois à implanter les bases dans son pays, comme les deux autres l'avaient fait chez eux. À la fin, le projet avait été disséqué, critiqué, corrigé, peaufiné, jusqu'à la quasi-perfection, aboutissant à un plan, à la fois homogène et tentaculaire, jugé tout à fait réalisable. Certes, la mafia des USA semblait structurée de longue date, mais depuis l'implantation des familles *latinas*, un merdier sournois commençait à gangrener les bases. Il fallait attendre. De son côté, bien qu'offrant, outre l'Italie, une image encore relativement clean sur ce plan, la vieille Europe occidentale était en fait largement infiltrée. Saturée de mini-mafias exotiques. Entre les Blacks africains, les Antillais, les Arabes de toutes tendances et les Jaunes, les affaires cahotaient vers l'anarchie totale. C'est un grand bordel qui pointait doucement et quand la fange inonderait tout, quand le fruit serait bien mûr, il suffirait de parachuter quelques caïds avec des troupes musclées. Alors, seulement, la paix reviendrait. Une paix contrôlée par de vrais boss. Le bon vieux système de la mafia classique serait alors en place. Celui qui avait de tout temps fait la preuve de son efficacité.

Avec son principe de fonctionnement pyramidal inamovible. Comme à la *Cupola* sicilienne, ou à la *Commissione* américaine. Quelques *capi* au sommet, et une gigantesque armée de *soldati* à la base... pour régner sur toute une humanité d'esclaves. Les vraies affaires pourraient alors commencer.

Ces cons de politicards pouvaient bien se masturber sur le bien-fondé d'une éventuelle légalisation de la drogue, ça n'empêcherait pas des gens comme Karimov, Nitchenko et Viglia de régner, tous les trois, sur la galaxie mafieuse de la Grande Europe. En attendant de conquérir les USA. Car bien sûr, en finalité, même s'il œuvrait

actuellement pour le compte des Américains, Nitchenko Patras n'avait jamais perdu de vue qu'il était d'abord un Russe, et donc un ennemi des Yankees. C'est pour ça que, durant la guerre froide, il était parti installer ses antennes. Pour organiser les marchés futurs avec l'Amérique Latine. Depuis la mort d'Escobar en Colombie, et l'arrestation d'Abimael Guzman au Pérou, les instances du nouveau cartel de Medellin et certains chefs du Sentier Lumineux étaient convenus d'un deal avec Nitchenko-Patras. Des stocks de coke contre des stocks d'armes. Du matériel sérieux. De quoi assurer d'une part, la puissance des cartels colombiens et d'autre part, de mieux armer les guérilleros péruviens. L'armement sérieux, Karimov savait où le trouver, ce qui était normal, pour un ancien colonel du GRU.

C'est au sein des prestigieux et très efficaces services secrets de l'armée que Karimov avait en effet achevé sa carrière militaire. Une carrière parfaitement remplie. Avec les trafics multiples qu'il avait organisés alors, il s'était constitué le plus grand réseau commercialo-parallèle de toute l'URSS. Cela avait commencé avec le coton, les tissus, et les denrées alimentaires. Plus tard, profitant des arrestations en masse des bouilleurs de cru clandestins, il avait fait exploiter les alambics par des hommes à lui, prenant entièrement sous son contrôle le marché du *samogone*, la fausse vodka, à base de sucre. Depuis que les choses avaient évolué, il régnait sur tout le réseau des distilleries clandestines du pays. Les « vraies ». Celles d'où sortait l'authentique *votki* de contrefaçon. Toutes les marques figuraient à son palmarès et toutes étaient distribuées par les anciennes filières parallèles des petits trafiquants, qu'il avait récupérées une à une. Il régnait aussi sur la prostitution, le racket et la plupart des marchés juteux, comme la dope et les trafics d'armes. En bref, il était le maître de Moscou.

Le *capo di tutti capi*, comme disait Stefano Viglia.

Un *capo* parfaitement occulte, bien à l'abri derrière son image de respectable militaire, reconverti dans les affaires. Seuls, les fidèles savaient. Ceux qui restaient, ceux qu'il n'avait pas fait assassiner. Ils étaient rares. Juste les indispensables. Son beau-frère, le « commandant » Stanislas Gorda et la demi-douzaine de « capitaines » qu'il chapeautait. Pour le reste, une vingtaine de « lieutenants » situés aux postes clés, une armée de « miliciens » perpétuellement aux ordres, plus une foule de macs, de trafiquants et d'indics de toutes sortes, répartis sur tout le territoire.

— Encore un peu de caviar, Vito ?

Littéralement couchée sur lui, Marina lui tendait la cuillère remplie de petits œufs gris devant la bouche. Une cuillère en or massif. Il adorait ça. Comme le caviar, gratuit, fourni par son beau-frère, le pont de l'industrie alimentaire du secteur. Mais à l'instant où

il allait ouvrir la bouche, le téléphone se mit à sonner sur la grande table basse en cristal. Un instant, il fut tenté de laisser son intendant Micha répondre à sa place, mais c'était son téléphone rouge. Celui dont le numéro n'était connu que de quelques privilégiés seulement. Repoussant la rousse d'un revers de bras, il désigna le combiné portable en grognant :

— Aboule.

Marina obéit, affichant une petite moue de contrariété. En réalité, tout ce qui pouvait distraire Karimov des choses du sexe l'arrangeait. Ce gros porc lui soulevait le cœur.

— J'écoute ! avait déjà lancé le Russe dans le combiné.

Pendant ce temps, les violonistes s'étaient mis à jouer en sourdine. Ils n'arrêtaient jamais la musique sans l'ordre express de Karimov.

— C'est moi, Vitali, fit une voix dans l'écouteur.

Son beau-frère Stanislas. Aussitôt, les pensées de Karimov se remirent à tourner dans le bon sens. Stanislas Gorda n'appelait jamais à cette heure-là pour rien.

— Un problème ? demanda Karimov.

— Je ne sais pas encore, répondit le mari de sa sœur. Un truc bizarre.

— Quel truc ?

— Un indic du groupe de Radek vient de signaler l'amorce d'une transaction inhabituelle par ici.

— Accouche ! s'impatienta Karimov. C'est quoi, cette histoire ?

Il avait hâte de se taper cette salope de Marina.

— C'est un type, enchaîna son correspondant. Un étranger. Un Anglais qui veut acheter sans passer par les circuits habituels.

Karimov haussa les épaules.

— Ça existe, les *freelance*, dans le sucre-glace, non ?

Par téléphone, les mots « sensibles » étaient soigneusement codés. Malgré le brouilleur qu'il avait fait installer à grands frais sur cette ligne, Karimov n'arrivait pas à se sentir en sécurité. Son passé au sein du GRU lui avait appris à se méfier de tout. D'où ce souci de secret dans ses communications. Sucre-glace signifiait évidemment drogue. Dans ce domaine, les petits acheteurs qui faisaient leur marché lors d'un passage à Moscou n'étaient pas rares. Mais c'étaient surtout des Allemands de l'ex-RDA ou des Yougoslaves. L'Anglais en question devait avoir obtenu la filière par un de ces canaux.

— C'est pas seulement du sucre, qu'il veut. Il a aussi demandé de l'outillage de précision.

Des armes ! Karimov tiqua :

— Quel est le vendeur ?

— Tsaraviev.

— Tu le connais ?

— *Da*. Il est clair.

Karimov réfléchissait à toute vitesse. Un Anglais qui venait acheter des armes à Moscou ! C'était beaucoup moins courant. Dans ce domaine, les seuls clients des négociants locaux étaient précisément... des locaux.

Petites frappes, macs et autres casseurs. Des bandes plus ou moins organisées, le plus souvent incontrôlées qui constituaient les bêtes noires de Karimov. Cet Anglais ne pouvait être qu'un de ces merdeux de journalistes qui grenouillaient à Moscou depuis la révolution, n'hésitant pas à pénétrer les marchés comme de simples clients. Comme faisaient aussi les nouveaux super-flics du ministère de l'intérieur. Mais ceux-ci étaient vite repérés. Ils n'étaient pas anglais. Résultat, à cause de ces fouille-merde de la presse, des tas de reportages circulaient maintenant en Occident, racontant n'importe quoi sur leurs affaires. La mafia, c'était un mot devenu à la mode. On la voyait partout. Cette publicité gênait le business. Il fallait s'occuper de ce type.

— Vitali ?

— Minute ! Je réfléchis !

En vérité, cette salope de Marina avait sournoisement commencé à se détacher de lui et son début d'érection retombait à zéro. Attrapant la fille par la nuque, il la courba de force sur son ventre, l'obligeant à davantage de conscience professionnelle. Ce ne fut qu'en sentant la bouche de la rousse prendre possession de lui qu'il recommença à penser efficacement.

— Où en est la transaction, d'après ton indic ?

— Le premier contact s'est passé il y a vingt minutes et le *deal* doit avoir lieu dans quarante minutes. L'acheteur semble très pressé.

Il y eut un silence sur la ligne puis, de nouveau la voix de Gorda :

— Vitali ?

— Quoi !

— Je... je pense qu'on aurait dû régler le cas d'Oleg. Ça fait longtemps que les autres...

— Ne m'emmerde pas, Stan !

Stanislas Gorda avait toujours peur de tout. Bien sûr, à la suite du massacre de Chiang Mai, il avait été décidé que les « fusibles »

M^e Neil, La Rocca et Vassine sauteraient. L'Italien et l'Américain avaient déjà rempli leur part du contrat, restait Vassine. Mais ce dernier était sur un montage financier délicat et il était seul à pouvoir faire ça dans les meilleurs délais. Karimov s'occuperait de son cas après. Seulement après. Il enchaîna, mauvais :

— On a déjà discuté de ça. Je réglerai le problème en temps voulu.

Si on se mettait à baliser chaque fois qu'un étranger venait grenouiller dans le secteur... Indifférent au soupir appuyé de son beau-frère, Karimov réfléchit encore un instant puis, le traitement de Marina se révélant sans doute efficace, il finit par lancer dans le combiné :

— Bon. Voilà ce que tu vas faire.

CHAPITRE VI

— *Fpériot*, en avant.

Histoire de tuer le temps... et de prendre quelques petites précautions, Bolan avait tourné dans le secteur, sans rien remarquer d'anormal. Maintenant, il venait d'arrêter de nouveau le Pajero devant le portail aveugle à l'arrière des studios *Mosfilm*, juste à l'instant où le costaud qui parlait un peu l'anglais ouvrait justement le portail. Sautant dans le 4x4 près de Bolan, il insista :

— *Fpériot* ! Plus vite ! Tsaraviev attend !

Le véhicule franchit le portail et au passage, l'Exécuteur remarqua des ombres qui se précipitaient pour le refermer. Ils cahotèrent sur une zone de ciment défoncé, où des herbes folles desséchées par le gel grimpaient presque jusqu'aux vitres. Sur les indications de son guide, laissant à sa gauche un grand bâtiment marqué du N° 12, Bolan tourna à droite et enfonça la Mitsubishi entre deux rangées de constructions en briques percées de larges portes sombres. L'une d'elles venait de glisser latéralement, découvrant deux autres types, dont un qui brandissait une lampe-torche.

— Entre la bagnole, ordonna le guide.

L'Exécuteur détestait ces opérations « arsenal ».

C'était le moment où il se sentait le plus vulnérable. Mais ses blitz à l'étranger devaient forcément passer par cette phase préliminaire car, sans armes, il ne pouvait pas agir.

On ne le fouilla pas et la présence de *The Snake* dans sa poche le réconfortait.

— Stop !

Jetant ce nouvel ordre, le voisin de Bolan avait sauté à terre, et tandis que le panneau se refermait derrière le Pajero, des lumières vives s'allumèrent, aveuglant l'Exécuteur. Il cligna des yeux, les rouvrit, finit par s'accoutumer. Il vit des projecteurs accrochés en hauteur, des morceaux de décors entassés partout, des matériels de toutes sortes, y compris des rails et des plateaux de travelling. On l'avait fait entrer dans une des réserves des studios *Mosfilm*.

— Tu vois, je suis à l'heure !

Sergueï Tsaraviev venait d'apparaître dans la lumière. Jambes écartées, entouré de plusieurs hommes et arborant un rictus de hyène qui voulait sans doute ressembler à un sourire. Trois caisses en bois fermées s'empilaient à ses pieds. Près d'elles, un petit sac en toile brune.

— Tu as le pognon ?

Bolan sauta à terre à son tour, mains dans les poches. C'était là que les choses devenaient délicates.

— J'ai l'argent, acquiesça-t-il. La moitié sur moi, l'autre à l'extérieur.

Avec des gestes mesurés, il avait sorti la main droite de sa poche, brandissant une épaisse liasse de dollars.

— Pourquoi, dehors ? tiqua le Russe, soudain renfrogné.

Autour de lui, les attitudes de ses hommes s'étaient sensiblement raidies. Bolan sourit.

— Tu as la marchandise ?

— Bien sûr, que je l'ai ! renvoya Tsaraviev, toujours méfiant.

Du pied, il avait indiqué les caisses.

— Là-dedans, il y a presque tout ce que tu as demandé.

— Presque ?

Le trafiquant avoua, l'air gêné :

— La dope, la plupart des armes... sauf une partie des munitions. Mais elles vont arriver ! se hâta-t-il d'ajouter. Mon lieutenant les apporte.

Contretemps qui fit résonner la sonnerie d'alarme sous le crâne de l'Exécuteur.

— Faut dire que t'es vachement pressé, argumenta Tsaraviev. C'est difficile, de tout réunir en une heure !

Ça se défendait. Histoire de détendre l'atmosphère, Bolan ironisa, réempochant néanmoins les dollars :

— Tu vois, moi, j'ai que la moitié du fric, toi, une partie seulement de la commande. Est-ce qu'au moins, tu as un flacon de bonne vieille *votki* ? J'ai soif.

Langage que tout Russe digne de ce nom appréciait. Du coup, un semblant de sourire revint flotter sur la large face du marchand et ses hommes se firent moins raides.

— *Da !* lança Tsaraviev en faisant signe à son voisin le plus proche.

Celui-ci disparut un instant, revint avec deux bouteilles dont Tsaraviev s'empara, pour dévisser le bouchon de l'une d'elles avec les

dents. Sans prévenir, il avait lancé l'autre à Bolan, qui l'attrapa au vol. D'une seule main.

— Tu as de bons réflexes, l'Anglais, apprécia le Russe, mi-figue, mi-raisin.

Sans transition, il leva sa bouteille en lançant de sa voix rêche :

— À nos affaires !

Puis il se mit à boire. Goulûment.

— À nos affaires, répéta l'Exécuteur en portant à son tour le goulot à ses lèvres.

Il le regretta presque aussitôt. La *votki* de Tsaraviev n'avait rien de commun avec une bonne Wyborowa glacée. De l'acide pur ! Pourtant, l'étiquette portait une marque connue. Une saloperie de contrefaçon. Destinée au marché parallèle, et qui devait rendre aveugle dans les deux mois. Le marchand d'armes, lui, ne semblait pas s'en soucier. Déjà imbibé jusqu'aux yeux, il ne devait plus sentir grand-chose.

— J'aimerais voir la marchandise, le pressa Bolan.

— Tu peux, acquiesça Tsaraviev en rotant. Poudre ou matériel d'abord ?

— Poudre.

Autant faire semblant de s'intéresser au plus précieux. Hochant la tête, Tsaraviev adressa un signe à un type, qui ouvrit le petit sac en toile posé près des caisses. Il en sortit un autre sac, mais en plastique, et translucide. Dedans, une poudre bise. Bolan s'approcha, ramena un peu de poudre sur son index, goûta, hocha la tête.

— Ça va, dit-il.

À vue de nez, un bon kilo d'héroïne. Pakistanaise ou afghane. Une fois coupée, on pouvait en tirer environ 300 000 dollars à la revente. De quoi assassiner doucement une petite armée de pauvres imbéciles en mal de sensations. Celle-là irait visiter les égouts de Moscou. Désignant les caisses, il pressa encore :

— Le matériel ?

— *Da*.

— Je veux le voir aussi.

— Facile.

Sur un autre signe de Tsaraviev, le même aide fit sauter les couvercles des caisses, avant de soulever des papiers bruns paraffinés, découvrant un premier lot d'armes. Se penchant pour attraper la première qui se présentait à lui, Tsaraviev se redressa, brandissant fièrement un fusil d'assaut. AK 74, calibre 5,45 mm, à crosse métallique repliable.

— Tout neuf ! s'exclama-t-il en faisant jouer le mécanisme d'armement. Presque donné !

On se serait cru au bazar. En fait de « presque donné », il était quand même vendu 200 dollars. Le prix du marché parallèle de l'ex-Berlin-Ouest, où on donnait deux chargeurs pleins pour le même prix.

— Et celui-là ! s'émotionna encore le Russe. Regarde un peu celui-là, l'Anglais !

Il avait une nouvelle fois tété sa bouteille de tord-boyaux, avant d'arracher une paire de superbes P.M. Skorpion de leurs protections grasses. Apparemment tout neufs aussi. De modeste calibre 7,65 mm, mais très maniables, et d'une précision acceptable.

— Magnifiques, non ?

Ou Tsaraviev jouait la comédie, ou il aimait les armes.

— Et regarde les chargeurs ! Neufs aussi !

Neufs, mais vides. Et le « lieutenant » n'arrivait toujours pas avec ses munitions. Bolan le fit remarquer et le Russe éclata de rire.

— Il est avec sa poule ! Toujours avec sa poule ! Une belle salope ! Mais il va arriver, je le connais. Tiens, regarde plutôt ça ! J'ai eu du mal à l'avoir, tu sais !

Le gros morceau du lot. Un M.203. Combiné M.16-lance-grenades de 40 mm. Un peu usagé, mais trouver du matériel US ici n'était pas négligeable. Sans doute récupéré sur les stocks laissés au Viêt-nam. Celui-là était livré avec trois chargeurs de calibre 5,56 mm. Vides aussi. Heureusement, Bolan trouva huit grenades M.406 explosives, dans un lot de containers en tôle. Apparemment en parfait état. Voyant qu'il s'apprêtait à engager une ogive dans le « tube » de l'arme, Tsaraviev s'inquiéta soudain :

— Hé, qu'est-ce que...

Dans le même temps, ses hommes avaient fait jaillir leur artillerie de sous les parkas. Suspendant ostensiblement son geste et s'adressant à Tsaraviev, l'Exécuteur ironisa froidement :

— Pas de panique, je suis seul.

L'air de se foutre d'eux. Le trafiquant aboya une courte phrase en russe et les armes s'abaissèrent. Mais Bolan le sentit, une tension nouvelle était née. On avait noté qu'il savait parfaitement se servir de l'engin. Dans le but de redétendre l'atmosphère, il reposa le M.203, veillant toutefois à laisser la grenade dans le lanceur. Pour le cas où. Puis il leva la bouteille de vodka, porta un toast aux affaires, avala courageusement une brève gorgée, songeant très fort à un bon petit Hennessy, histoire d'essayer d'oublier le goût. Il acheva le passage en revue de son arsenal, et découvrit le M.P. 5K Heckler & Koch qu'il

avait commandé, accompagné, miracle, de deux chargeurs de 30 cartouches. Pleins ! 9 mm Parabellum.

— Pour le calibre neuf, commenta Tsaraviev en soulevant un papier gras pour montrer un alignement de boîtes jaunes, c'était plus facile. Avec les stocks allemands, j'arrive à en avoir régulièrement.

« C'était déjà ça », pensa l'Exécuteur.

— Et le Beretta ? demanda Bolan.

Cette fois, le Russe se renfroigna.

— Tu veux rire, *tavarichtch* ! Faut quand même pas exagérer ! On est en Russie, ici ! Déjà bien beau que j'aie pu trouver des bijoux comme ceux-là.

Il venait d'extraire un superbe revolver et un automatique de leur enveloppe huilée. Bolan les identifia au premier coup d'œil. 357 Magnum Korth pour le premier, Sig-Sauer P226 calibre 9 mm, chargeur de 15 coups, pour le second. Le Korth était une arme chère, fabriquée par la firme allemande Dynamit Nobel, en acier très dur. Elle était dotée d'une course de départ réglable. Avec un canon de 4 pouces et de bande ventilée. Le Sig, lui, était une arme compacte, robuste, précise et fiable qui était la concurrente directe du Beretta 92F. Redoutable, avec ses quinze coups de réserve. Également toute neuve. Accompagné d'un chargeur plein. C'était à croire que les réseaux russes de la contrebande d'armes s'approvisionnaient directement chez les fabricants. Sous les regards lourds des hommes de Tsaraviev, l'Exécuteur engagea le chargeur, fit monter une cartouche dans le canon, l'éjecta pour vérifier le bon fonctionnement de l'arme, reposa cette dernière sur l'angle d'une caisse. Il hocha la tête d'un air satisfait. Puis Tsaraviev et lui choquèrent leurs bouteilles et avalèrent une lampée scellant l'accord. Mais alors que Bolan allait encore s'inquiéter des munitions, des coups furent frappés à la porte et un type se précipita pour ouvrir.

— C'est l'« Élégant », annonça Tsaraviev de sa voix grinçante. Ce con est sûrement avec sa poule. Une belle salope, ajouta-t-il, l'air gourmand. De la gelée de con en guise de cervelle, mais une belle salope !

Lui coupant la parole, une magnifique BMW noire série 5 jaillit dans le dépôt, suivie par une Lada verte occupée par deux hommes, tous cylindres hurlants. Derrière son pare-brise, l'Exécuteur aperçut deux têtes, dont une, couverte d'un large chapeau. L'instant d'après, les occupants de la Lada toujours immobiles sur leurs sièges, deux personnages complètement décalés par rapport à la situation quittaient la BMW. Un jeune type en pardessus de cachemire bleu nuit, portant une toque de fourrure de même teinte et une écharpe de

soie blanche ; et une superbe femelle, vêtue d'une cape de vison gris et d'un ensemble-combinaison en agneau noir. Chaussée de bottes à talons et d'un large panama également en vison gris couvrant son casque de cheveux noirs de jais. Une voilette de dentelle sombre tombait du chapeau, diluant ses traits comme derrière une brume. On l'aurait dite défilant pour la revue de mode d'un grand couturier. Rien que pour s'offrir ce genre de bottes, une ouvrière russe aurait dû trimer plusieurs années. La fille était sublime, mais son copain affichait son emploi sur sa gueule. Mac. Sourcil hautain, moustaches de bellâtre, sourire suffisant et regard charbonneux. Un regard qui enveloppa lourdement Bolan. L'air d'à peine le voir. Mais le temps d'une demi-seconde, le guerrier solitaire s'était senti littéralement « photographié » par les prunelles noires.

— T'as encore traîné ta morue jusqu'ici ! grinça en anglais Tsaraviev, galant en diable et désireux de vexer devant le client.

Souveraine, la « morue » en question effleura le trafiquant d'un regard gris clair absolument suffocant. Et parfaitement méprisant. Malgré la voilette, on devinait tout son visage. Sans relever, et indifférente aux regards exorbités des hommes de Tsaraviev, elle alla poser un échantillon de ses divines fesses sur un plateau de travelling, allumant avec un briquet Cartier une Winston fichée au bout d'un long fume-cigarette en nacre noire. Pendant ce temps, tout aussi indifférent aux sarcasmes, son compagnon, « l'Élégant », avait fait signe aux occupants de la Lada. Le passager en descendit, boudiné dans une grosse canadienne au cuir plus que râpé.

— Tes munitions, commenta Tsaraviev à l'adresse de Bolan.

Pendant ce temps, l'homme à la canadienne était allé ouvrir le coffre de la Lada, et en avait sorti un sac de voyage, apparemment lourd, qu'il vint déposer aux pieds de Tsaraviev. Au passage, il avait jeté un regard aigu à Bolan, avant d'adresser une courte phrase en russe au trafiquant, en désignant l'Exécuteur. Le trafiquant haussa les épaules, grogna quelque chose et l'autre retourna à la Lada. Mais à l'instant où il rouvrait sa portière, un objet tomba sur le sol, relié à un long fil noir. Un gyrophare ! Les hommes de la Lada étaient des flics !

Contre toute attente, personne à part Bolan n'avait paru troublé. Sans se presser, le passager de la Lada ramassa l'engin, tandis que le chauffeur se lançait dans une aigre diatribe en russe. Conscient du problème et ayant noté le raidissement de Bolan, Tsaraviev intervint précipitamment :

— C'est rien, dit-il, rassurant. Des copains. On bosse ensemble. Des flics ripoux.

— Ils sont très mal payés, ajouta le trafiquant, cynique.

Les fournisseurs des munitions étaient des flics pourris ! Il ne manquait plus que ça ! Contracté, l'Exécuteur attendait. Soucieux de changer de sujet, Tsaraviev s'en prit au mac en cachemire.

— Qu'est-ce que t'as foutu, bon Dieu !

Toujours en anglais, sans doute histoire de détendre l'atmosphère. Sans paraître chercher ses mots, son lieutenant répondit dans la même langue :

— J'ai eu de la visite.

— Tu as pris le temps de sauter ta morue, oui !

Le jeune à gueule de mac esquissa un sourire supérieur.

— Non, dit-il. J'ai vraiment eu de la visite.

Puis, sans transition, il se mit à parler en russe et Bolan cessa de comprendre. Jusqu'à l'instant où il perçut un mot.

Fotatavary. Photo.

Exactement à la demi-seconde où le regard charbonneux de « l'Élégant » venait se reposer sur lui. Un regard fixe, acéré, glacé. Mais bien avant ce regard, l'Exécuteur avait compris. Il avait fait le lien entre le mot photo et le brusque changement de ton dans la voix du mac. Photo égalait portrait-robot. Le sien !

Puis il vit la large face de Tsaraviev se tourner vers lui en blêmissant, vit aussi sa bouche s'ouvrir, entendit la voix grinçante hurler quelque chose en russe, tandis que les flingues jaillissaient de nouveau des parkas. Et d'instinct, il plongea au sol. Trop tard.

L'enfer s'était déchaîné.

CHAPITRE VII

Un enfer de feu, de cris et de plomb brûlant.

Le blitz moscovite de l'Exécuteur commençait mal. Très mal. Le temps d'un éclair, sa grande carcasse athlétique avait littéralement volé au ras du sol. Déjà, sa main gauche avait arraché *The Snake* de sa poche de blouson, tandis que la droite s'était refermée sur la crosse du Sig P226 restée en évidence. Régis par l'habitude, ses gestes s'opéraient à grande vitesse, comme une mécanique parfaitement huilée. Son index gauche pressa la détente de *The Snake*, envoyant la première petite ogive de 4,7 mm en plein dans le front du gorille le plus proche. Le plus dangereux aussi. Du vieux Stechkin brusquement apparu dans la pogne de celui-ci, les premières dragées de 9 mm Soviet avaient jailli, arrosant à la volée. Heureusement, dans sa précipitation, le flingueur avait mal analysé les paramètres, et les ogives mortelles étaient parties se perdre dans les morceaux de décors. De son côté, le guerrier solitaire avait beaucoup mieux apprécié la situation. La petite 4,7 mm avait pénétré dans l'œil gauche du tireur, faisant éclater la cornée et libérant un jet de sang. Dans la foulée, grâce à son alliage particulier évitant l'écrasement, et à sa haute vitesse initiale, elle était aussitôt ressortie au niveau occipital, entraînant des esquilles d'os blanchâtres avec elle. Sous le choc, le type poussa un barrissement digne d'un mammoth, effectua une sorte de saut périlleux arrière qui le projeta dans un amas de câbles électriques. Aux pieds d'un copain à lui, apparemment très fâché. Criant quelque chose en russe, ce dernier avait relevé le court canon d'un petit Skorpion et lâché une longue rafale. Trop longue pour être sûre. Paniqué, le Russe avait été pris de court par la rapidité des événements. Il ne savait comment gérer la situation et l'Exécuteur le fit à sa place. Grâce au P226. D'une 9 mm bien ajustée, il lui fit sauter le côté gauche du frontal, l'envoyant du même coup contre un alignement de praticables en enfer. Mais déjà, Bolan ne s'occupait plus de lui. En l'occurrence, seuls les vivants l'intéressaient. Or, justement, deux autres assaillants, les flics ripoux, entraient dans la danse.

Celui qui avait déposé le sac un peu plus tôt avait jailli de la Lada, fonçant sur Bolan, un gros CZ tchèque, 9 mm et à quinze coups, en main. Des lueurs de meurtre scintillaient dans ses petits yeux glacés. D'instinct, l'Exécuteur avait abaissé son regard sur la main tenant le

CZ, et avait vu l'index ganté du type posé sur la détente. Simultanément, il roula au sol, évitant de très peu le pruneau du ripou. Ce dernier cria quelque chose, et son collègue qui arrivait à la rescousse cria à son tour, exhibant un vieux Walther P .38. On se serait cru dans un film des années 50. Seulement, ce n'était pas du cinéma. Le deuxième ripou n'avait pas plus hésité que son confrère. Deux 9 mm Para cisailèrent l'air, à quelques centimètres seulement du dos de l'Exécuteur. Cette fois, c'était trop. D'une 4,7 mm parfaitement ajustée, il fit péter la rotule du premier, et transperça l'épaule droite du deuxième. Il n'avait pas voulu tuer. D'un bond, et tandis que les deux ripoux s'écroulaient en jappant de douleur, il plongea sur eux, envoyant un shoot à la tempe du premier et un autre au menton du deuxième. Les jappements se turent instantanément. K.O. tous les deux, les flics pourris s'étaient endormis, sans entendre le hurlement qui venait de s'élever.

Soudain, hennissant comme un damné, un des hommes de Tsaraviev lui fonçait dessus. Sans doute trop sûr de lui, il avait oublié qu'un pistolet peut servir autrement qu'en simple matraque. L'Exécuteur le lui rappela, et la punition se compta aussitôt en termes d'éternité. Cœur explosé. En s'arrêtant net sous l'impact de la 9 mm, le balèze écrasa les pieds de celui qui le suivait en renfort, et dans le mouvement, le mort et le vivant esquissèrent un bref et étrange pas de danse macabre. Bolan en profita, effleura de nouveau la détente de *The Snake*. Jaillissant du canon en tir de contre-plongée, et à plus de 400 mètres/seconde, la petite ogive, revue et corrigée par le génial Herman Gadgets Schwarz, cueillit l'imprudent sous la pommette droite. Elle y creusa un tout petit orifice rouge sang, avant d'aller fracasser la base latérale du pariétal gauche, emportant avec elle un mince jet sombre qui se dilua dans l'espace. Un autre flingueur arrivait sur le côté, jaillissant des panneaux de décors comme un diable de sa boîte. Arrosant de courts chapelets de 7,65 avec son Skorpion. Bolan roula sous un praticable, se rétablit, envoya une seule ogive de 4,7 mm. Touché en plein cœur aussi, l'intéressé marqua un bref temps d'arrêt, avant d'ouvrir une bouche démesurée, comme s'il cherchait de l'air. Il n'était pas encore tombé, que l'Exécuteur avait de nouveau changé de place. Jouant de la confusion, il se redressa soudain, « épinglant » un des derniers assaillants d'une seule 9 mm dans la tempe, puis en faisant bouler un autre d'une 4,7 mm dans l'oreille. Au passage, une des balles ennemies avait déchiqueté un morceau de son col de blouson à hauteur du trapèze. À quelques centimètres près... Mais au même instant, réagissant seulement à son tour, Sergueï Tsaraviev avait enfin empoigné la crosse d'un énorme automatique arraché de sous sa parka.

Désert Eagle .357, .44 ou .50 Magnum.

Une arme massive et lourde, fabriquée par IMI en Israël. Un coup de tonnerre fit trembler les décors environnants, quand la première balle creva l'espace. Au son, un .44 Magnum. À la vitesse de 440 mètres/seconde, l'énorme ogive fonda vers Bolan, mais l'ordinateur de guerre du cerveau de ce dernier avait estimé l'angle de départ du coup, et anticipé son propre mouvement d'esquive. La balle passa à quelques centimètres de son crâne, allant faire exploser le coin d'un plateau de travelling. Cependant Tsaraviev n'était pas homme à s'avouer vaincu. Deux autres coups de tonnerre ébranlèrent l'atmosphère et l'Exécuteur ne dut cette fois son salut qu'à un plongeon d'urgence, derrière la masse d'un chariot élévateur qui servait au transport des décors. Le chargeur du Desert Eagle contenait encore quatre cartouches. Trop pour Bolan. Ce qu'il voulait, c'était écourter ce jeu de cons. Éliminer tous ces minables. Sauf un, le mac par qui avait été déclenché le bordel. Celui qui savait quelque chose.

Décidé à ne laisser aucune chance à personne d'autre, l'Exécuteur roula sur le côté, posa un genou à terre, envoya son bras armé du P226 en avant, comme un coup de poing. Droit sur la carcasse du large Tsaraviev qui arrivait de nouveau. Le temps d'un minicauchemar, il vit la gueule monstrueuse du Desert Eagle pointée sur lui et il enfonça la détente du Sig. Deux fois. À six mètres de là, le trafiquant sursauta violemment, parut hésiter, marqua un énorme étonnement, en s'arrêtant net sur place, calibre toujours pointé devant lui. Canon beaucoup plus bas que la normale. Vers le sol. Puis d'un coup, il se mit à tousser, cracha un peu de sang, sembla sur le point de vouloir dire quelque chose, avant de plier les genoux, l'air complètement dépassé par tout ça. Avec son crâne à demi éclaté et l'hémorragie qui giclait de son cou perforé par le deuxième projectile, le Russe avait de quoi être surpris. Mort avant d'avoir touché le sol. D'instinct, le guerrier solitaire avait envoyé un projectile vers une silhouette qui avait surgi sur sa gauche. Juste au-dessus de la tête de la sublime brune au chapeau... qui avait perdu son chapeau en se jetant par terre. À huit mètres environ, le dernier flingueur de Tsaraviev écopa d'une 4,7 mm dans la poitrine. Il s'écroula en poussant un cri rauque, se mit à gigoter comme un perdu, essayant de lever vers Bolan l'automatique qu'il tenait toujours. Mais l'Exécuteur ne lui laissa aucune chance. D'une dernière 4,7 mm, il lui troua le front, l'allongeant cette fois pour le compte. Sans chercher à vérifier, l'Exécuteur s'était redressé comme un ressort. Sur sa gauche, la fille aux yeux gris s'était subitement relevée, un court revolver *stainless* en main. De type Chief's Spécial, Calibre .38, canon de deux pouces. Bolan lui arriva dessus avant qu'elle ne puisse viser qui que ce soit et, d'une petite « claque » du revers de pied, lui fit sauter l'arme de la main. Poussant une espèce de feulement, elle voulut sauter à la gorge

de Bolan, et il dut la repousser fermement, l'envoyant dinguer dans un décor. Malheureusement, l'incident avait permis au mac en cachemire de se reprendre. Lui aussi brandissait à présent une arme. Un automatique aux reflets bleutés, qui accrochait bizarrement la lumière. Canon pointé dans la direction de l'Exécuteur qui avait déjà projeté le canon du Sig en avant et pressé la détente. Mais au même instant, « l'Élégant » avait esquissé un mouvement sur le côté et, au lieu d'aller se ficher dans son épaule comme l'avait souhaité Bolan, la 9 mm lui arriva en pleine poitrine. Il cria, demeura figé une seconde, voulut rectifier sa visée. Mais son bras n'en eut pas la force. Son index demeura mou sur la détente, tandis qu'il pliait les jambes pour se laisser glisser au sol. Pendant ce temps, l'Exécuteur avait bondi, envoyant cette fois un coup de pied à défoncer un mur. Dans le bras armé. Le mac aboya de douleur, l'automatique vola, alla atterrir sur un des cadavres de flingueurs. Simultanément, Bolan avait attrapé le mac par son col de cachemire et, lui plantant le canon du Sig dans le bas-ventre, il gronda :

— Tu sais qui je suis, hein ?

Blême et les narines pincées, le mac battit des cils. Son bras était cassé et il souffrait beaucoup. Dans ses prunelles charbonneuses, la peur s'était installée.

— Yes, souffla-t-il.

Une mousse rosâtre était apparue au coin de sa bouche et il respirait avec un inquiétant bruit de soufflet. L'Exécuteur avait jeté un regard de côté, s'assurant que la fille en cuir ne bronchait pas. Recroquevillée contre un rouleau de câbles, elle suivait le dialogue, l'air intéressée. Visiblement, elle comprenait l'anglais. Sans la perdre de vue, Bolan se pencha sur le mac, insista :

— Comment tu l'as su ?

— Portrait... robot.

— Qui te l'a montré, ce portrait-robot ?

Le savoir fournirait à Bolan un fil conducteur supplémentaire. Pour le cas où Oleg Vassine lui foirerait dans les doigts.

— Va te faire foutre.

— Pas poli, ça !

D'un petit coup de canon dans le ventre du mac, l'Exécuteur le rappela aux dures réalités. Mais décidément, il s'était trompé sur le bonhomme. Plus courageux qu'il n'en avait l'air, « l'Élégant » avait vrillé son regard dans celui de Bolan et il souffla de nouveau :

— Je t'ai dit d'aller... te faire foutre, Fumier !

Avec une balle dans un poumon, il ne devait guère s'illusionner. À

moins d'une intervention immédiate, il était mal parti. Malgré l'urgence de la situation, l'Exécuteur le fouilla. Il n'aurait plus manqué qu'il ait encore affaire à un flic. Il trouva un portefeuille, sans papiers officiels. Juste de l'argent. Plus un billet d'avion. De la Lufthansa. Un aller-retour pour Francfort. Établi au nom de Boris Popkin.

— Tu devrais parler, Boris, encouragea Bolan. T'as encore une chance de voir le jour demain.

— Va te faire foutre.

La voix du mac s'était soudain affaiblie. Sa respiration devenait haletante et son teint devenait carrément crayeux. Une épaisse sueur couvrait maintenant sa face de bellâtre. De grosses bulles de sang crevaient à la commissure de ses lèvres et son regard se perdait déjà au-delà de Bolan. Il n'en avait plus pour longtemps. Le secouant une nouvelle fois, l'Exécuteur insista encore :

— Qui t'a montré ce portrait-robot, Boris ?

— Koutsov.

Du coin de l'œil, Mack Bolan avait vu la fille à la combinaison de cuir se redresser lentement. Sa voix n'avait pas eu le moindre frémissement en prononçant ce nom. Incrédule, il la vit arranger la cape de fourrure sur ses épaules et s'avancer vers lui de sa démarche féline. Derrière la voilette, il y avait comme un sourire sur ses lèvres.

— L'homme qui lui a montré votre portrait-robot s'appelle Radek Koutsov.

Elle avait une belle voix. Un peu rauque, à la fois quelque peu monocorde et pourtant sensuelle.

— Ta gueule... salope !

Boris Popkin tremblait des pieds à la tête. Essayant de se redresser, il dardait sur la fille en noir un regard dément.

— Ferme ta grande gueule... espèce de... conne !

Mais il était à bout et sa tête retomba sur le ciment en cognant sinistrement. Pourtant, il était toujours conscient et des mots russes sortaient de sa bouche agitée de tremblements. Tranquillement, la jeune femme vint se planter au-dessus de lui et, l'ignorant soudain, elle riva son étonnant regard gris dans celui de Bolan pour déclarer :

— Je vous dirai tout. Emmenez-moi.

— Sa... lope ! marmonna encore Popkin dans un gémissement. Espèce de...

Puis il ne dit plus rien. Les morts ne parlent pas.

L'immense local sentait la poudre et le sang. Surtout avec la chaleur des projecteurs qui commençait à se faire vive. Surveillant toujours la fille du coin de l'œil, Bolan chargea les caisses et le sac

dans le Pajero. Protégé par un angle de mur et des décors en stuc, le 4x4 n'avait pas trop souffert de la fusillade. Ce n'était pas le cas de la BMW et de la Lada, dont les carrosseries portaient de multiples impacts, et dont pare-brise et vitres avaient écopé. Suivant le regard de Bolan vers la BMW, l'inconnue commenta :

— De toute façon, je n'aurais pu partir avec. Son numéro est trop connu de la police.

Elle s'exprimait dans un anglais parfait, juste teinté de ce qu'il fallait d'un zeste d'accent slave. Tsaraviev n'y connaissait rien en femmes. Celle-là n'avait pas l'air d'avoir de la gelée de quoi que ce soit en guise de cervelle.

— Je vais prendre mon sac, dit-elle en ouvrant une portière de la BMW.

Involontairement ou non, elle offrit à la vue de Bolan sa sublime croupe gainée de cuir, lorsqu'elle se pencha à l'intérieur de la voiture. Mais l'Exécuteur avait vraiment d'autres soucis. Il n'était pas à Moscou depuis deux heures que, déjà, son blitz s'emballait dans une fausse direction. Tout allait si vite que, si ça continuait, la Russie entière serait au courant de sa présence ici, avant qu'il n'ait même eu le temps de remonter jusqu'à Vassine, sa première cible. Pourtant, à vol d'oiseau et selon le plan de Moscou qu'il conservait en mémoire, la rue Néglinnaïa n'était qu'à une portée de canon. Avec ce cirque, elle risquait fort de se trouver bientôt au bout du monde.

— Lâche ça !

Bolan avait à peine haussé le ton, mais sa voix était glacée. Dans la main gantée de la fille qui avait soudain fait volte-face, il y avait maintenant un petit automatique. En acier stainless, genre Walther TPH, calibre .22 long ou 6,35. Négligemment tenu, canon pointé vers le sol. Pas menaçant pour l'Exécuteur. Mais terriblement pour les deux flics ripoux, dont un commençait à refaire doucement surface.

La femme en cuir ne lui laissa pas le temps de récupérer davantage. Dans son poing, l'arme avait déjà craché son venin de feu et de métal. Au sol, le flic à la canadienne eut un violent sursaut, ouvrit une bouche démesurée, retomba de tout son long. Front transpercé par le petit calibre. Bolan avait bondi, mais décidément dotée de réflexes fulgurants, la brune avait de nouveau enfoncé la détente de son arme. Sur le ciment du dépôt, le deuxième ripou n'eut celui-là qu'un bref trismus au niveau de la bouche, suivi d'un frémissement de tout le corps. Pendant ce temps, emporté par son élan, l'Exécuteur était arrivé sur la fille et lui avait arraché le pistolet de la main.

— T'es dingue ! gronda-t-il. Complètement dingue !

Descendre des flics ! En Russie ! Mais pour le deuxième, comme pour le premier, il n'y avait plus rien à faire. Il avait reçu la balle dans la tempe. Mort sur le coup.

— Ces ordures sont la honte de leur profession ! souffla la jeune femme d'une voix blanche.

Puis s'arrachant à l'étreinte de Bolan, elle ajouta en se dirigeant vers le 4x4 :

— Partons vite.

Un instant, Bolan fut tenté de la planter là et de disparaître avec son arsenal. Mais abandonner une femme n'était guère glorieux et sa phrase à propos de la « profession » l'avait fait tiquer.

— Tu es flic ? s'entendit-il questionner en la rattrapant.

— Pas ton problème, renvoya-t-elle, glaciale.

Ils se défièrent un instant du regard, mais estimant sans doute que le temps pressait vraiment, ce fut elle qui rompit le duel en questionnant, pleine de défi :

— Alors, tu m'emmènes, ou je fais du stop ?

Désignant le Pajero d'un coup de menton, l'Exécuteur gronda :

— Grimpe.

Elle sembla obéir, mais se ravisant brusquement, elle alla enjamber un des cadavres de flingueurs, se baissa pour ramasser quelque chose, revint en glissant triomphalement l'arme aux reflets bleutés qui avait appartenu au mac en cachemire. Un superbe Sig, modèle 210 9 mm, dans sa version commémorative. Avec crosse en os blanc incrustée de l'écusson à croix helvétique et bronzage bleu bicolore de la carcasse. Avec aussi la queue de détente, le cran de sûreté, le chien de percuteur et les gravures de la culasse dorés à l'or fin. Des gravures où figuraient les dates 1291 et 1991. Série limitée, commémorant le septième centenaire de la Confédération helvétique. Un véritable joyau.

Esquissant un léger sourire sous sa voilette, la brune laissa tomber un regard plein de commisération sur le cadavre de son ancien compagnon en raillant froidement :

— Snob, va ! en guise d'oraison funèbre.

Déjà, l'Exécuteur la poussait vers le 4x4. Le M.P. 5K en main, il gagna la grande porte du local, tira sur la poignée, débloquent l'ouverture et prêt à tout. Mais le panneau glissa sur ses rails sans provoquer la moindre réaction à l'extérieur et, l'instant d'après, l'Exécuteur sautait au volant du Mitsubishi et démarrait aussitôt. Près de lui, la fille était restée muette. Comme si rien de ce qui s'était passé ne la concernait plus. Lançant le Pajero entre les murs des bâtiments

sombres, Bolan questionna :

— Où est-ce que je te dépose ?

L'inconnue allait répondre, quand soudain, dans un hurlement de cylindres emballés, une paire de phares creva la nuit juste devant eux. Aveuglé, l'Exécuteur lâcha un juron, voulut braquer sur la droite, aperçut des éclairs rageurs, sentit un choc dans sa portière... un autre dans son flanc.

Il était touché !

CHAPITRE VIII

— *Vnimanié* ! Attention !

Dans le feu de l'action, la jeune femme avait crié en russe. Mais l'Exécuteur avait compris. D'ailleurs, il n'avait pas eu besoin de cet avertissement pour réaliser l'étendue du problème. Auparavant, il avait aperçu le gyrophare, allumé dans la voiture. Une Lada banalisée de la police. Comme celle des deux ripoux. D'un coup de volant, Bolan parvint à dégager le 4x4. Sur la droite, la tôle racla un peu un mur, mais cela passa et d'un puissant coup d'accélérateur, il propulsa l'engin en avant. L'instant d'après, ce dernier s'élançait à tombeau ouvert, fauchant les grandes herbes gelées et fonçant vers le portail qu'il avait passé pour entrer. Derrière, le conducteur de la Lada n'était pas manchot. Dans un crissement infernal de pneus, il venait de faire demi-tour et, gyrophare tournoyant maintenant sur son toit, il fonçait à leur poursuite, pleins phares et sirène hurlante. Une coulée de sueurs froides sinua dans le dos de l'Exécuteur. S'il était pris par la milice dans ces conditions, la Russie rouvrirait les goulags rien que pour lui.

Restait l'arrosage au P.M. 5K. Dans les pneus, bien sûr. Pas question de buter des flics. Il abaissa sa glace, envoya une giclée de 9 mm vers l'arrière. En vain. Trop absorbé par sa conduite, il ne pouvait viser correctement.

— Les salauds ! cria la jeune femme près de lui. Ils vont nous tuer !

Vive et souple comme un chat, elle avait plongé à l'arrière de la Mitsubishi et, dans le rétro, l'Exécuteur la vit soudain se redresser, brandissant un long objet. Le M.203 ! Le lance-grenades de 40 !

Elle avait empoigné l'ensemble fusil-lanceur comme un homme, et armé le système avec un geste sec. Bolan sentit son sang se glacer et le 4x4 fit une embardée.

— Eh ! cria-t-il en reprenant le contrôle du Pajero. Arrête tes conneries ! On ne flingue pas des flics !

— Des flics, mes fesses ! jeta la brune en ouvrant la glace située dans son dos. Des pourris, oui !

— Quoi ?

— Je les connais ! Ils sont avec les autres ! Leur couverture !

Encore des ripoux ! À croire qu'ils s'étaient tous donné rencard à *Mosfilm*. Difficile à gober. Mais la jeune femme jeta plus fort :

— Fonce !

Il y avait intérêt. Derrière, les salauds arrosaient comme des malades, et des chocs se faisaient entendre dans la carrosserie. Heureusement, ils ne semblaient pas utiliser d'armes automatiques. Pourtant, une balle vint se loger dans l'angle gauche du tableau de bord et Bolan poussa un juron.

— Fonce ! lança encore la fille dans son dos. Je te dis qu'ils veulent nous tuer !

L'Exécuteur était embarqué dans un sacré merdier. Mais comme il n'avait plus le choix, il colla la pédale d'accélérateur au plancher du Pajero et celui-ci se rua en avant dans un grondement fou. Il en avait oublié la douleur de son flanc et de nouveau, le canon du M.P. 5K pointait à la portière. Juste pour arrêter les poursuivants. Mais il n'en eut pas le temps. Derrière lui, il y eut une explosion sourde, suivie d'un souffle... et d'une autre explosion. Beaucoup plus forte. Dans le rétro, l'Exécuteur vit un éclair, suivi d'une vive incandescence, puis d'une boule de feu qui illumina la nuit.

— *Shit* ! lâcha-t-il entre ses dents.

La brune venait de faire sauter la Lada ! D'une seule ogive explosive de 40 mm. Tout ça devenait dingue. Il fallait foutre le camp. Vite ! Et virer cette fille complètement folle.

Le portail était là. Grand ouvert. Bolan le franchit comme un boulet, se retrouva dans l'étroit chemin, accéléra de nouveau, tourna à droite et plongea dans une voie encore plus étroite qui faisait l'angle de la zone des studios. Entouré par des murs d'enceintes à droite et des palissades à gauche, il vit devant lui deux phares immobiles qui l'aveuglaient.

— Attention ! lança encore la brune.

Elle avait de nouveau attrapé le M.203 à l'arrière du 4x4 et déjà, elle engageait une deuxième grenade de 40 dans son lanceur. Mais cette fois, Bolan avait été plus rapide et, d'un revers de bras, il l'avait arrêtée avant qu'elle n'engage l'arme par la glace de portière.

— Ça suffit ! gronda-t-il en écrasant le frein.

— Lâche-moi ! Ils vont nous tuer !

L'Exécuteur tenait bon. Mais du coin de l'œil, il venait de voir trois silhouettes en pardessus et coiffées de casquettes fourrées, descendre de la voiture aux phares allumés. Mains dans les poches. Avant de flinguer, il fallait quand même en savoir un peu plus. Derrière le bras de Bolan, la brune tentait de se dégager. En vain.

Toujours aussi déchaînée, elle feula :

— Je te dis qu'ils vont nous allumer ! Ils ont des...

— Ferme-la !

Cette fois, la voix de l'Exécuteur avait claqué sèchement dans l'habitable. D'un geste brusque, il avait repoussé la Russe et extirpé le M.203 de ses mains. À dix mètres de là, les trois types ne semblaient pas menaçants.

Ce n'étaient pas des flics non plus. Le ministère de l'intérieur de la nouvelle Russie démocratique n'offrait pas encore de Mercedes à ses fonctionnaires.

Une Mercedes 190. Dernière cuvée.

Détail significatif, le fameux « bouchon de radiateur », symbole étoilé de la marque, semblait solidement fixé à son capot. Or, depuis son arrivée à Moscou, Bolan avait pu noter l'absence de cet ornement sur la quasi-totalité des autres Mercedes croisées çà et là. En Russie comme ailleurs, les « collectionneurs » étaient nombreux.

Le propriétaire de *cette* Mercedes ne craignait pas les voleurs.

— Tu es fou, souffla la brune. Je connais leurs trucs et...

Elle n'avait pas fini sa phrase, que lui coupant la parole, un des types de la Mercedes cria :

— *Snaroujy* !

Bolan ne comprenant visiblement pas, la jeune femme souffla de nouveau :

— Ils nous ordonnent de quitter la voiture.

Bolan tiqua, demanda, incrédule :

— Encore des flics ?

— Ici la police n'a pas de Mercedes, railla la brune.

Exactement le raisonnement tenu par l'Exécuteur un instant plus tôt. Moralité, les gus en question étaient, soit d'innocents automobilistes bloqués par l'irruption du Pajero, soit des copains de Tsaraviev. Simples clients, ou méchants complices. Tout cela défilait à la vitesse de l'éclair dans l'ordinateur de guerre du cerveau de l'Exécuteur. Prêt au pire, il avait réempoigné le M.P. 5K, canon à proximité de sa vitre de portière.

— Dis-leur que je refuse de descendre. Qu'il leur suffit de serrer leur voiture sur le côté pour qu'on puisse tous passer.

La jeune femme obéit. Penchée à sa portière, elle lança deux courtes phrases en russe. Mais elle n'avait qu'à peine terminé que soudain, comme dans un numéro de music-hall parfaitement réglé, les manteaux des trois types s'étaient ouverts à la volée, dévoilant l'acier

luisant de deux P.M. et un fusil à canon scié, tenus par des mains sortant... par des fentes pratiquées dans les doublures des manteaux ouverts ! Des « poches cinéma » ! On se serait cru dans un. western spaghetti.

Instantanément, le cerveau de l'Exécuteur s'était programmé en phase combat et, comme par magie, le canon du M.P. 5K avait jailli à l'air libre, tandis que déjà son index sollicitait la queue de détente. Un dixième de seconde plus tard, l'arme tressautait dans son poing, et un court chapelet de 9 mm allait cisailler les bustes des trois cow-boys russes. Projetés en arrière, les deux premiers s'écroulèrent au pied de la palissade, sans avoir eu le temps de tirer. Le troisième cogna du dos contre les planches, glissa lentement vers le bas, laissant une large traînée sanglante sur le bois. Mais contrairement à ses copains, il avait eu le temps de crisper son index sur la détente de son arme, et un autre chapelet de détonations suivit aussitôt celui du M.P. 5K. Heureusement, les ogives allèrent se perdre dans le ciel noir et le canardeur acheva son existence sans avoir eu la force de réajuster son tir. Mais à cet instant, le chauffeur qui était resté à son volant voulut à son tour jouer au héros. S'éjectant comme un diable de la Mercedes, il roula au sol, pointant vers le Pajero un calibre que l'Exécuteur n'eut pas le temps d'identifier. Criant quelque chose en russe, il put lâcher deux pruneaux, avant que le guerrier solitaire ne le rafale brièvement, en essayant de viser sa partie inférieure. L'autre poussa une espèce de jappement, lâcha son arme qui tomba en ricochant à terre, essaya de rouler vers l'arrière de la Mercedes pour s'y planquer. Mais beaucoup plus rapide, l'Exécuteur était déjà sur lui. Chassant du pied le P9 HK dont le type s'était servi, Bolan se planta au-dessus de lui, canon du M.P. 5K abaissé vers son front en grondant de sa voix sépulcrale :

— Tu comprends ce que je dis ?

En sueur et grimaçant de douleur, l'autre levait sur lui un regard à la fois bovin et mauvais. Les jambes et le bassin ensanglantés, il avait l'air très mal en point.

— Ce n'est qu'un minable, intervint la jeune femme qui venait de les rejoindre. Depuis le nouveau régime, Moscou est pleine de ces petits flingueurs primates.

Le M.203 de nouveau en sa possession, elle toisait le blessé avec un mépris total.

— Heureusement, ajouta-t-elle avec morgue, il est en train de crever.

Un ou plusieurs projectiles semblaient en effet avoir perforé son abdomen. Vérifiant que la brune resterait tranquille, l'Exécuteur en profita :

— Demande-lui ce qu'ils me voulaient, et pour qui ils travaillent.

— Je le sais, pour qui ils...

— Je préfère que tu lui demandes, coupa sèchement Bolan.

Visiblement peu enthousiaste, la jeune femme parla un instant, visant ostensiblement le crâne du flingueur avec le canon du M.203. Pour toute réponse, elle n'obtint qu'un crachat à ses pieds. La jeune femme marqua un léger recul puis, sans que personne ne puisse s'y attendre, elle abattit le canon du fusil combiné en plein sur la bouche du type. Cela fit un bruit écœurant. Le blessé poussa un cri sourd, cracha de nouveau. Mais cette fois, il y avait du sang et des morceaux de dents par terre. La seconde d'après, le canon du combiné s'enfonçait dans l'oreille du récalcitrant. Si profondément que le cache-flammes y disparut presque complètement. Le chauffeur couina, cracha encore du sang et des morceaux de dents, finit par éructer une suite de mots incompréhensibles à Bolan. Sauf deux : Popkin et Koutsov.

— Il dit qu'ils ont été envoyés ici pour couvrir les deux équipes des flics pourris emmenées par Boris Popkin.

La jeune femme eut une grimace de dégoût pour achever :

— Leur patron est ce porc de Koutsov.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Demande-lui où on le trouve, ce Koutsov.

Une piste éventuelle à fouiller, si demain matin, celle de Vassine débouchait sur un bide. La Russe proposa :

— Je le sais, moi, où le trouver.

— Je préfère qu'il le dise.

De nouveau, le ton de Bolan s'était fait tranchant. Il n'avait pas envie de s'éterniser ici. Toujours réticente, la brune reprit l'interrogatoire et du galimatias oral et chuintant de l'édenté, le mot *Nautilus* fit tilt dans l'esprit de l'Exécuteur.

— Après leur travail, ces imbéciles devaient aller faire leur rapport à Radek Koutsov. Au *Nautilus*.

Une de ces nouvelles boîtes de nuit plus ou moins légales qui pullulaient maintenant à Moscou. Koutsov en était le propriétaire. Une boîte à putes, avec *live show* et jeux clandestins. On y trouvait surtout des étrangers, des hommes d'affaires occidentaux et des Arabes et des Chinois aussi. Décidément, la Russie actuelle apprenait vite le capitalisme.

— O.K., fit l'Exécuteur en hochant la tête.

Puis plongeant son regard dans celui du blessé, il articula :

— *Spassiba*.

Quand la détonation sèche de *The Snake* claqua dans la nuit, ils furent deux à sursauter. La brune qui ne s'y était pas attendue, et le chauffeur-flingueur, qui passa ainsi de vie à trépas. Dans la situation actuelle, le guerrier solitaire ne pouvait se permettre de laisser des témoins derrière lui. Sous le regard redevenu froid de la jeune femme, il regagna la Mitsubishi à grandes enjambées. Elle le rejoignit en faisant claquer ses talons sur le sol gelé, se laissa tomber sur le siège du passager et ferma sa portière violemment sans un mot. Cette fille avait des nerfs d'acier, beaucoup trop solides pour une fille « normale ».

Espérant ne plus trouver personne sur son chemin, Bolan passa la marche arrière, recula jusqu'à l'intersection, trouva bientôt une voie plus large qui descendait vers la périphérie, avant d'atterrir enfin dans la zone des clapiers d'habitations situés derrière l'université. Arrêtant le Pajero, il se tourna vers la jeune femme. Elle avait laissé retomber le M.203 à l'arrière du véhicule et, à travers la voilette qu'elle n'avait même pas remontée durant toute l'action, elle observait Bolan qui lui demanda :

— Où est-ce que je te dépose ?

— Chez moi. Cité du Mérite. C'est dans le nord. Derrière les boulevards de Verdure. Je t'indiquerai.

— Écoute, euh...

— Appelle-moi Olga.

— O.K. Olga. Écoute... je préfère qu'on se quitte et le plus tôt possible...

— Non.

Il la fixa, incrédule.

— Comment ça, non ?

— Non, on ne se quitte plus.

Bolan soupira.

— Je crois qu'on s'est mal compris, ma belle. Je ne sais rien de toi et tu ne sais rien de moi, et je préfère que ça continue. Je vais te dégoter un taxi et...

— Ce serait idiot.

Derrière la voilette, les deux taches claires des yeux de la jeune femme semblaient soudain luminescentes. Posée mais glacée, sa voix rauque s'éleva de nouveau pour répéter, un soupçon menaçante :

— Vraiment idiot, *gaspadin* Bolan.

CHAPITRE IX

Gaspadin Bolan ! Instantanément, l'Exécuteur s'était remobilisé. Non pas à cause du ton empreint de menaces larvées, mais sur le dernier mot prononcé par la jeune femme brune. Son propre nom. Un patronyme dont il était sûr que personne ne l'avait prononcé de la soirée.

— Comment connais-tu mon nom ? questionna-t-il, sur ses gardes.

Une esquisse de sourire froid s'inscrivit sous la voilette.

— Je les ai vus regarder ton portrait-robot et prononcer ton nom.

Ça se tenait, mais, bizarrement, Bolan n'y croyait qu'à demi. Question de *feeling*. Il jeta un regard à l'extérieur, mais l'endroit était absolument désert et il insista :

— À part mon nom, qu'est-ce que tu sais de moi ?

— Boris m'a dit que tu étais une espèce de justicier. Un dingue qui flingue tous azimuts, dès qu'il voit un type de la mafia.

Réputation lapidaire.

— Et tu y as cru ?

Olga haussa les épaules.

— Moi, tu sais...

Elle avait l'air de s'en moquer, pourtant, là aussi, Bolan avait du mal à la croire. Cette fille était trop calme.

Trop « pointue » sur l'action pour être une simple demi-mondaine. Changeant de sujet, il questionna :

— Pourquoi dis-tu que ce serait idiot de se quitter maintenant ?

— Parce que tu es à Moscou. Pas à New York.

— Et alors ?

Nouvelle esquisse de sourire derrière la voilette.

— Dans très peu de temps, toute la ville saura ce qui s'est passé ici. Tu n'auras alors plus aucune planque possible. Ici, sur certains points, c'est encore pire qu'au temps du communisme. Les lieux publics grouillent d'indics de toutes sortes. Surtout les hôtels. Et comme tu n'as rien d'un Russe...

Il ne parlait même pas la langue.

— Tu seras repéré en un rien de temps, poursuivait la mystérieuse Olga sur le même ton anodin. Et ce n'est pas ton petit arsenal qui te tirera d'affaires. Non seulement tu auras tous les mafieux de la ville sur le dos, mais également toute la police.

Bolan le savait. En fait, compte tenu de la situation créée par la bagarre de ce soir, il lui restait deux solutions. Trouver le dépôt évoqué par Alexeï et sauter dans le camion de son pote Maximilian pour repasser la frontière au plus vite, ou dégoter une planque sûre. Il renvoyait néanmoins :

— C'est mon problème. Tu vas prendre un taxi et...

— Je peux te planquer, si tu veux.

Il l'observa à travers la voilette, mais elle était demeurée de marbre. Il interrogea :

— Pourquoi tu ferais ça ?

— À cause d'Alexandre.

Cette fois, il avait semblé à Bolan surprendre un flottement dans le beau regard de la Russe. Il interrogea :

— Qui est Alexandre ?

— Alexandre Liassev.

Bolan tiqua. Un nom et un prénom qui éveillaient de vagues souvenirs en lui. Olga précisa aussitôt :

— Il était flic et il était mon amant.

C'était ça ! Au hasard d'une conversation, c'est Brognola qui avait évoqué ce nom devant Bolan. À propos des nouvelles structures policières de l'ex-URSS. Un survol de la situation mondiale, en matière de criminalité. L'Exécuteur insista :

— Il était ?

Olga hocha la tête. Elle expliqua de son ton redevenu monocorde.

— Dès sa nomination à la tête de la nouvelle cellule antidrogue du ministère de l'intérieur, la mafia locale a fait exploser sa voiture. Comme les juges Falcone et Borsellino en Sicile. C'est en souvenir de lui que je veux t'aider.

L'Exécuteur haussa un sourcil étonné.

— Qu'est-ce que tu fichais avec ce mac ?

— Devine.

De nouveau, la jeune Russe fixait Bolan à travers sa voilette, et l'éclat qu'il vit luire à cet instant dans ses prunelles le surprit. De la haine à l'état pur. Commencant à mieux saisir la situation, il la poussa dans ses retranchements pour en avoir le cœur net :

— Je ne comprends pas.

— Tu comprends très bien, au contraire. Moi aussi, j'ai décidé de régler mes comptes toute seule. Si je me suis collée avec Boris, c'est parce qu'il était le moins moche de tous ces salauds de mafieux moscovites. Par lui, j'espérais remonter jusqu'à ceux qui avaient assassiné Alexandre.

— Pour les tuer ?

— Devine, répéta la jeune Russe.

À en juger par son comportement dans l'action, elle semblait capable de tout. En réalité, ses chances étaient maigres. En face, les nouvelles mafias russes n'étaient pas composées de gamins. Leurs boss ne comprenaient que la violence et leurs tueurs étaient de vrais sauvages.

Depuis quelque temps, au hit-parade des villes les plus dangereuses du monde, Moscou tenait la pole-position.

— Et tu me planquerais où ? questionna Bolan à brûle-pourpoint. En découvrant le corps de Boris, ses petits copains vont remuer ciel et terre pour te mettre le grappin dessus, et ton propre domicile va être visité.

Olga acquiesça de la tête. Elle continua :

— J'ai une copine, une photographe de presse qui voyage beaucoup, et qui m'a confié ses clés. Elle est absente pour un moment, on va aller chez elle. C'est rue Stanislavski. Je t'indiquerai.

Bolan se souvenait de ce que lui avait dit Alexeï le routier. Il aurait tout aussi bien pu aller le rejoindre au *Sonia's* pour lui demander un coup de main. Mais tout compte fait, cela risquait d'être encore plus aléatoire. Au moins, avec Olga, les choses étaient claires. Pas besoin de mentir.

— O.K., se décida-t-il. Allons chez ta copine.

Juste le temps de prendre ses marques. Car pour lui, la nuit risquait d'être blanche. Il avait rendez-vous le lendemain avec un certain Oleg Vassine. Il lui fallait raccourcir les délais et jouer avec la montre.

Son objectif était simple : le faire parler, et le tuer.

Le Pajero redescendit vers la Moskova, traversa bientôt le boulevard de Verdure. Bolan conduisait maintenant le véhicule dans une circulation devenue plus dense à mesure qu'on s'approchait du centre. Au loin, derrière la grande boucle de la Moskova, on apercevait les coupoles colorées du Kremlin, éclairées comme en plein jour par des batteries de puissants projecteurs. Un moment plus tard, le 4x4 glissait dans la célèbre rue Gorki, longeant les monumentaux immeubles percés d'arcs et datant de la dernière guerre, qui la

défiguraient. Un peu plus loin, il vit le magasin *gastronome N° 1*, dans les anciens locaux de l'épicerie Elisséev, dont l'immense hall aux faux ors et aux énormes lustres sont des sommets de mauvais goût.

Passant sous une arcade, le Pajero déboucha enfin dans la rue Stanislavski, anciennement Léontievski. Une voie aux petits immeubles de style ancien, visiblement réservée à une certaine élite sociale. Sur la façade du N° 18, une plaque scellée sous une urne où apparaissaient des noms gravés. Olga renseigne :

— Ici, en mille neuf cent dix-neuf, des contre-révolutionnaires ont déposé une bombe, pendant une réunion du Parti. Tout un pan de l'immeuble a été détruit et il y a eu douze morts.

Il sembla à Bolan que son ton s'était durci sur le mot « Parti ». Mais il n'était pas là pour discuter politique et il demanda :

— C'est encore loin ?

— On arrive, indiqua la Russe en désignant un petit immeuble aux tons pastel.

Il y avait deux marches et une porte en bois sculpté peinte en bleu. Plus loin, l'immeuble formait un angle avec une voie plus étroite. Sur les indications d'Olga, Bolan y enfonça le Pajero, le ralentissant devant l'entrée d'une cour à la grille ouverte. Deux autres véhicules occupaient déjà le pavé. Une Fiat et une fourgonnette Mercedes presque neuve. On était bien chez les « riches », et la marque allemande semblait décidément bien implantée dans la nouvelle Russie. Bolan gara le 4x4, passa à l'arrière, rechargea le M.P. 5K, le fourra dans le sac aux munitions en compagnie du reste de l'arsenal, sauf le Sig P226, qu'il glissa sous son blouson. Puis il suivit Olga qui ouvrait une porte de couloir fermée à clef. Ils grimpèrent un escalier carrelé qui sentait la lessive et se retrouvèrent au quatrième et dernier étage, sur un étroit palier, avec une seule porte à double battant. Pas de nom dessus, ni sur la sonnette.

— Entre, souffla Olga.

Elle avait fait de la lumière dans une petite entrée peinte en blanc et elle avait refermé derrière lui, avant d'ouvrir une porte donnant sur une grande pièce. Avec un parquet ciré, des tapis, une cheminée éteinte au fond de la pièce, face à deux canapés de toile amande, au-dessus desquels s'avancait une mezzanine servant de chambre à coucher. En dessous, sur un côté, une bibliothèque aux étagères bourrées, de l'autre, un grand miroir encadré de bois doré, et, plus loin, un demi mur faisant office de comptoir séparait la pièce d'une kitchenette aux placards laqués perle. Avec ses grandes doubles-fenêtres et sa peinture blanche aux murs, l'ensemble ressemblait à un atelier d'artiste. Peu de meubles, mais une télé Akai dernier cri,

couplée à un magnétoscope. Quelques tableaux naïfs accrochés çà et là, et des tas de magazines empilés dans une malle de voyage en cuir au couvercle relevé. Pour la plupart, occidentaux. Au pied d'un canapé, un grand plat en bois africain servant de vide-poches contenait des boîtes d'allumettes de toutes provenances, plus tout un bric-à-brac, dont un lot de macarons publicitaires autocollants. Également occidentaux. On aurait pu se croire n'importe où, sauf en Russie. À en juger par la fine pellicule de poussière sur les meubles, l'endroit était inoccupé depuis plusieurs jours. Et il faisait un froid de canard.

— Tu sais allumer un feu ? questionna Olga en désignant une pile de bûches dans la caisse joutant la cheminée. Je vais nous chercher à boire, enchaîna-t-elle en passant derrière le comptoir.

Bolan ouvrit ses vêtements et découvrit la cause du choc enregistré plus tôt par son flanc. Une simple égratignure d'éclat. Il demanda des pansements et un antiseptique, se pansa rapidement, avant d'aller s'occuper du feu. Un moment plus tard, les premières flammes s'élevaient dans l'âtre, accompagnées des craquements du bois.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? questionna Olga à la cantonade.

— Champagne, plaisanta Bolan.

Sans doute vexée, la jeune femme ne répondit pas et il l'entendit s'affairer. L'instant d'après, elle revenait dans le living pour déposer un plateau sur la table basse. Un plateau supportant deux coupes et un magnum de Moët et Chandon !

Devant l'air de Bolan, elle esquissa un sourire.

— En Russie, comme autrefois dans l'ex-URSS, on trouve de tout. À condition d'y mettre le prix.

D'un mouvement gracieux, elle avait laissé tomber la cape en fourrure sur un canapé et ôté son chapeau, débarrassant du même coup son visage de la voilette. Malgré ses préoccupations, Bolan fut subjugué. Olga était vraiment très belle. Elle était aussi moins hautaine, le visage à découvert. Subissant l'examen sans broncher, elle amorça un de ces petits sourires froids qui la caractérisaient pour s'enquérir sans fioritures :

— Comment tu me trouves ?

— Belle.

Le ton volontairement neutre de l'Exécuteur la fit sourire un peu plus et, dans son regard de glace, une lueur vaguement moqueuse passa fugitivement. Puis sans transition, et désignant la kitchenette, elle déclara :

— Il doit y avoir un seau quelque part. Il y a aussi des *zakouski* dans le frigo et de la glace dans le congélateur.

Bolan ouvrit des placards, faillit être submergé par l'amoncellement de denrées alimentaires de toutes sortes qui s'en échappèrent. Des saucissons, des boîtes de conserves, des pâtes, de l'huile d'olive, etc.

— Des *au-cas-où* ! renseigna Olga qui ôtait ses bottes.

— Des quoi ?

— Ici, sourit la jeune Russe, tout le monde se promène en permanence avec un filet à provisions ou un sac en plastique dans sa poche. Même pour aller au théâtre. On appelle ça, le *au-cas-où*. Parce qu'en Russie comme dans l'ex-URSS, on ne sait jamais si on ne tombera pas sur une boutique qui vient de recevoir de la marchandise.

Ouvrant un autre placard, Bolan trouva aussi pêle-mêle, des collants Dior, du vin français, des stylos-feutre, des tubes de colle et des rouleaux d'adhésif par paquets, un petit stock de cognac Hennessy et divers produits de grande consommation... plus le seau à glace qu'il cherchait.

Tous les Russes n'accédaient pas au même niveau social. Le congélateur était, lui aussi, plein à craquer de viandes diverses et de grandes marques de plats congelés du commerce occidental. L'amie d'Olga devait décidément beaucoup voyager à l'étranger.

— Je vais prendre une douche, annonça Olga en jetant ses bottes dans un coin. Juste le temps de laisser le Moët frapper.

Elle s'installait pour une longue soirée. Bolan consulta sa montre. 23 h 30 passées. Pas le temps de s'éterniser. Après les événements de *Mosfilm*, il venait de décider d'attaquer Vassine tout de suite. D'aller sonner chez lui, de l'obliger à le recevoir ce soir au lieu de demain.

— Je dois sortir un moment, fit-il valoir. Tu auras une clé à me prêter ?

Se retournant au pied de l'escalier qu'elle s'apprêtait à gravir, la jeune femme le toisa, intriguée.

— Sortir ? Maintenant ?

Il acquiesça et elle hésita un instant, avant de décider :

— Je t'accompagne. Tu ne parles pas le russe et...

— Je n'ai besoin de personne, coupa l'Exécuteur. Et ce sera court.

Sur ce point, il n'était sûr de rien. Il suffisait qu'Oleg Vassine ne soit pas chez lui. Dans ce cas, il serait obligé de se payer le *Nautilus*, pour aller travailler Radek Koutsov au corps.

— Comme tu voudras, admit Olga en disparaissant. Il y a des cassettes vidéo dans la bibliothèque. Avec des films américains en

Au hasard, Bolan engagea une cassette dans le magnétoscope. *Sueurs froides*, d'Alfred Hitchcock. Mais au lieu de regarder, et tandis que le Moët frappait dans son seau, l'Exécuteur retourna derrière le comptoir, préleva un rouleau d'adhésif dans le stock de produits domestiques trouvé plus tôt et retourna dans le living pour ouvrir le sac de son arsenal. Avec les gestes sûrs de l'habitude, il vérifia tous les mécanismes, remplit tous les chargeurs, assembla deux par deux et tête-bêche ceux des P.M. avec l'adhésif. Il avait à peine achevé sa tâche qu'Olga réapparissait au bas de l'escalier. Pieds chaussés de mules et vêtue d'un peignoir rose en éponge. Ses cheveux encore humides effleuraient la peau dénudée d'une épaule ; elle vint s'asseoir près de Bolan pour s'emparer de la coupe qu'il lui tendait. Dans le mouvement, une de ses cuisses s'était dévoilée presque jusqu'à l'aîne. Geste volontaire ou non, en tout cas, elle ne fit rien pour masquer la chair nue.

— À la mémoire de Boris ! jeta-t-elle froidement.

Bolan le savait, les Russes adoraient l'humour noir. Ils choquèrent leurs coupes et la jeune femme porta la sienne à ses lèvres, sans quitter Bolan de son regard gris translucide. Des lueurs soudain plus chaleureuses s'y étaient allumées. Ils burent, la Russe remplit de nouveau les coupes et ils les vidèrent encore. Puis, comme soudain lasse, Olga reposa la sienne, laissa aller sa tête sur l'épaule de Bolan en soupirant :

— Dieu, que j'ai eu peur !

Elle n'en avait pas eu vraiment l'air, mais leur image renvoyée par le grand miroir au cadre doré ne manquait pas d'un certain charme. Et comme pour mieux convaincre Bolan de ses frayeurs passées, Olga se serra davantage contre lui, passant les bras autour de son cou, laissant ses doigts courir dans les cheveux de sa nuque en murmurant :

— Je suis bien, maintenant.

Et sa bouche vint prendre possession de la sienne.

Une bouche douce, parfumée, experte. L'Exécuteur lui rendit son baiser, l'esprit ailleurs. Mais peu à peu, la magie faisant sans doute son œuvre, il commença à se sentir plus détendu. Olga était une fille superbe et ce corps qui palpitait contre lui était comme un appel à l'intimité. Alors qu'il s'apprêtait à remettre à plus tard cet intermède, un mouvement du poignet d'Olga situé dans sa nuque lui fit rouvrir les yeux. D'abord, il crut qu'il l'avait coincé entre sa tête et le dossier du canapé, et il allait corriger sa position, quand son regard accrocha de nouveau leur reflet dans le grand miroir au cadre doré. Il put alors voir que le poignet de la Russe n'était pas coincé. Seulement crispé. Et

que sa main brandissait une seringue dotée d'une aiguille très courte, prête à plonger dans sa nuque.

CHAPITRE X

— Aïe !

La main de l'Exécuteur était partie comme l'attaque d'un cobra. Dans le même temps, il avait rejeté la tête de côté, évitant *in extremis* la petite aiguille qui allait se planter dans sa nuque.

Olga cria encore comme il venait de lui tordre le poignet et de la basculer sur le canapé. Simultanément, il s'était jeté sur ses reins, la clouant de tout son poids. Pendant ce temps, comme par magie, la seringue était venue se loger entre le pouce et l'index de sa main droite. Une toute petite seringue, avec à l'intérieur un demi-centimètre cube de liquide jaunâtre. Dans la bagarre, la sortie de bain rose avait achevé de s'ouvrir, dévoilant presque en totalité la sublime plastique de la Russe. Un instant, cette dernière s'épuisa en ruades, feulant des mots incompréhensibles, essayant de se libérer, mais de la main gauche, l'Exécuteur maintenait ses deux poignets dans son dos et elle était impuissante. Indifférent aux formes rondes qu'il écrasait, il gronda :

— Raconte.

— Va te faire foutre ! feula de nouveau Olga, mais en anglais.

On était loin de la romance d'avant. Une ombre de sourire effleura les lèvres de l'Exécuteur qui prévint :

— Tu as cinq secondes pour te décider, Olga.

Si elle tenait bon, il était possédé. Torturer une femme n'avait jamais été sa tasse de thé. La tuer, encore moins.

— Je t'ai dit d'aller te faire foutre, Bolan, gronda la Russe en ruant de nouveau. Ton numéro, on le connaît, mais ici, tu n'es pas en Amérique.

— Cinq, commença à décompter Bolan.

Sa voix avait sonné comme un glas. Aussi glacée que quand il s'adressait à un *uomo d'onore* qu'il s'apprêtait à exécuter. Sous lui, la belle Olga marqua un court temps d'arrêt.

— On te connaît, Bolan. Tu n'as jamais torturé de femme.

— Qui ça, *on* ?

— Va te...

— Qui es-tu, Olga ? Qu'y a-t-il dans cette seringue ?

— Je t'emmerde !

— Quatre...

— Tu ne m'auras pas au bluff, Bolan ! Tu ferais mieux de déguerpir tout de suite.

— Qui es-tu ?

— Je ne parlerai pas. Jamais.

— Trois... Une flic, hein ?

Pas de réponse.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette foutue seringue ? continua-t-il.

— Je t'emmerde. Fous le camp ! C'est tout ce que tu peux encore faire !

— Pas question. On ne se quitte plus, parodia-t-il en se souvenant de ce qu'elle lui avait dit dans la voiture.

— Fous le camp !

— Deux...

— Arrête tes conneries !

— Un...

— Arrête ! Si tu crois que... Ah !

D'un geste sec, l'Exécuteur avait planté la petite aiguille. Une frappe « chirurgicale ». Exactement dans le premier quart externe supérieur de la fesse droite d'Olga. Soudain tétanisée, celle-ci s'était statufiée. Bouche ouverte sur une respiration saccadée, dos cambré comme celui d'une chatte en chaleur. Apparemment glacée de peur.

— Non ! dit-elle dans un souffle. Non !

Implacable, Bolan avait conservé son pouce sur le piston de la seringue. Il gronda :

— Tu dois tout me dire, Olga. Tout.

— Je... attends, je...

— Qui es-tu ? Je veux dire, ton vrai nom.

— Olga ! déclara aussitôt la jeune femme. Olga Nevski.

— Qui es-tu exactement ?

— Je te l'ai dit ! feula Olga. Je suis l'ex-maîtresse...

— Tu l'as dit, d'accord. Qu'est-ce qu'il y a dans cette seringue ?

— Un somnifère. Puissant. Je voulais t'endormir pour te fouiller.

Bolan s'étonna :

— Me fouiller ? Pour trouver quoi ?

— L'organigramme de la Russian Connection.

L'Exécuteur en resta une seconde sans voix.

— Comment ça, de la Russian Connection !

— Tu sais très bien de quoi je parle. C'est Alexandre Liassev qui m'a mise au courant.

— Ton amant, l'ancien flic ?

Olga acquiesça, poursuivit :

— Juste avant d'être assassiné, il m'avait tout raconté. Il m'avait aussi parlé de toi. De ta légende.

— Arrête la brosse à reluire.

— C'est la vérité, insista Olga. Alexandre me racontait beaucoup de choses et il m'a souvent parlé de toi. Même en Russie, tu es très célèbre. Chez les flics aussi. Alexandre me disait que beaucoup t'admiraient pour ce que tu osais faire, à la fois contre la mafia, et souvent aussi contre les autorités des pays où tu portais ta guerre.

— Et cette histoire d'organigramme...

— C'est précisément en me parlant de ta dernière guerre en Thaïlande qu'il m'a parlé de ce fameux organigramme. Il était sûr que tu avais réussi à t'en emparer, et qu'un jour ou l'autre, tu débarquerais ici pour finir le boulot.

Feu Liassev avait vu juste.

— Et alors ? insista Bolan.

— Alors, quand j'ai vu ton portrait-robot ce soir et que Boris Popkin a parlé de toi, j'ai compris qu'Alexandre avait eu raison. J'ai compris aussi que Boris et Tsaraviev allaient avoir des problèmes. C'est pour ça que je me suis mise à l'écart, quand vous avez parlé affaires.

— C'est sans doute aussi pour ça que tu avais un calibre sur toi, railla Bolan, en se souvenant d'avoir désarmé Olga dès le début de la bagarre.

— En cas de pépin, soutint la Russe, je voulais te donner un coup de main. Les hommes de Tsaraviev sont de vrais durs.

— *Thanks*, ironisa encore Bolan.

Des tas d'idées couraient dans sa tête. Il n'écartait pas l'hypothèse que la belle Olga lui montait un méga-bateau. Ce qu'elle racontait se tenait à peu près, mais l'ensemble sonnait pourtant faux. En fait, il l'aurait peut-être crue, sans ce sang-froid exceptionnel et ce « professionnalisme » dont elle avait fait preuve dans l'action. Sans cette seringue aussi. Moralité, il y avait autre chose. Son instinct de guerrier le lui hurlait dans les oreilles et il ne pouvait se permettre le luxe de la croire sur parole. Mais elle avait raison, sa réputation disait clairement que jamais il n'avait torturé une femme. Il n'allait donc pas

commencer aujourd'hui. Néanmoins, il ne pouvait pas non plus se permettre de laisser un témoin lui mettre des bâtons dans les roues aussi vite. Alors, puisqu'elle lui avait fourni le moyen d'éviter ça...

— O.K., lâcha-t-il de sa voix d'outre-tombe.

Puis il enfonça le piston de la seringue.

Sous lui, Olga poussa un cri rauque, se cabra violemment. Si fort qu'elle faillit presque le désarçonner. Mais il tint bon et, l'instant d'après, elle se mettait à haleter frénétiquement, tandis que tout son corps se relâchait peu à peu et qu'elle geignait d'une voix mourante :

— Espèce de... salaud !

Puis elle eut un autre sursaut, presque aussi violent, avant de se laisser aller d'un coup, respiration brusquement ralentie, puis endormie. Bolan relâcha sa prise, referma le peignoir autour d'elle, avant de la prendre dans ses bras pour aller la déposer sur le grand lit qui occupait la mezzanine. La recouvrant soigneusement, il vérifia qu'elle respirait normalement puis, rassuré sur son sort, il fouilla les poches de la combinaison en cuir noir, trouva un porte-carte. Dedans, quelques centaines de roubles et une carte d'identité en russe avec sa photo. Rien d'autre. Inutile de fouiller l'appartement, ils n'étaient pas chez elle. Dépité, il se redressa en lâchant à voix haute :

— Bonne nuit, Olga.

Il allait amorcer la descente de l'escalier, quand dans son dos, et contre toute attente, la voix d'Olga articula :

— *Spasiba*. Merci.

CHAPITRE XI

L'Exécuteur s'était statufié. Incrédule, il fixait le lit sans comprendre. La jeune Russe n'avait pas bougé, mais étrangement ses paupières qui étaient fermées l'instant d'avant étaient à présent légèrement mi-closes. Intrigué, Bolan se pencha de nouveau, en souleva une. Mais dans la faible lumière, il n'y voyait pas grand-chose. Il alluma une lampe de chevet, se pencha de nouveau, vit cette fois nettement l'iris gris de la jeune femme. Fixe. En revanche, la pupille semblait anormalement dilatée. Toujours aussi incrédule, il répéta :

— Bonne nuit, Olga.

— *Spassiba*.

À peine si les lèvres de la jeune femme avaient bougé. Sa voix était encore plus monocorde qu'avant, légèrement pâteuse. Sourcils froncés, l'Exécuteur tenta alors :

— Tu m'entends, Olga ?

— *Da*.

Bolan jura intérieurement. Se pouvait-il qu'Olga ait essayé de lui injecter une saloperie de produit hypnotique ? D'un coup, la vérité s'inscrivit dans sa tête en lettres de feu.

— Bon Dieu ! jura-t-il encore.

Mais tout haut, cette fois. Dans le lit, Olga n'eut aucune réaction. À peine visibles entre ses paupières mi-closes, ses prunelles paraissaient sans vie. Seule sa respiration profonde indiquait la vie en elle. S'accroupissant près du lit, Bolan tenta encore :

— Tu comprends ce que je dis, Olga ?

— *Da*.

Incroyable ! Dément ! Cette fille lui avait joué la comédie de bout en bout. L'Exécuteur ignorait encore tout d'elle, mais maintenant, il avait au moins une certitude : Olga n'était pas ce qu'elle lui avait dit. Ou pas seulement. C'était une pro. Une flic, ou quelque chose dans ce genre. Peut-être un de ces « zombies », ces fonctionnaires, que les polices du monde entier infiltrent parfois au sein de certains groupes criminels. Mais d'ores et déjà, l'esprit de Bolan fonctionnait à plein régime. Si le produit qu'Olga lui destinait et qu'il lui avait finalement

injecté était bien ce qu'il commençait à croire, c'est qu'elle avait pensé pouvoir lui tirer les vers du nez grâce à son action. La manœuvre contraire était donc réalisable.

— Olga ?

— *Da* ?

Bolan se gratta le nez, cherchant ses mots. Essayant tout simplement de calquer son ton et sa formule à ceux parfois vus et entendus dans certains films, il hasarda :

— Hum... nous allons devoir parler, Olga. Tu es d'accord ?

Il lui sembla que le visage de la jeune femme se crispait un instant, avant qu'elle ne réponde sur le même ton monocorde :

— *Da*.

Il pinça les lèvres.

— J'aimerais qu'on parle en anglais, Olga. D'accord ?

Nouveau temps mort, nouvelle crispation sur la face de la Russe qui finit quand même par marmonner :

— *Da*.

— En anglais, Olga ! En anglais, s'il te plaît !

Pris par ce jeu étrange, Mack Bolan avait soudain raffermi le ton. Il savait combien l'ascendant d'un hypnotiseur sur son sujet peut compter dans le bon déroulement d'une induction. Si la belle Russe s'entêtait à répondre dans sa langue, ça n'allait pas être facile.

— *Da*... je veux dire... *yes* !

— C'est bien, Olga. Très bien.

Bolan observa un silence, cherchant de quelle manière orienter son interrogatoire. Il ignorait combien de temps agissait la mystérieuse drogue, il valait mieux faire vite. Mais sans pousser Olga dans ses retranchements, car elle risquait de se bloquer. Il devait attaquer par la bande. Mettre en confiance.

— Bien, Olga, dit-il. Tu te souviens qui je suis, n'est-ce pas ?

— *Da*... je veux dire, oui, je me souviens.

— Tu veux bien me parler de ça, Olga ?

— Je... oui, bien sûr. Ton nom est Mack Bolan. On t'appelle aussi l'Exécuteur. Les mafieux te surnomment le grand Fumier. Tu as été un héros pendant la guerre du Viêt-nam et là-bas, on t'appelait Sergent Miséricorde.

Elle se tut soudain, comme épuisée par l'effort. Bolan s'était approché et sa main se mit à lui caresser les cheveux.

— Bien, Olga ! Très bien ! Tu as une mémoire formidable. C'est

tout ce que tu sais de moi ?

— *Niet...* pardon, non ! On sait aussi que ton père a tué ta sœur et ta mère à cause de la mafia, et que c'est ce qui a déclenché en toi cette soif de vengeance contre l'*Organized Crime*.

— Bien ! Formidable, Olga ! Continue, tu veux bien ?

En réalité, l'Exécuteur était à la fois excité et atterré.

Olga avait dit « *on* sait ». De quel *on* parlait-elle ?

— Tes amis me connaissent donc aussi ?

Il lui caressait toujours les cheveux et ce simple contact semblait créer une sorte de complicité entre eux. Maintenant, le visage d'Olga ne se crispait plus à chacune de ses questions. Signe que son inconscient ne luttait plus vraiment.

— Ce ne sont pas mes amis.

— Je voulais dire, tes collègues, se reprit Bolan.

Il avait lancé ça comme une invitation à la cantonade.

— Ils ne te connaissent pas tous, répondit aussitôt la Russe.

Bolan avait ferré le poisson. Il insista :

— Tu veux dire que seulement quelques policiers de Moscou savent qui je suis ?

— *Da...* oui. Mais dans mon service...

Olga se tut brusquement et de nouveau, sa face se contracta comme sous le coup d'une contrariété. Mais on arrivait au point crucial et Bolan la pressa :

— Je suis ton ami, Olga. Comme tous ceux de ton service.

— Non ! s'énerva soudain la jeune femme. Non, ils ne sont pas tous mes amis ! Ce chien de Chaken me hait. Comme il haïssait Alexandre !

— Chaken ?

— Fédor Chaken, s'énerva encore Olga en s'agitant sous sa couverture. Ce chien de Chaken déteste tous les anciens du *Komitet* !

Bolan se glaça. *Komitet*, il connaissait.

— Tu veux dire, les anciens du KGB ?

— Bien sûr ! Chaken a toujours été un minable ! Un névrosé. Il haïssait Alexandre parce qu'il avait servi place Dzerjinski et que j'y avais servi aussi. Il passait son temps à attendre le fauteuil d'Alexandre. Il a fini par l'obtenir, ce chacal !

Place Dzerjinski. La sinistre Loubianka, le siège du non moins lugubre KGB. La bête noire de tout bon Américain. Mack Bolan était tombé sur une ancienne du K.G. B, recyclée dans la police.

— Tu as raison de détester Chaken, tenta l'Exécuteur. Ce type est la honte de toute la police.

— *Da !* La honte de l'Unité Spéciale.

L'Exécuteur avait entendu Brognola évoquer cette fameuse Unité Spéciale du ministère de l'intérieur de la nouvelle Russie. C'est sous ses ordres notamment que les commandos Spetsnaz intervenaient désormais dans les affaires criminelles sensibles. Pas encore très bien formés à ce type de travail, leur brutalité était d'ailleurs fortement critiquée par certains gouvernements russes. Si par malheur il devait tomber sur eux, il serait mal parti. Tendus, ils insistèrent :

— Tu as raison. L'Unité Spéciale est la fierté de la nation russe.

— *Da !* Elle gagnera sa lutte contre le crime et la drogue. *Da !* Et un jour, je prendrai la place de ce chien de Chaken ! Dès que j'aurai un bon dossier à déposer sur le bureau du ministre. Je le connais, le ministre. Alexandre était son ami. Il me donnera le poste. Dès que j'aurai fait mes preuves !

Tout se mettait en place dans l'esprit de Bolan. Maintenant, il lisait dans le cerveau d'Olga à livre ouvert. En tombant sur lui ce soir, la Russe avait immédiatement compris l'avantage qu'elle pouvait en tirer. D'où ce « montage » en catastrophe qu'elle avait imaginé, d'où aussi ce rocambolesque épisode de la seringue au « sérum de vérité ». Un produit qu'elle ne transportait sûrement pas sur elle en permanence, et qu'elle n'avait pas non plus trouvé dans cet appartement supposé appartenir à une copine. Moralité, ils étaient, ou chez elle, ou dans un relais de l'Unité Spéciale. Il fallait déguerpir au plus vite. Cette fille était de la nitroglycérine. Elle connaissait le dossier Russian Connection, et elle savait aussi qu'il était dessus. Surtout en le voyant débarquer à Moscou !

— Tu as raison, Olga. Le ministre te donnera sûrement le poste de Chaken. Dès que tu auras ficelé le dossier de la Russian Connection.

— *Da, da !*

— C'est pour ça que tu étais avec Boris, n'est-ce pas ?

— *Da.* Pour pénétrer les réseaux, j'avais besoin d'un type comme lui. Un jour, j'aurais fini par décapiter la Russian Connection. À moi seule !

— Et maintenant, tu sais que grâce à ce que je sais, tu peux y parvenir plus tôt que prévu. C'est ça ?

— *Da.*

On y était. La boucle était bouclée. Toujours aussi tendus, l'Exécuteur avança le pion qu'il tenait en réserve :

— Je peux sans doute t'aider, Olga. À condition que tu me dises ce

que tu sais déjà.

Olga Nevski parut de nouveau entrer en conflit interne avec elle-même, et Bolan se dit qu'elle allait lui échapper. Il connaissait les effets de ces drogues dont usent certains services spéciaux et savait qu'ils pouvaient cesser brusquement. Sur une émotion, un choc psychologique ou un simple refus de l'inconscient. Les yeux d'Olga s'étaient complètement fermés, paupières crispées. Sa bouche s'était également pincée et elle respirait beaucoup plus vite.

— Olga ! dit-il doucement en reprenant ses caresses dans ses cheveux. Je suis ton ami. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je... je ne sais pas ! Les instructions sont formelles. Même mes amis ne doivent pas... il ne faut pas !

Elle s'agita de nouveau, se mit à haleter, ouvrit soudain tout grand les yeux et, fixant l'Exécuteur d'un air hébété, elle répéta dans une sorte de hoquet :

— Il ne faut pas !

Le fameux « refus inconscient ». Bolan comprit qu'il était inutile d'insister. Dommage, Olga Nevski savait peut-être des choses sur le dossier Russian Connection qu'il ignorait lui-même.

— D'accord, d'accord ! temporisa-t-il en essayant de la calmer. D'accord, Olga. Tu as tout à fait raison. On ne trahit pas les secrets.

Ses pensées tourbillonnaient de plus en plus vite. Il lui fallait faire le point. Pour ça, il avait maintenant besoin d'un renseignement capital.

— D'accord, Olga, répéta-t-il doucement. D'accord. Maintenant, grâce au somnifère, tu vas dormir paisiblement.

— Oui ! oui... dormir. Pas parler ! Rien dire !

— Tu vas dormir et ne plus penser à rien, insista Bolan en ayant l'impression de faire un numéro de music-hall. Tu vas dormir jusqu'à... au fait... combien de temps agit le somnifère, Olga ?

— Je... six heures...

Dans six heures, elle se réveillerait et donnerait l'alerte. Elle ne pouvait se permettre de laisser passer une telle occasion d'étoffer son propre dossier de la Russian Connection. Résultat, dans six heures, les frontières seraient bouclées et il deviendrait le gibier le plus recherché de Russie. Traqué, non seulement par les copains de Tsaraviev, mais aussi par toutes les polices du pays. Son expédition devenait d'heure en heure plus périlleuse.

Il fallait se rendre à l'évidence, la course contre la montre était d'ores et déjà commencée. Il n'avait plus désormais que six heures pour boucler son blitz moscovite... ou pour s'enfuir, ce qui était hors

de question.

D'abord, essayer d'arracher à Vassine qu'il avance leur rendez-vous de demain matin... à maintenant. Grâce aux derniers éléments fournis par Brognola sur le businessman, Bolan savait qu'il avait une famille, qu'il habitait rue Néglinnaïa, et que ses bureaux se trouvaient à la même adresse. C'est là qu'ils avaient rendez-vous demain matin. C'était à deux pas d'ici. Il lui restait à savoir si le Russe était chez lui ce soir, et s'il accepterait de le recevoir maintenant. En cas de refus, l'Exécuteur se voyait mal tenter un blitz à son appartement, avec femme et enfants. Même si Vassine n'était en fait qu'un pourri de mafieu déguisé en homme d'affaires. Ne resterait donc à Bolan que la solution Radek Koutzov. Au *Nautilus*.

Mais on n'en était pas là.

D'abord, il lui fallait être crédible. Fournir à Vassine une raison « vérifiable » d'avancer leur contact. Comme par exemple, un impératif de délais. Pour ça, le mieux était d'appeler l'aéroport. Il chercha un annuaire, en trouva un dans un tiroir de chevet, renonça immédiatement. Il était en russe. Décrochant alors le combiné, il appela les trois numéros inscrits sur le cadran, tomba sur la police, entendit des choses qu'il ne comprit pas et raccrocha. Enfin, après avoir composé un autre numéro, une voix de femme lui répondit quelque chose sur fond d'autres voix. Probablement les renseignements. Tentant sa chance et réunissant ses bribes de russe, il articula :

— *Pajalasta, noumero aéraportou Chérémétiévo ?*

Sa correspondante débita des propos incompréhensibles et il insista :

— *Ia né gavariou pa rouski*. Je ne parle pas le russe. *British, pajalasta*. En anglais, s'il vous plaît.

Il avait dû tomber sur une illettrée, car il y eut un blanc sur la ligne, avant qu'une autre voix de femme n'intervienne à son tour. Elle baragouinait un peu d'anglais et il put enfin se faire comprendre. Une minute plus tard, il était en possession du numéro des renseignements de l'aéroport de Chérémétiévo. Il appela aussitôt, tomba sur une hôtesse à l'anglais acceptable, demanda les horaires des premiers vols du matin. La fille lui indiqua le 3213 de Lufthansa, décollage à 7 heures, précisant qu'il y avait de la place. Seulement en *first*. Saisissant l'occasion, Bolan réserva aussitôt, songeant au délai de six heures qui courait toujours. Au moins, il voyagerait sur une compagnie qui ne lésinait pas sur le confort de ses clients.

L'instant d'après, il composait le numéro d'Oleg Vassine.

— Allô ?

Une voix de femme, sur fond sonore de musique et de cris de foule provenant d'une télé. Bolan tenta en russe :

— *Pajalasta, gaspaja, gaspadin* Vassine ?

Sa correspondante partit dans un monologue incompréhensible, que Bolan arrêta dès qu'il le put en essayant cette fois l'anglais.

— *I'm mister* Lorenz. Il faut que je parle à monsieur Vassine.

Usant les nerfs de Bolan, la femme marqua un long temps d'arrêt, avant de lâcher, dans un anglais approximatif :

— Un instant, je vous prie.

Une demi-minute s'écoula, avant qu'une autre voix ne vienne enfin résonner dans le combiné :

— *Mister Lorenz* ? Où êtes-vous ?

— À Moscou, expliqua Bolan. Désolé de vous déranger, mais je redécolle à sept heures demain matin. J'ai besoin de vous voir très vite. En fait, je voudrais qu'on se voie maintenant.

Le « traitant » de feu Dimitri Carsov observa un lourd silence, avant de répéter, incrédule :

— Maintenant ?

— Maintenant.

Restait à savoir si le « montage » de l'Exécuteur ferait pencher la balance en sa faveur. En principe, il y avait de quoi. Un marché, évidemment fictif, portant sur l'achat de milliers de tonnes d'engrais minéraux. Le premier contact devait jeter les bases du contrat commercial russo-australien.

— C'est-à-dire qu'il est bien tard, hésita le Russe. Je m'apprêtais à me coucher.

Grâce aux sources très confidentielles de Brognola, Bolan savait que ce « col-blanc » de la nouvelle mafia russe souffrait d'insomnies, et qu'il travaillait souvent tard dans la nuit. Décidé à le laisser mariner dans son jus, l'Exécuteur se réfugia dans un mutisme lourd de sous-entendus. Compte tenu de la situation économique du pays, les hommes d'affaires russes ne pouvaient guère faire la fine bouche.

— Bon, lâcha enfin Vassine. À mon bureau, dans une demi-heure.

Soupirant intérieurement, Bolan remercia et raccrocha.

Les dés étaient jetés, le compte à rebours était commencé et la machine infernale était amorcée. Après ces épisodes mouvementés dont il se serait bien passé, l'Exécuteur se retrouvait enfin dans son véritable élément. Avec une cible précise et un but incontournable. Faire parler Oleg Vassine, savoir qui se cachait derrière les initiales V.K. Après, il n'aurait plus qu'une chose à faire. Le plus vite possible.

Une chose qu'il connaissait bien : tuer, tuer, et encore tuer.

CHAPITRE XII

— C'est beau !

La rousse Marina parlait de la musique tzigane, mais Vitali Karimov se foutait bien de ces deux grinceurs de cordes. L'œil rivé à l'écran de la Sony au son toujours coupé, il respirait à petits coups, savourant à la fois les images du film porno et les « manipulations » expertes de Marina.

— Hein, que c'est chouette, la musique, *amore* !

Connaissant son penchant pour l'Italie, Marina avait appris quelques rudiments de la langue de Dante et, parfois, surtout pendant ces moments-là, s'évertuait à en distiller à l'oreille du poussah. Elle aurait nettement préféré regarder la « vraie » télé. Ce soir, il y avait une grande soirée de cirque. Elle adorait ça.

— C'est vraiment chouette, répéta-t-elle, comme pour s'en convaincre.

Tout en continuant à entretenir une proche relation avec son gagne-pain.

De plus en plus vautré dans les coussins de soie de son canapé, le Russe avala une énième cuillerée de béluga qu'elle venait de lui emboucher de son autre main. Empoignant de nouveau la bouteille de Wiborowa sur la table de cristal, Karimov s'envoya une longue goulée d'alcool, avant de grogner en hochant son gros crâne chauve :

— Hon !

— Tu sais ce que j'aimerais, Vitali *carol* chuchota soudain la rousse en se pressant davantage contre le corps de son amant.

— Hon !

— J'aimerais qu'on aille dans la chambre. Avec du champagne. Comme l'autre fois. Tu t'en souviens ?

— Hon !

L'ancien colonel du GRU s'en souvenait parfaitement. Cette nuit-là, ils s'étaient mutuellement arrosé le corps de Dom Pérignon et l'avaient dégusté comme ça, à même la peau. Une vraie dinguerie. Au moins une demi-douzaine de magnums vidés de cette manière. Une orgie. Il avait fallu jeter toute la literie et lessiver le sol. Une moquette

pure laine, épaisse comme un matelas, à 200 dollars le mètre carré. Mais ce soir, Vitali Karimov n'avait pas envie de jouer à tout ça. Il avait horreur que des étrangers viennent traîner dans son secteur. Surtout quand il était question d'armes. Un marché sensible dont il s'était toujours évertué à conserver le contrôle. Depuis quelque temps, exactement depuis l'intensification du conflit yougoslave, des petits malins avaient organisé des filières parallèles, court-circuitant certains de ses propres marchés. Résultat : des étrangers venaient foutre le bordel sous son nez. Il allait falloir remettre de l'ordre dans tout ça.

Il en était là dans ses pensées quand le téléphone sonna.

Le rouge. Docile, Marina lui tendit le combiné et aussitôt, il entendit la voix de Stanislas Gorda lancer :

— On a un problème, Vito.

Le gros mafieux se renfrogna, écartant la rousse d'un revers de bras agacé.

— Quel problème ?

Sa voix était montée de deux tons et la gélatine de ses bajoues tremblait sur le col de sa robe de chambre. À l'autre bout du fil, son beau-frère résuma sombrement la situation en terminant d'une voix cassée :

— Ils sont tous cannés, et l'English a disparu.

— Comment ça, disparu !

— Volatilisé, confirma Gorda. Et cette salope d'Olga aussi. Ça vient de m'être confirmé par Radek. Inquiet de ne pas avoir de nouvelles, il a envoyé une équipe sur place. Et...

— Et ?

— Un vrai carnage, Vito, souffla Gorda sur la ligne. Un massacre pire qu'au cinéma. Avec de la viande et du sang partout. Avec...

— Ça va, ça va ! Calme-toi !

Soucieux, Karimov questionna :

— Qu'est-ce qu'il en dit, Radek ?

Gorda laissa échapper un ricanement sec.

— Il trouve tout ce cirque complètement dingue.

— C'est son avis sur le tableau final ? Qu'est-ce qu'il pense du client de Tsaraviev ?

— Il dit qu'aucun étranger ne s'est jamais adressé directement à Tsara pour acheter du matériel. Pour la sucre, oui, bien sûr, mais pas pour le matériel. Les rares qui sont venus jusqu'à Moscou pour ça sont tous passés par le circuit habituel. Et rien que des Allemands ou des Yougos. Enfin, des gars plus ou moins connus chez nous. En tout cas,

jamais des Anglais.

— Tu oublies que notre beau pays s'est ouvert aux marchés internationaux, ironisa Karimov. Ça crée des convoitises, ça amène des clients nouveaux. Moins sérieux, peut-être.

— Il y a autre chose, Vito.

— Quoi encore ? sourcilla le boss de Moscou.

— Quand Tsara l'a appelé pour parler de son client, Radek lui a demandé à quoi il ressemblait. Simple routine, tu le connais.

— Je le connais, accouche !

— Ben... d'après ce que vient de me dire Radek, Tsara lui aurait fait une description assez précise de l'English en question.

— Raconte.

— Balèze, cheveux courts, gueule de granit et regard d'acier. Genre mercenaire, si tu vois. Pas du tout le look du dealer. Plutôt celui du militaire en rupture de contrat.

Le front de Karimov se creusait peu à peu de profonds plis.

— Et alors ! grinça-t-il, où veux-tu en venir, avec ton portrait de héros ?

— Je veux en venir au fait que, quand il a envoyé Boris et sa poule livrer les pruneaux qui manquaient à la commande de l'English, Radek qui trouvait tout ça limite a fait mater une certaine photo au mac, si tu vois ce que je veux dire.

Les plis du front de Karimov se creusèrent encore.

— Non, je ne vois pas ! Quelle photo ?

— Pas vraiment une photo, Vito, corrigea son beau-frère, un ton plus bas. Disons plutôt, un portrait-robot, si tu vois ce que...

— La ferme !

Brusquement, Vitali Karimov avait changé d'attitude. Chassant cette fois Marina d'un geste énergique, il lança à l'adresse de ses gorilles-musiciens :

— Ça suffit, vous autres. Disparaissez.

Sans un mot, Igor et Stan quittèrent la pièce, tandis que s'adressant cette fois à la rousse, Karimov grinçait :

— Toi, va te coucher.

Il n'avait soudain plus rien du gros suiffeux lubrique d'avant. Son corps grasseyé s'était redressé sous la robe de chambre et sa large face molle s'était durcie, minéralisée. Dans ses petits yeux noirs, des lueurs dangereuses dansaient à présent et Marina n'insista pas. Elle connaissait Vitali Karimov, et dans ces moments-là, il lui faisait peur. Vraiment peur car il prenait les accents et les teintes de l'ancien

régime.

Dès qu'elle eut disparu, Karimov reporta le combiné à son oreille pour jeter :

— Tu débloques, ou quoi ?

— Je ne débloque pas, Vito. Je suis même plus sérieux que je n'ai jamais été. Radek a bien pensé au même type que celui auquel on pense en ce moment.

— Le... le Fumier ?

Karimov avait eu du mal à cracher le mot. Dans ses petits yeux, un éclat d'acier dansait à présent. Glacé comme les lacs de Sibérie. Rien que prononcer ce nom lui avait noué les tripes au point de le faire suffoquer. Au bout de la ligne, son beau-frère acquiesça, plus bas encore :

— Exactement, Vito. Le Fumier.

Penché en avant, sans remarquer que les pans écartés de sa robe de chambre dévoilaient son sexe maintenant racorni, l'ancien colonel du GRU souffla, comme pour lui-même :

— Vous êtes dingues, tous les deux !

— Peut-être, Vito. Peut-être qu'on est dingues, mais il y a aussi ce carnage. Il y a Tsara et tous ses gus rectifiés, il y a nos couvertures, aussi !

Les flics qui couvraient les affaires de Tsaraviev.

— Eux aussi, ils ont été rectifiés, continuait Gorda. Et eux non plus, ce n'étaient pas des gamins ! Alors, tu sais ce qu'on croit, Radek et moi ?

— Hon !

— On croit que Boris a identifié l'English de Tsara comme étant bien le Fumier en personne. On croit que ce con de mac a manœuvré comme un minable et que tout le monde s'est mis à débloquer.

— Pas le genre à paniquer, Tsara, fit valoir Karimov.

— Justement, renvoya son beau-frère. Quand des pros comme lui et ses gars se font refroidir, c'est qu'ils n'ont pas eu affaire à un adversaire ordinaire.

La voix marqua une pause dans le combiné, avant de reprendre, presque sur le ton de la confidence :

— Je te dis qu'on a un problème, Vito. Un problème majeur. Je te dis que le Fumier est bel et bien chez nous !

Il y eut un nouveau temps mort, puis, de nouveau la voix de Gorda, pressante :

— C'est dans la logique des choses, Vito. Après le blitz aux States

qui a vu nos premières têtes de pont sauter il y a quelques mois, après celui de Palerme où nos relais se sont fait buter, après le massacre thaï qui a vu disparaître nos trois « commerciaux », je viens d'apprendre que le Fumier a encore fait parler la poudre. Je veux dire, à l'intérieur de nos zones d'influence US.

De plus en plus contracté, l'ex-officier du GRU s'enquit :

— Où ça ?

— En Louisiane.

Cette fois, la peau du front de Karimov se retendit d'un coup.

— Tu veux dire ?

— Je veux dire que le piège tendu au Fumier par nos homologues US a foiré, patron ! Je veux dire qu'encore une fois, Mack Bolan a baisé tout le monde ! Et je veux dire aussi que si on continue à croire qu'il ne peut pas venir nous emmerder jusqu'ici, il va nous la mettre profond, à nous aussi !

Pour la première fois, le nom de Bolan venait d'être prononcé, et Karimov eut l'impression de recevoir une gifle. Essoufflé, Stanislas Gorda s'était soudain tu, et ce brusque silence fit presque mal aux oreilles de Karimov. Il n'avait jamais entendu son beau-frère s'énervier autant. Il avait la trouille. Karimov avait vu trop de types baliser au cours de sa longue carrière dans le monde glauque et sordide où il avait si longtemps œuvré, qu'il savait interpréter les moindres intonations dans les voix de ses semblables. Gorda avait vraiment peur. Il le prouva en reprenant :

— Il faut régler le cas Vassine ! Tout de suite !

— Pas de panique ! grinça Karimov.

— Écoute, Vito ! Nos associés ont fait sauter leurs fusibles sans discuter. Sans le moindre délai. Manque de bol, ils sont justement chez nous. S'ils apprennent que tu n'as pas fait sauter le tien, ça risque de créer un incident !

— Arrête de chier dans ton froc ! cria presque Karimov. Tu le sais, ils repartent justement demain matin, nos associés. On ne va pas les emmerder avec ça.

Il essayait de réfléchir sagement, mais son beau-frère l'énervait décidément. Coupant court, il déclara :

— Je te rappelle. En attendant, réunis tes lieutenants et attends mes instructions.

— Et pour Radek ?

— Quoi, Radek ?

— Vito ! Tu oublies que c'est lui qui a envoyé Boris et sa poule rejoindre Tsara. Si le mac a parlé...

— J'y ai pensé. Réunis tes gars et attends les ordres !

Il avait insisté sur le mot « ordres ». Il ne fallait pas que ce pèteux oublie qui était le patron. Il raccrocha, demeura songeur un instant, plus troublé qu'il n'avait voulu le laisser paraître. Mais il avait beau retourner le problème dans tous les sens, Stanislas Gorda avait raison. Si Nitchenko-Patras et Viglia apprenaient qu'il n'avait pas respecté leurs accords de sécurité, il y aurait des problèmes. Le Sicilien et l'« Américain » avaient investi un paquet de fric dans l'opération Russian Connection. Karimov ne pouvait se permettre de les décevoir. Dans ce type d'affaires, l'amitié, les idéaux du passé et toutes ces conneries ne comptaient pas. Dans cette histoire, il n'y avait qu'un seul moteur, une seule idéologie. Le fric ! Un « associé » avec lequel on ne plaisantait pas. Au cours de sa carrière au GRU, Vitali Karimov avait appris plusieurs choses très importantes et s'il avait réussi à tenir le cap aussi longtemps, c'est parce qu'il avait su prendre les bonnes décisions en toutes circonstances. Notamment quand il s'était agi de vider certains abcès. Or ce soir, il y en avait un. À traiter d'urgence. Il reprit son téléphone, composa un autre numéro, entendit une voix féminine lui répondre, sur fond sonore de trompettes, de tambours et de cris d'enfants. La soirée de cirque de la télé. Il demanda :

— *Palajasta, gaspadin* Vassine.

Il y eut une attente, puis une voix d'homme. Posée.

— C'est moi, déclina Karimov. J'ai besoin d'un service. Un dossier à étudier pour demain matin.

Oleg Vassine n'avait jamais rien refusé à Karimov. Ils s'étaient connus au GRU, où le conseiller était alors affecté aux services juridiques. Démasqué par Karimov dans une importante affaire de pots-de-vin à grande échelle, Vassine n'avait eu d'autre choix que celui de travailler pour le colonel sur des affaires beaucoup plus importantes. Depuis, Karimov avait quitté le GRU, et Vassine n'avait eu d'autre choix que celui de le suivre dans le civil. Et de continuer à travailler pour lui. Il y avait d'ailleurs trouvé son compte et, depuis le montage de la Russian Connection, il s'imaginait même être devenu un des piliers de l'organisation.

— Je t'envoie Jozip, avec le dossier, annonça Karimov.

— *Da, gaspadin*, répondit Vassine. J'espère que ça n'est pas un trop gros dossier, parce que j'ai un client à voir avant.

— Tu n'as qu'à remettre ton client à plus tard, renvoya Karimov, agacé.

— C'est-à-dire que... enfin, il m'a téléphoné. Il arrive. Je vous ai parlé de lui l'autre jour. C'est cet Australien, ce client pour les anglais... mais j'essaierai d'être bref.

Vitali Karimov avait dressé l'oreille.

— Tu m'avais parlé d'un rendez-vous pour demain, avec cet Australien.

— Je sais, mais il vient d'appeler pour avancer la rencontre. Il avait l'air très pressé. Il reprend l'avion demain à l'aube.

Sourcils froncés, Vitali Karimov réfléchissait avec toute son énergie disponible. Tout au fond de lui, quelque chose lui disait que cette histoire sentait mauvais. Ce type qui débarquait juste au moment où les complications lui tombaient dessus ressemblait à une mauvaise coïncidence. Or, d'expérience, l'ancien colonel du GRU savait que dans ce type de situation, les vraies coïncidences étaient très rares. Trop pour être innocentes. Et dans sa tête, il avait déjà fait le rapprochement entre ce mystérieux Australien et le carnage des studios *Mosfilm*. Il s'entendit questionner :

— À quelle heure il vient, tu dis ?

— Je lui ai dit une demi-heure. Il y a cinq minutes.

— Pas de problème, renvoya-t-il sur un ton presque léger. Jozip sera chez toi dans dix minutes. Je te rappelle.

Puis il raccrocha.

L'esprit en ébullition, le regard perdu à travers l'immense baie vitrée qui plongeait sur les lumières de Moscou. L'idée pouvait être complètement dingue, mais si ce qu'il commençait à croire sérieusement se révélait exact, il était peut-être tout bonnement en train de toucher le jackpot. Il suffisait que le canardeur « anglais » de *Mosfilm* et que cet « Australien » de merde soient le même homme... et que cet homme-là soit en fait Bolan le Fumier, pour que son scénario soit le bon. Tout se tenait. Pour remonter la piste Russian Connection côté Moscou, Bolan devait absolument percuter Vassine, « fusible » figurant sur l'organigramme qu'il était supposé avoir intercepté en Thaïlande. Mais pour parer à toute éventualité, et selon sa méthode habituelle, il avait dû se procurer des armes. D'où son contact avec Tsaraviev. Contact qui avait mal tourné, à l'arrivée de Boris le mac, qui lui-même avait vu le portrait-robot. Résultat, jouant maintenant la montre, Bolan le Fumier avait décidé d'activer le mouvement, en faisant avancer son rendez-vous.

La boucle était bouclée.

Oubliant les images porno de la télé et cette salope de Marina qui attendait dans la chambre, Vitali Karimov était à présent complètement réveillé. Plus question, ni de cul, ni de vodka, ni de rien. Ce soir, un formidable hasard venait de lui faire un putain de cadeau. Il avait placé Bolan le Fumier sur sa route. Ici. En plein Moscou. Dans son fief !

Cette fois, l'Exécuteur avait poussé le bouchon trop loin. Il avait joué un coup de trop au grand poker des méchants.

— Joz ! hurla-t-il à la cantonade.

Inutile d'utiliser le téléphone intérieur. Où que Karimov se trouve, dans son immense datcha de la périphérie nord, dans ce superbe duplex de la rue Gorki ou n'importe où ailleurs, Jozip Odine n'était jamais loin de lui. Il était son ombre. Son chien de garde, son esclave et son âme damnée tout à la fois. Il était aussi son tueur personnel. Un tueur du GRU. Le meilleur de toute la Russie.

CHAPITRE XIII

— *Naprava*. À droite.

Jozip Odine avait une voix rude. Forte et rêche, comme perpétuellement avinée. Pourtant, contrairement à la majorité de ses compatriotes, il n'avait jamais avalé la moindre goutte de *votki*. Sobre comme un chameau et dur comme un roc, Hercule à la tête massive et au front proéminent, ses petits yeux noirs étaient sans expression. Têtu et taciturne, comme la plupart des paysans de son Caucase natal, il ne savait que tuer.

Il l'avait fait pour le colonel Karimov, quand il était le chef des « torpédos » du GRU, il le faisait encore dans le civil. Toujours pour le compte du même colonel. Il avait sans doute été l'un des meilleurs tueurs d'Union Soviétique et il était toujours le meilleur de Russie. Sa méthode était simple. Localisation de la cible, action immédiate et fulgurante. Le plus souvent, très brutale aussi. Il aimait ça. Dans ce domaine, sa force prodigieuse lui permettait de véritables exploits. Son péché mignon, faire éclater un crâne en le comprimant des deux mains. Des mains si grandes, si épaisses, qu'il ne portait que des gants faits sur mesure. Comme ses chaussures. Du 52. En résumé, Jozip Odine était une sorte de monstre. Si énorme qu'à côté de lui, le conducteur de la vieille Mercedes 200 W124 ressemblait à un nain. C'était pourtant son cousin germain et il avait été champion de lutte quelques années plus tôt.

— *Naléva*. À gauche, ordonna encore Jozip Odine.

L'ex-lutteur leva les yeux sur le rétro. Les autres suivaient. Il tourna à droite, et la Mercedes déboucha dans la rue Néglinnaïa. Noire comme un four. Sans les minces talus de la première neige tombée la veille, on n'y aurait rien vu du tout. Les diverses déprédations de la « révolution » ratée n'avaient pas toutes été réparées, et certains réverbères faisaient partie du lot. Pourtant, avec son caractère très Saint-Pétersbourg, bâtie sur l'ancien ruisseau, devenu souterrain et dont elle portait le nom, cette voie au style XVIII^e avait conservé tout son cachet de rue de « luxe ».

— *Zdés*. Ici, lâcha Odine de sa voix rêche.

Ici, c'était un porche, flanqué de deux énormes bornes de pierre usées par le temps. Un de ces petits hôtels particuliers chers au

Moscou de la Russie impériale, avec doubles fenêtres aux entablements de pierre sculptée et toiture à pentes cassées. Trois étages seulement. À quelques mètres à droite, la façade du fameux restaurant arménien *Ararat*, et plus loin à gauche, l'immeuble chic de la *Gosbank*, spécialisée dans les affaires avec l'étranger. Un peu partout dans la rue, des poubelles pleines et un gros tas de cartons crasseux, face à la porte cochère. Depuis la chute du communisme, la propreté des rues laissait parfois à désirer. Heureusement, il y avait la liberté. Toute neuve, mal gérée. Sauf par certains. Comme par exemple *gaspadin* Vitali Karimov. Le boss de la mafia de Moscou.

Le patron de Jozip Oline.

Contrairement à ses semblables, tous anciens *apparatchiks*, les petits fonctionnaires du système, Vitali Karimov avait longtemps appartenu à la *nomenklatura*, l'élite officielle du Parti. Grâce à ses activités militaires, il avait côtoyé les plus grands et connu tous leurs secrets. Il avait aussi monté quelques affaires fumeuses avec la complicité de certains d'entre eux. Un vrai chef, Karimov. Qui avait su, dès le début, comment profiter du chaos engendré par cette toute nouvelle liberté bradée au peuple russe. Très riche et très puissant, il régnait à présent sur toute la pègre de Moscou et sur toutes les affaires qui s'y négociaient. Un maître occulte, mais absolu. L'idole de Jozip Oline. À son service depuis ses débuts au GRU, le monstre lui vouait une admiration sans borne. Une vraie passion. Pour lui, il était capable de véritables exploits. Lui et son équipe de fidèles en avaient d'ailleurs déjà accompli des tas. Oline vivant, personne ne pourrait jamais atteindre Vitali Karimov.

— Les autres attendent.

Disant cela, le chauffeur avait déjà ouvert sa portière.

— *Niet*, l'arrêta Oline. Garez les bagnoles et planquez-vous comme convenu.

Derrière la Mercedes, une Volga et une autre Mercedes encore plus vieille bloquaient la rue. Quatre hommes en étaient sortis, vêtus comme lui de parkas, ou de gros manteaux sombres à la mode soviétique. Têtes couvertes de bonnets de laine. Sur l'énorme crâne de Jozip Oline, une casquette à oreilles en astrakan. Sur un signe de lui, les voitures se mirent en mouvement, tandis que les quatre hommes se dirigeaient vers la porte cochère. Oline les suivit, foulant de son pas de gros ours les pavés inégaux d'une entrée de coche voûtée. Au fond, une double porte vitrée interdisait l'accès d'un grand hall en marbre roux, où s'amorçait un escalier en pierre. Sur un des montants métalliques de la porte, un interphone. Avec deux touches seulement. Tout l'immeuble appartenait à Vassine. Jozip Oline enfonça un bouton, entendit une voix métallique lancer :

— *Da* ?

La voix de Miki. Le gorille d'Oleg Vassine. Les deux hommes se connaissaient et Jozip n'aurait pu le confondre avec personne.

— Jozip, annonça le géant. Ton patron est au bureau, ou à l'appart ?

— Ici. Au bureau.

— Son client est arrivé ?

— Pas encore. Il l'attend.

Ça collait. Là-haut, le ton du flingueur était naturel. « L'Australien » n'était pas arrivé.

— J'ai un dossier pour lui.

— *Minouta*, grogna Miki. Je descends.

— À remettre en mains propres, insista le géant.

Il y eut un autre grognement.

— *Da*.

Un crachotement sortit de l'appareil, suivi d'un déclic. Un des panneaux s'ouvrit, ils entrèrent dans le hall en marbre, grimpèrent l'escalier. Au deuxième étage, une seule porte, à deux panneaux de bois sculpté vernis dont un battant s'ouvrit et derrière lequel apparut une haute et maigre silhouette habillée de brun. Miki. Gueule vérolée, front bas, regard vicelard. Les hommes restèrent sur le palier, tandis qu'Odine pénétrait dans un petit hall d'entrée tendu de toile bleue. Détaillant le géant de ses petits yeux mauvais, Miki interrogea :

— Le dossier ?

— Y a pas de dossier. Appelle ton boss. Vite.

Le front bas de Miki se plissa de contrariété.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ! En bas, tu dis que t'as un dossier, et arrivé ici, tu dis...

— Ça va, Miki, laisse tomber.

Un grand type en costume trois pièces gris venait de surgir dans le hall. Regard bleu et proéminent derrière des lunettes de myope, il interrogea, l'air inquiet :

— Que se passe-t-il, Jozip ? Le colonel vient de me rappeler. Il me dit de remonter à l'appartement.

Un rictus qui voulait être un sourire rassurant s'inscrivit sur la face brutale du Caucasien.

— Je vais vous expliquer, *gaspadin* Vassine.

Moscou est une ville aux voies larges et aérées, où on circule plutôt bien, même un samedi soir. Surtout en hiver et par un froid à geler la *votki*. Au moins 20° sous zéro. Heureusement, la neige avait été déblayée, les saleuses étaient passées sur les grands axes, et le flot clairsemé de la circulation s'écoulait beaucoup plus vite qu'à l'allure autorisée. Les flics devaient s'en moquer, aucun gyrophare à l'horizon. Ça tombait bien, avec ce qu'il portait sur lui, l'Exécuteur aurait détesté se faire contrôler.

Les flics n'auraient pas aimé non plus.

Avant d'abandonner la belle Olga à son sommeil, il avait pris le temps d'enfiler la sinistre combinaison noire, de la recouvrir d'un parka prévu à cet effet, et de s'équiper en fonction de l'action à venir. Sig P226 9 mm en holster d'épaule à gauche, Korth .357 Magnum en étui de ceinture à droite, un Skorpion 7,65 mm dans le vide-poches de la portière gauche du Pajero, le M.P. 5K 9 mm sous son siège, le combiné M.203 5,56-40 mm entre le dossier du siège passager et l'arrière, et l'AK 74 5,45 mm sous les sièges arrière. Hormis le Korth et le Sig, toutes les armes étaient équipées de chargeurs couplés tête-bêche. Une puissance de feu en principe plus que suffisante pour ce qu'il aurait à faire ce soir.

Avant de quitter la cour de l'immeuble d'Olga, il avait passé le Pajero en revue, dénombré cinq impacts de balles dans la carrosserie. En prévision, et pour masquer les dégâts, il avait subtilisé un paquet d'autocollants dans la collection de la copine d'Olga. Des « rustines » originales, pas toujours très judicieusement placées au plan décoratif, mais en cas de contrôle policier, ça passerait. Maintenant, il était opérationnel, et son blitz pouvait commencer. Exactement comme prévu, c'est-à-dire par le canal de *gaspadin* Oleg Vassine. D'ailleurs, la Mitsubishi tournait déjà dans l'avenue Karl Marx. Large comme un fleuve, bordée d'immeubles imposants, quasiment vide à cette heure-ci. Loin au nord et dépassant largement les reliefs de la ville, la gigantesque tour de la télévision, avec ses feux à son sommet, à plus de 500 mètres et les lumières de son belvédère panoramique, à 300 mètres environ, avec son restaurant tournant. On aurait dit un phare veillant sur la Moscou endormie.

Sur Karl Marx, ne circulaient plus à présent que quelques utilitaires, les trolleybus et de rares taxis, avec leur bande à échiquiers sur la carrosserie et leur feu vert, allumé ou éteint, en haut à droite du pare-brise. Ils étaient pratiquement tous libres. On n'était pas en saison touristique. En face de l'hôtel *Métropole* et de son fronton allumé, la rue Néglinnaïa. Avec d'importants travaux de voirie à son amorce. Impossible à prendre de ce côté. Bolan dut faire le tour par le sud, se perdit, tourna dans le secteur un moment, avant de pouvoir

retrouver enfin la Néglinnaïa. Déserte elle aussi, et sombre. Ici, des lampes manquaient aux lampadaires et il fallait rouler doucement pour apercevoir les numéros. Heureusement, Vassine avait parlé de la Gosbank et l'Exécuteur repéra facilement la façade Renaissance. À quelque distance, au N° 4, le célèbre restaurant *Ararat*. Sur le point de fermer. Enfin, l'Exécuteur trouva bientôt le petit immeuble de trois étages décrit par le mafieux. Tout un hôtel particulier, rien qu'à lui. En Russie comme ailleurs, les grosses combines fumeuses rapportaient. Derrière des stores à lamelles, de la lumière filtrait à deux fenêtres du deuxième étage. En bas, un porche flanqué de deux grosses bornes en pierre s'ouvrait sur une cour en enfilade. Au fond, juste le temps du passage, l'Exécuteur avait deviné un éclairage tamisé derrière une double porte vitrée. Il accéléra, tourna dans la petite rue Rakhmanowski, revint par le haut de la rue, refit un passage plus lentement. Reconnaissance de routine.

Tout semblait normal.

Bolan avait soigneusement examiné les véhicules stationnés le long du trottoir de gauche, sans rien noter de suspect. Dans cette partie de Moscou, les voitures occidentales étaient presque légion. Des japonaises, quelques Volvo, mais surtout des allemandes. Comme les deux Mercedes qu'il avait dénombrées à quelque distance l'une de l'autre. Inoccupées. Dont une au moins avait conservé son « bouchon de radiateur » en étoile. Comme celle des flingueurs de *Mosfilm*. Pourtant, ce n'était pas vraiment ça qui le troublait. À Moscou, il devait quand même y avoir quelques Mercedes intactes. Quelque chose d'autre le préoccupait maintenant, trottant dans les méandres de l'ordinateur de guerre de son cerveau. Un détail qu'il n'arrivait pas à fixer, qui était pourtant là. À fleur de mémoire. Mais il devait se faire des idées. Même si le blitz de *Mosfilm* était déjà arrivé aux oreilles des cannibales locaux, ils n'avaient pu encore établir un lien entre ces événements et la Russian Connection. Il devenait parano.

Tout allait trop vite depuis son arrivée à Moscou. Et ce *timing* de six heures qui courait inexorablement. Il fallait faire vite. Si Vassine parlait et si, comme il le croyait de plus en plus, les boss sicilien et américain de la Russian Connection étaient bien en ce moment à Moscou, ce serait sans doute son plus beau tableau de chasse depuis longtemps. Accélérant de nouveau, il tourna une deuxième fois rue Rakhmanowski, dérapa un peu sur une plaque de neige glacée. Le froid augmentait de minute en minute et de minuscules flacons recommençaient à tomber en tourbillons serrés. Pour repartir, il utiliserait les quatre roues motrices. En attendant, il fallait trouver une place discrète. D'une part, ne pas faire repérer le Pajero devant chez Vassine, d'autre part, le laisser facilement accessible pour un éventuel coup dur. D'expérience, l'Exécuteur savait combien les opérations a

priori faciles peuvent très vite tourner mal. Il gara la Mitsubishi dans un décroché, presque en face du ministère de la Santé publique avant d'arrêter le moteur et de se pencher sous son siège pour attraper le M.P. 5K. Il vérifia les deux chargeurs couplés, arma le mécanisme, suspendit l'arme autour de son cou, grâce à un bout de sangle découvert autour du cric de secours du Pajero.

Quittant le Pajero dans les rafales de neige fine, il referma le parka sur la combinaison noire et son arsenal, remonta la rue Rakhmanowski de son long pas souple de fauve en chasse.

Il était juste minuit un quart.

Quelques secondes plus tard, main droite engagée dans l'échancrure du parka, paume refermée sur le quadrillage froid de la crosse du Sig-Sauer, il longeait le mur de l'hôtel particulier du businessman moscovite. Refusant d'écouter cette petite voix trop prudente qui lui carillonnait aux oreilles de se méfier, il lança un dernier regard aigu dans la rue Néglinnaïa toujours aussi calme, avant de s'enfoncer sous le porche de Vassine. Au fond, derrière la double porte vitrée, un hall carrelé de marbre roux, avec un escalier en pierre. Personne. Sur le montant de la porte vitrée, un interphone éclairé. Avec deux boutons. Un sous lequel il n'y avait qu'un nom en cyrillique, l'autre, souligné d'une raison sociale, également en cyrillique, et en anglais.

Traco Management. La société d'Oleg Vassine.

L'Exécuteur passa le Sig, du holster d'épaule à sa poche de parka, laissa le vêtement ouvert et, l'index sur la détente, il enfonça le bouton marqué en anglais. Presque aussitôt, il y eut un déclic, suivi d'une voix métallique :

— *Da !*

— *I'm mister Lorenz*, annonça Bolan, en tâchant d'imiter l'accent australien.

— Je vous attendais, répondit la même voix, dans un anglais correct. Montez au deuxième étage.

Il y eut un autre déclic, Bolan poussa le battant, pénétra dans le hall, prêt à tout. Mais rien ne se produisit, et il se trouva ridicule. Ici, cela sentait le luxe, le calme, les affaires feutrées. Pas les flingages. Conservant machinalement la main sur la crosse du Sig, il gravit les deux étages, parvint sur le palier indiqué, posa son oreille contre le bois vernis de l'unique porte de l'étage, n'entendit rien. Il allait appuyer sur le bouton de la sonnette, quand une nouvelle fois, un déclic se fit entendre. Le battant sculpté s'entrouvrit et, venant des profondeurs de l'intérieur, quelqu'un lui lança :

— Entrez, *mister Lorenz*. Entrez !

Il poussa le panneau et fit un pas en avant. Un pas qui coïncida exactement avec le déchirement de l'espèce de rideau qui occultait sa mémoire depuis un moment. Alors, à cette seconde seulement, il se souvint du détail. Celui qui avait titillé son attention un peu plus tôt, pendant sa reconnaissance dans la rue.

La buée ! La buée sur les vitres des deux Mercedes ! Puis tout se précipita, et il ne pensa plus.

CHAPITRE XIV

L'Exécuteur avait tout compris.

La buée aux glaces des Mercedes. D'une Lada aussi. Des vitres de voitures vides n'avaient pas de buée. Les Mercedes et l'autre voiture étaient donc occupées. Par des gens qui se cachaient. Qui l'attendaient. Trop préoccupé sur l'instant, l'Exécuteur n'avait enregistré le détail qu'inconsciemment. Et là, au cœur de l'action, tout lui était restitué. En une seconde. Alors que derrière lui, les échos d'une cavalcade venaient d'éclater. L'ennemi arrivait de partout. De l'étage supérieur et par le hall du rez-de-chaussée.

Il était pris en tenaille.

Mais un millième de seconde avant que les ombres n'aient jailli devant lui, l'ordinateur de guerre de son cerveau avait commandé à ses muscles, et ses réflexes avaient fait le reste. Il avait roulé sur le sol. Sans cette chute, il aurait été haché sur place par le déluge de feu et de plomb qui s'était soudain déchaîné. Dans son dos, la porte et le mur furent criblés de partout, crachant leurs éclats de plâtre et de bois tous azimuts. Dans son fulgurant plongeon en avant, Bolan avait traversé l'entrée, atterri dans une grande pièce laissée dans la pénombre. Sur sa gauche, il vit une porte ouverte sur une autre pièce. Éclairée. Au passage, il avait percuté un obstacle, et il lui sembla que son épaule se disloquait sous la violence du choc dû à la solidité de l'obstacle. En retour, il perçut un grognement simiesque, encaissa un coup dans les côtes. D'une telle brutalité qu'il les sentit nettement craquer. Souffle coupé, il avait pourtant poursuivi la parabole de sa chute avant et, dans le mouvement, ses deux jambes s'étaient détendues latéralement. Ses pieds percutèrent une masse avec violence et il perçut un autre grognement. Il roula au sol, se reçut sur ses jambes pliées, canon du P226 levé. Dans sa ligne de mire, une ombre, découpée dans le cadre de lumière d'une porte, une autre qui venait d'apparaître devant une fenêtre. Il tira trois fois. Très vite, et dans deux directions différentes. L'ombre de la porte sursauta, avant de disparaître du cadre, celle de la fenêtre s'était effacée juste avant. Bolan lâcha une autre ogive de 9 mm et, juste sous la fenêtre, un cri étouffé résonna. Mais devant l'Exécuteur, une formidable masse venait de s'inscrire. Un monstre.

Deux mètres de haut sur un de large. Se dandinant sur ses pieds

comme un ours. Dans l'éclairage frisant de la pièce voisine, l'Exécuteur distingua des oreilles décollées, un toupet de cheveux sur le haut d'un crâne massif, et un énorme automatique en acier stainless dans la main gauche. Au même instant, il aperçut un reflet métallique dans la main droite du géant, et il plongea de nouveau. De côté. En lâchant une deuxième 9 mm. Le P226 tressauta dans son poing, et devant lui, la masse sombre marqua un léger retrait. Dans le même temps, des éclairs avaient crevé l'ombre et Bolan ne vit plus rien de précis. Il entendit seulement. Un long chapelet de détonations, ponctué de quatre explosions assourdissantes .44 Magnum... au moins. On aurait carrément dit des coups de mortier. Bizarre. Pour la troisième fois, Bolan avait été obligé de plonger. En arrachant littéralement la courroie du M.P. 5K de son cou, son index gauche avait enfoncé la queue de détente du P.M. et, à plus de 300 mètres/seconde, un premier chapelet de 9 mm Para gicla du canon. Court, sélectif. Au fond de la pièce, la silhouette monstrueuse sursauta, lâchant une de ses armes qui sonna lourdement sur le plancher. Pendant ce temps, une autre silhouette, survenue presque par hasard dans l'angle de tir, se cassait sous les impacts meurtriers.

De son côté, le monstre avait disparu. Comme par enchantement.

— *Vnimanié* ! Attention ! hurla une voix nerveuse.

D'autres mots suivirent, que Bolan ne comprit pas. Simultanément, deux autres types s'étaient précipités dans deux angles opposés de la pièce et des rafales se mirent à cisailer l'espace. Bolan roula derrière un fauteuil renversé, entendit des choses se briser, lâcha une brève rafale de M.P. 5K. À trois ou quatre mètres, un des types lâcha un cri étranglé et de son côté, les éclairs cessèrent. En même temps qu'un bruit de chute résonnait. Sans s'attarder à compter, l'Exécuteur avait déjà fait décrire un court balayage au canon du Heckler & Koch et son index avait une nouvelle fois sollicité la détente. Toujours aussi brièvement. Un essaim de guêpes rageuses alla frapper le deuxième imprudent dans son angle de mur. Quelqu'un cria, d'autres coups de feu crépitèrent, et derechef, une troisième tempête de mort fondit sur l'Exécuteur. Sans le toucher.

Tout cessa. Des appels retentirent du côté de l'entrée et l'Exécuteur décela des mouvements. Les pourris ne savaient plus très bien que faire. Gérant l'accalmie, Bolan s'était propulsé sous la fenêtre. Butant sur le flingueur qu'il avait rayé du monde des vivants un instant plus tôt, il risqua un œil dehors, eut le temps d'apercevoir une cour en travaux, avec échafaudages et une bâche sur ce qui semblait être un petit toit en contrebas. Hélas, l'échafaudage ne concernait qu'un mur de clôture de la cour, et la bâche était trop décalée sur la gauche. À moins de risquer une jambe ou deux, pas de

sortie possible par là.

Il se replaqua au sol tout de suite, car les pruneaux pouvaient de nouveau pleuvoir. Pendant ce temps, les « torpédos » de l'entrée s'interpellaient toujours. Ils ne savaient plus qui était qui dans la pièce, ni sur qui tirer. D'où le cessez-le-feu. Bolan en profita. En se précipitant derrière ce qui lui semblait être un bureau. Étape nécessaire avant le but qu'il venait de se fixer. Au passage, il avait envoyé un pointillé d'ogives blindées vers deux autres silhouettes qui venaient de faire irruption dans la pièce. L'une d'elles donna l'impression de recevoir un coup au plexus, recula de deux pas, bloquée contre un mur et lâcha un P.M. qui résonna sourdement en touchant le plancher. Pendant ce temps, l'autre flingueur avait envoyé sa sauce. Mais Bolan n'occupait déjà plus la même position. Il avait entendu des cris vers l'entrée, des bruits de pas dans l'escalier. Les cannibales venaient à la curée.

L'Exécuteur avait compris depuis longtemps. En appelant Vassine au téléphone pour avancer le rendez-vous, il s'était lui-même jeté dans la gueule du loup. Les *amici* russes étaient décidément très efficaces. Ils avaient immédiatement fait le rapprochement entre le blitz à *Mosfilm* et son coup de fil. Résultat, le guerrier solitaire était tombé tête baissée dans le piège. Malgré sa méfiance, malgré la petite voix intérieure qui lui avait pourtant crié prudence. Comment faire autrement, sinon ne rien faire ? Vassine n'aurait jamais accepté un contact à l'extérieur à cette heure-ci. L'Exécuteur n'avait pas eu le choix. D'ailleurs, il n'avait jamais occulté le risque de son jeu mortel, il n'allait pas commencer à présent. Maintenant, les autres le tenaient. Ils avaient les effectifs pour eux et ils pouvaient puiser dans la masse des flingueurs de Moscou à satiété.

L'Exécuteur était à eux. Simple question de temps.

Pourtant, ce dernier opérait déjà un repli surprise et profitant de la pénombre, il s'était glissé dans la seule direction où on ne l'attendait pas. La sortie. Une sortie qui, pour le moment, servait exclusivement d'entrée. Mais malgré le danger, la position avait le double avantage de pouvoir frapper dans le tas des arrivants et de couvrir une partie de la pièce contiguë. Du M.P. 5K, il arrosa l'entrée, du P226, il coucha un type qui tentait une sortie de la pièce voisine. Un instant, il aperçut la monstrueuse silhouette en parka, voulut l'ajuster de nouveau, n'en eut pas le temps. Un groupe compact venait de se précipiter dans l'entrée et, pour le contenir, Bolan dut vider son chargeur de Sig. Chez l'ennemi, il y eut un flottement. L'Exécuteur en profita immédiatement pour permuter le bloc-chargeur du 5K. Pendant ce temps, l'ordinateur de guerre de son cerveau fonctionnait à plein rendement, et l'évidence s'encreait désespérément en lui. Il était

vraiment piégé.

Dans l'escalier de l'immeuble, des voix s'interpellaient et les échos de cavalcade s'amplifiaient. Le guerrier solitaire n'aurait jamais assez de munitions pour déglinguer tout le monde. Il ne pourrait pas non plus tenir indéfiniment. Dans une minute, deux tout au plus, il serait submergé par le nombre.

Moralité, il fallait décrocher. Le plus vite possible, sans se tromper de manœuvre. Maintenant, la moindre erreur lui serait fatale.

— Eh ! lança soudain une voix rêche venant de la pièce contiguë. Toi baisé, Bolan !

Bolan ! L'Exécuteur était bel et bien identifié.

— Toi laisser tomber flingues. Toi coucher sur parquet. Vite !

Le type à la voix rêche pratiquait un anglais primaire et hésitant. Suffisant toutefois pour être parfaitement compris. Et comme l'Exécuteur souhaitait être clairement compris à son tour, il lança de sa voix sépulcrale :

— Toi, aller te faire foutre.

Puis il arrosa l'entrée du 5K et, ayant déjà remis le Sig dans son étui de ceinture, il arracha le Korth de son holster d'épaule pour plonger aussitôt dans l'ouverture de la pièce voisine. Au ras du sol, en un roulé-boulé impeccable, qui le transporta au pied d'un lourd canapé en velours gris. Entre-temps, il avait eu le temps de « photographier » le secteur. Un autre bureau. Immense. En forme de T, avec une partie salon, un énorme coffre-fort sur pieds, une imposante bibliothèque, bourrée de bouquins, et un bar roulant en forme de globe terrestre. Il eut le temps de voir une bouteille de Johnnie Walker et un verre posés sur une table basse, sous un lampadaire halogène, qui éclairait un plafond lourdement mouluré. Et contre le mur, près de la porte franchie à l'instant par Bolan, un cadavre recroquevillé aux pieds du monstre en parka. Gigantesque et immobile, celui-ci braquait sur Bolan un court P.M. Skorpion. Du bras droit. L'énorme automatique stainless avait disparu de sa main gauche, son bras pendait bizarrement le long de son corps, et sa manche de parka était rouge de sang.

L'Exécuteur l'avait touché.

Pourtant, dans la demi-seconde suivante, et sans que la main droite du géant ne paraisse avoir seulement frémie, une averse de 7,65 mm traversait l'espace, ôtant au plancher de gros éclats de chêne qui se mirent à voler partout. Juste à l'endroit où Bolan s'était trouvé l'instant d'avant. La bouteille de Johnnie Walker s'était désintégrée, et le bar globe terrestre ressemblait à une passoire. Son rétablissement encore inachevé, l'Exécuteur riposta et le Korth fit entendre son

explosion. Avec le P.M., il aurait tapé plein cadre dans le parka du géant. Mais à tir isolé, c'était plus difficile. À cause de son déséquilibre, il rata le monstre, faisant sauter un éclat de cloison, à dix centimètres de son cou. Instinctivement, son index avait de nouveau pesé sur la détente, mais il le retint in extremis, car déjà, il roulait de côté pour échapper à une deuxième rafale de Skorpion.

L'Exécuteur ne parvenait pas à prendre l'ascendant sur l'ennemi. D'autant que, délivrée de ses tirs, l'entrée vomissait à présent son flot de « torpédos » dans le premier bureau. Des gus plutôt agités, qui flinguaient n'importe où, risquant de s'allumer mutuellement. Le géant hurla quelque chose en russe, trois nouveaux arrivants s'encadrèrent à la file dans l'ouverture, et le premier fut aussitôt, sanctionné. D'une .357 Magnum en pleine tête. Les deux autres reculèrent aussitôt. Profitant de la diversion, le géant s'était rencogné dans l'angle de la bibliothèque, quasiment invisible. Seul, le canon de son Skorpion pointait, cherchant sa cible. Une cible qui ne cessait de changer de place, et qu'il rata encore une fois. Car l'objectif de Bolan, c'était la fenêtre. Celle sous laquelle il pensait trouver le petit toit bâché. Seulement, il y avait le monstre entre la fenêtre et lui.

— Toi rendre à nous, Bolan ! gronda-t-il de sa voix rêche. Toi rendre, et moi pas tuer toi.

— Moi emmerder toi, renvoya derechef Bolan.

En lâchant une nouvelle petite rafale. Mais la montagne de chair demeurait inaccessible. Avec son Skorpion qui crachait toujours. À croire que son chargeur était sans limite. Contrairement à celui de l'Exécuteur qui dut remplacer le sien. Le dernier. Maintenant, il fallait accélérer le mouvement. Obliger King-Kong à désert sa planque. Pour ça, une seule méthode. Le provoquer. L'Exécuteur s'y employa. D'une courte rafale. À cette distance, les 9 mm n'auraient en principe eu aucun mal à traverser les panneaux du meuble. Même avec ce bois très épais. Seulement, il y avait les livres. Des enfilades de bouquins pressés les uns contre les autres, formant un des « blindages » les plus résistants qui soient. Les ogives avaient beau être chemisées, elles ne parvenaient pas à traverser l'énorme épaisseur de papier. Et comme s'il avait deviné les pensées de l'Exécuteur, le monstre avait cessé de gaspiller ses munitions. Il fallait trouver une solution. Le guerrier solitaire en trouva une. Hasardeuse. Et très risquée.

Mais encore une fois, il n'avait pas le choix. Miraculeusement épargné, le lampadaire halogène éclairait beaucoup trop. D'une 357, l'Exécuteur décapita l'appareil et l'obscurité tomba brusquement sur le théâtre des opérations. Déjà, Bolan avait bondi. Vers l'angle de la bibliothèque. Son idée, surprendre le colosse et l'allumer dans la foulée. Mais pris de court une seconde, le monstre avait déjà réagi.

Lâchant une courte rafale de quatre coups seulement, il avait lui aussi plongé de côté, échappant par miracle aux ogives du 5K. Ils avaient tout bonnement échangé leurs places. Un vrai tango. Bolan entendit le géant renverser des choses, jurer et tirer de nouveau. Une volée de 7,65 fit sauter du bois tout près de l'Exécuteur. Au même instant, trois ombres venaient de déboucher dans la pièce en tirant partout. Les derniers éclaireurs, avant l'hallali. Déjà allongés sur le parquet, continuant à arroser. Toujours protégé par le meuble, le guerrier solitaire décida d'en finir. En tentant le tout pour le tout. Une idée complètement dingue. La bibliothèque. Tout près de la porte. Avec les bouquins, au moins cinq cents kilos. Une masse qui pouvait à la fois tout écraser dans sa chute, et aussi bloquer la porte. À condition d'arriver à la faire basculer, et d'avoir bouclé la porte au préalable, à la barbe des envahisseurs. D'abord, neutraliser les trois guignols. Restés quasiment à découvert. Facile. S'il gagnait, il faussait compagnie à toute cette armée de pourris. S'il échouait, il était mort. Parce qu'il n'aurait plus de munitions, et que c'était justement là-dessus que les cannibales comptaient. Mais avec un peu de chance...

CHAPITRE XV

Tout allait très vite. Il fallait que Bolan ferme cette porte et pour ça, il devait d'abord flinguer le trio et le monstre. Mais comme s'il avait flairé la manœuvre, le géant s'était placé à l'écart, à l'abri du meuble coffre-fort, criant en russe des choses qui ressemblaient à des ordres. Et Bolan comprit en devinant dans la pénombre le mouvement de son bras armé. Son chargeur était vide. À l'instant où un des flingueurs allait lui en envoyer un, l'Exécuteur se mit à rafaler, tous azimuts. Il vida ainsi le Korth, ne conservant que quelques cartouches dans le 5K et dans le P226, où il était parvenu à introduire un dernier chargeur.

Il construisit en un éclair un barrage de feu dément qui prit l'ennemi de court, aussi bien dans la pièce que dans le bureau mitoyen. Pendant ce temps, tel un diable jaillissant de sa boîte, et sans chercher à savoir si le trio avait vraiment dégusté, l'Exécuteur s'était découvert pour plonger sur la porte, l'envoyant dinguer dans son cadre avec une force qui fit trembler les murs. Simultanément, il avait envoyé un terrible shoot dans la poignée, la brisant net, ainsi que son carré d'acier à trous. Ça les retardait toujours un peu. Dans la foulée, histoire de tempérer un peu plus les ardeurs ennemies, il avait envoyé ses derniers projectiles de 5K dans le battant, et s'était rejeté en arrière, de nouveau plaqué au flanc de la bibliothèque, ses armes quasiment vides.

Ne conservant que le Sig en batterie, il avait déjà raccroché le 5K à son cou et remis le Korth dans son étui. Il avait aussi engagé sa main libre derrière le meuble. Et il tira. Comme un fou. De toutes ses forces. D'abord, il crut qu'il n'y arriverait pas puis, d'un coup, tout bascula en avant dans un fracas d'enfer. Il se rejeta de côté.

Il sembla que l'immeuble entier allait s'écrouler, tant le plancher fut secoué par le choc. Il y eut des cris, une courte rafale, d'autres cris et une série de plaintes sourdes. Apparemment, il y avait de la viande rouge sous la biblio. Mais l'Exécuteur n'avait pas le temps de vérifier. Il avait empoigné une chaise et, d'un bond, il s'était précipité vers la fenêtre. C'était maintenant ou jamais. S'il n'avait raté qu'un seul canardeur, si le monstre avait retrouvé un chargeur, il serait transformé en écumoire. Dans une seconde. Il plongea quand même.

Et la mort se remit à lui courir aux trousses. En hurlant. À plus de 350 mètres/seconde. La vitesse initiale de la 7,65 mm à la sortie du canon du Skorpion du flingueur. D'un coup d'œil en coin, Bolan avait pu apercevoir la personnification de cette mort qui le rattrapait. Un des trois « torpédos ». Le seul encore en état. Relativement. Les hurlements de la mort, c'était lui. Le bassin et les deux jambes écrasées par l'angle de l'énorme bibliothèque, il hennissait comme un damné en vidant son chargeur. Heureusement, la douleur devait lui brouiller la vue et il flinguait n'importe où. N'empêche que l'Exécuteur sentait les bastos vrombir autour de lui et il commençait à trouver le temps long. D'une 9 mm larguée à l'instinctive, il abrégéa ses souffrances en lui faisant péter le crâne. Sans y penser vraiment. Car tout à son idée, il avait empoigné la crémone de la fenêtre et littéralement arraché celle-ci de ses paumelles. Mais comme partout à Moscou, il y avait une deuxième fenêtre derrière la première. À cause du froid. Et celle-là refusait de s'ouvrir. Tige de crémone bloquée. Derrière l'Exécuteur, il y eut une sorte de grondement, suivi d'un raclement qui fit trembler le plancher.

Le monstre poussait le coffre-fort devant lui ! D'un seul bras, en s'aidant de l'épaule et en grognant sous l'effort. On aurait dit un sumotori en pleine action. Voyant sa proie lui échapper, il n'avait même pas cherché à récupérer une arme sur les morts. Il se contentait seulement de la protection du coffre, espérant visiblement écraser Bolan contre le mur.

— Toi crever ! grinça-t-il. Moi crever Fumier !

Incroyable. La masse d'acier glissait toujours sur le plancher. Pour remuer un tel poids, il fallait une force herculéenne. Un instant, l'Exécuteur songea à tenter sa chance. Il lui aurait suffi de coincer le géant, de lui enfoncer le canon du Sig dans l'oreille ou ailleurs, et d'essayer de le faire parler. Cette technique lui parut immédiatement aléatoire. D'ailleurs, de l'autre côté de la porte, c'était la guerre. Un ouragan qui cognait à tout-va. Dans un instant, le battant céderait et ce serait la curée. À vue de nez, il ne restait pas plus de deux cartouches dans le chargeur du Sig. Abandonner maintenant la fenêtre pour aller chercher King-Kong derrière son coffre n'aurait rien résolu, et il aurait bêtement risqué sa peau. L'épisode Vassine était un fiasco, autant l'oublier tout de suite et filer. Faute de quoi, l'Exécuteur risquait bien de ne plus jamais avoir l'occasion de tuer aucun mafieux.

Alors, attrapant une chaise, il l'abattit à la volée sur la croisée et celle-ci éclata dans un craquement sinistre. Du verre explosa, des éclats jaillirent dans la nuit et tel le souffle d'un dragon polaire, un courant d'air glacé vint lui fouetter la face.

Juste à l'instant où le coffre fondait sur lui.

Il recula de côté, mais gêné par le cadavre du flingueur descendu sous la fenêtre, un de ses pieds resta accroché une demi-seconde de trop. Propulsé comme une locomotive, le coffre-fort lui arriva dessus, coïncant son pied contre le cadavre.

— Baisé, Bolan ! éructa le monstre. Moi te baiser !

— Toi trop con, pour baiser moi, gronda Bolan.

— HAAAAN !

La bête à l'état pur, le gorille. Mais sans doute devenu trop confiant, il s'était découvert un bref instant. Juste le haut du crâne et une portion de sa monumentale épaule. L'Exécuteur avait déjà relevé le canon du Sig et la 9 mm partit dans un bruit de tonnerre. Hélas, à cette seconde ultime, le colosse avait rebaissé la tête et la balle alla se perdre derrière lui. Comme un dément, Bolan essayait d'arracher son pied à la masse d'acier. En vain. Alors, dans le mouvement, il frappa de l'autre pied. Un coup en fléau qui atteignit l'énorme pogne gantée du Russe, juste à l'angle du coffre. Cela donna un son mou et sourd, suivi d'un grognement. Mais alors que l'Exécuteur attendait que le crâne du tueur dépasse de nouveau pour l'allumer de sa dernière 9 mm, le primate donna une poussée violente sur le meuble d'acier, écrasant sa jambe un peu plus. Souffle coupé par la douleur, Bolan voulut encore la dégager. En vain. L'autre était réellement d'une force infernale. Et aussi d'une rapidité stupéfiante. Car dans l'instant suivant, alors que l'Exécuteur parvenait à tendre son bras jusqu'à engager le canon du Sig à l'angle du coffre, l'énorme main gantée se détendit. Si vite que Bolan n'eut que le temps de reculer la sienne. Et comme il était très rapide aussi, le géant la rata. Mais pas l'automatique.

L'Exécuteur eut l'impression qu'on lui arrachait la main. Telle une mâchoire d'excavatrice, et à défaut de mieux, la pogne du monstre s'était refermée autour du canon du Sig. En le tordant si violemment que Bolan sentit son poignet craquer, et que son index engagé dans la boucle du pontet parut s'arracher. Le temps d'un éclair, il résista instinctivement, se reprit aussitôt en réalisant son erreur. À ce jeu, le colosse ne lui laisserait aucune chance. Alors, il fit la seule chose valable en pareil cas, il enfonça la détente, en espérant qu'il restait une cartouche dans le Sig.

Il y eut un coup de tonnerre et le géant poussa un barrissement qui fit trembler l'espace. Mais au lieu de lâcher le canon du Sig, il prit son élan, s'arc-bouta contre le coffre et tira de toutes ses forces.

— Toi, crever, enculé !

Son vocabulaire semblait restreint, mais pas son énergie. L'Exécuteur sentit son bras craquer de partout, eut l'impression qu'une

lame lui coupait l'index et dans le même temps, il aperçut la masse d'un autre poing qui plongeait sur lui. Il esquiva, frappa l'énorme bras d'un terrible atémi, entendit un nouveau barrissement. Il avait frappé le bras déjà blessé. Pourtant, l'autre pourri ne lâchait toujours pas. Au contraire, il secouait la main armée comme un prunier, au risque d'arracher le doigt de Bolan. Pris de rogne, ce dernier cogna encore le bras blessé, déclenchant un autre hurlement. Mais ça ne suffisait toujours pas. Ce type était en béton. Il fallait passer la vitesse supérieure. L'Exécuteur reconnut. À toute volée. La méga-patate. En plein dans le gros nez du monstre. Il y eut un craquement là aussi, et cette fois, la serre qui écrasait le canon du Sig se relâcha légèrement. Très légèrement seulement. Bolan frappa de nouveau sur le nez éclaté, voulut tripler, mais dans une poussée démente, l'autre avait quasiment basculé le coffre-fort sur le buste de l'Exécuteur. Coincé contre le mur, le souffle coupé et les côtes à la limite du point de rupture, le guerrier solitaire laissa échapper un grognement, et soudain, oubliant son index torturé, il tira sur le Sig avec un « han ! » de bûcheron. Comme le monstre, l'instant d'avant. De la crosse de l'arme dégagée, il tapa encore si fort qu'il entendit nettement de l'os craquer à la hauteur de la pommette adverse. Joz râla, parut sur le point de sauter par-dessus le coffre pour écraser Bolan, reçut un deuxième coup de crosse. Sur l'oreille droite. Cela fit un bruit mou et bizarre. Aussitôt suivi d'une espèce de miaulement. À bout de souffle, l'Exécuteur essayait toujours d'arracher sa jambe au piège d'acier. Tout ça devenait dingue. Le vrai cauchemar éveillé. À croire que, depuis son arrivée à Moscou, il s'était enduit de mélasse pour se coller ensuite dans des kilomètres de toiles d'araignées monstrueuses. Une camisole de force invisible, mais terriblement efficace. Plus il se débattait, plus il avait l'impression d'étouffer. Pourtant, il fallait se battre. Encore et encore. Alors, il frappa de nouveau, entendit un autre miaulement, sentit sa manche prise dans des griffes, et, galvanisé par la colère, poussa de toutes ses forces sur le coffre. Et ce dernier bougea. Dans l'autre sens. Suffisamment pour qu'il puisse enfin libérer son pied. Il poussa un cri sauvage, bondit littéralement sur le coffre, envoya son autre pied en avant. Un shoot dévastateur, destiné à la face du géant. Raté. À l'ultime fraction de seconde, le monstre avait esquivé malgré son nez défoncé, malgré sa pommette éclatée et son oreille pissant le sang. Le pied de l'Exécuteur ripa, percuta quand même l'épaule ennemie, repoussant son propriétaire de quelques centimètres et l'obligeant à se décoller du coffre-fort.

Il aurait suffi d'une seule balle. Mais les armes de l'Exécuteur étaient vides. Désespérément. Et là-bas, à l'entrée du bureau, la porte allait voler en éclats dans quelques secondes. Pas d'alternative... Déjà, l'Exécuteur avait bondi. Sur l'entablement de la fenêtre, puis à

l'extérieur, empoignant de sa main libre un tube d'échafaudage qui trembla sous son poids. Simultanément, il avait remis le Sig dans son holster et lancé son autre main en avant.

Le reste fut presque enfantin. Tandis qu'au-dessus de lui, les hurlements du monstre semblaient vouloir ameuter tout Moscou, il se laissa glisser le long des tubes, atterrit sur le petit toit en contrebas, sauta un bout de mur, se retrouva au-dessus d'une autre cour, la contourna pour sauter sur un deuxième toit, avant de trouver enfin un passage qui l'amena en surplomb d'une petite voie plongée dans l'ombre. La rue Rakhmanowski. Avec, à quelques dizaines de mètres seulement, la façade solennelle du ministère de la Santé publique et... son 4x4 Pajero.

— Qu'est-ce qu'ils fichent, bon sang !

La voix du « colonel » avait jailli dans le combiné du radiotéléphone de la Mercedes 200 comme un couperet. Le mystérieux patron du cousin Jozip appelait rarement lui-même. Il semblait nerveux. Dimitri Carlof l'était aussi.

— Je sais pas, *gaspadin*. Sont tous après ce gus. Moi, je garde la bagnole. Si vous voulez, je dis à Jozip...

— C'est ça, coupa la voix. Dis-lui de me rappeler tout de suite. Ce n'est pas normal. En attendant, je te fais envoyer du monde.

La communication fut coupée et Dimitri Carlof gronda :

— Qu'est-ce qu'ils foutent, bon Dieu !

Sa voix avait sourdement résonné dans l'habacle de la Mercedes 200. Le cousin de Jozip Odine ne sentait plus ses orteils. Le froid polaire de l'extérieur avait sournoisement pénétré à l'intérieur du véhicule, et sur les glaces, la buée s'épaississait de plus en plus. Pour un peu, il serait allé voir dans l'hôtel particulier. Mais les ordres de Jozip étaient formels. Ne pas quitter la Mercedes. À croire qu'il craignait qu'on la pique.

— Bordel de bordel !

Carlof détestait quand son cousin venait le débaucher de son emploi de simple garde du corps chez Radek Koutsov. Toujours pour des boulots à la con comme celui-là. Sans qu'il sache exactement ce qu'il foutait, ni pour qui il travaillait. Mais c'était toujours avec la bénédiction de Koutsov. Comme ce soir, quand il avait débarqué pour réquisitionner tous les gus qu'avait pu trouver Koutsov. Le patron du *Nautilus* disait toujours *amen* à l'homme du « colonel ».

L'homme du « colonel » ! On aurait dit un titre de bouquin. Enfin, pour ce qu'il savait de ce genre de trucs. Parce que des bouquins, il

n'en avait jamais lu, Dimitri Carlof. Son dada, à lui, c'étaient les bagnoles. N'empêche que ce soir, il aurait bien voulu participer à la castagne. Seulement, Jozip avait refusé. Celui-ci disait qu'il était le meilleur conducteur de Moscou, et qu'il ne voulait pas risquer de le perdre dans une bagarre. C'était sûrement vrai, qu'il était le meilleur pilote, puisque Jozip l'affirmait. Carlof croyait tout ce que disait son immense cousin. Il valait mieux. Sous ses airs de gros ours, Jozip était une tête de lard. Il adorait montrer sa force et, parfois, il y allait d'une taloche ou deux dans les gencives de ses hommes. Même lui, son propre cousin en avait reçu. Pourtant, il était un ex-champion de lutte. Mais devant le monstre, personne n'osait jamais protester. Pas même un ancien champion de lutte. Alors, encore une fois, il était resté le cul dans cette putain de bagnole, et il attendait. Comme toujours.

Heureusement, c'était fini.

L'ombre de Jozip venait d'apparaître derrière la vitre de portière du passager.

— *Dobryi dén !* Bonsoir !

Dimitri Carlof crut qu'il cauchemardait. L'ombre qu'il avait une seconde prise pour celle de son cousin venait de se laisser tomber sur le siège voisin du sien. Simultanément, un objet dur et glacé avait percuté le bas de son maxillaire, avant de s'enfoncer dans son cou. Juste à l'endroit de la carotide.

— *Do you speak english ?* interrogea l'inconnu.

D'une voix sinistre. Glacée comme la Sibérie.

CHAPITRE XVI

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Dans le combiné du radiotéléphone de la Mercedes 200, la voix aigre de Vitali Karimov avait résonné sinistrement. La voix des mauvais jours. Il y avait de quoi. Jozip Odine en avait la nausée. Sur le siège conducteur, le corps de son cousin Dimitri était recroquevillé comme un tas de chiffons. Des chiffons très ensanglantés. L'ex-lutteur avait un trou dans le cou et une partie de son crâne avait sauté. Une balle tirée de bas en haut, qui avait fait éclater la carotide et ravagé le cerveau en fin de course. Les derniers filets de sang encore chaud achevaient de s'écouler.

— Tu peux répéter ça, Joz ?

Au bout du fil, le colonel semblait fou de rage. Fou, mais calme. Car selon son habitude dans ces cas-là, sa voix aigre avait baissé d'un ton, comme étranglée. Le colonel ne criait jamais. Un vrai chef. Mais là, Jozip avait du mal à l'entendre, tant il parlait bas. Rassemblant son courage, le géant résuma la situation, achevant d'un ton particulièrement tendu :

— Résultat, on a pas mal de déchets... et la cible a disparu, colonel.

Pas mal de déchets ! Six gars au tapis et trois blessés. Une véritable hécatombe. Plus ceux de *Mosfilm*. On n'avait jamais vu ça, dans toute l'histoire des mafias russes. Un super fiasco. Si au lieu de monter cette opération sophistiquée, Odine avait tout bêtement descendu Bolan à vue dans la rue, il ne l'aurait pas raté. Seulement, il avait voulu faire discret. On n'était plus au temps des rouges. On était en démocratie.

— Disparu, hein !

Jozip n'en menait pas large. Il n'avait même pas osé parler de ses propres blessures. Pourtant, il souffrait la mort. Une balle dans le bras gauche, le nez éclaté et un bout d'os pété à la pommette. Mais le pire, c'était son doigt. Celui que la dernière balle du Fumier avait emporté. Enfin, pas tout à fait. Juste la première phalange de l'auriculaire droit. Ça lui faisait un mal de chien et ça continuait à pisser le sang. Mais dans l'état actuel des choses, tout ceci était finalement supportable. La

douleur, Jozip Odine connaissait. Le vrai problème, c'était la déception du colonel. Le géant ne supportait pas l'échec. Après plusieurs années à le servir, Jozip savait combien sous ses dehors glacés, cet ancien responsable des « affaires humides » du GRU pouvait être susceptible.

— Jozip ?

La voix du colonel était décidément devenue trop douce. Désagréable. Un timbre que le colosse ne connaissait que trop bien. Un ton plein de menaces, jusqu'à présent réservé à d'autres que Jozip Odine. Et puis, il ne l'appelait jamais Jozip en entier. Seulement Joz. Une coulée de transpiration dans son monumental dos, le tueur répondit :

— Colonel ?

— Tu as fait faire le ménage ?

— *Da*, colonel.

Une chose que Jozip Odine savait faire. Une habitude toute militaire. Dès la fin des combats, il avait donné les ordres nécessaires et les cadavres avaient été emportés, tandis que les blessés se retiraient aussitôt de la zone de conflit. Pour le corps de Dimitri, ce serait fait dans un instant. Il avait d'abord voulu téléphoner à Kiramov. Rendre compte, prendre les ordres.

— C'est un échec grave, Jozip.

— *Da*, colonel.

Sur son siège, le monstre de muscles avait instinctivement rectifié la position. Certaines habitudes ne se perdaient jamais.

— Qui ne pourra manquer d'avoir des conséquences.

— *Da*, colonel.

Odine ne cherchait jamais d'excuses à ses erreurs. Ce n'était pas dans son tempérament et, d'ailleurs, au cours de sa sinistre carrière, il n'avait presque jamais commis de fautes.

À l'autre bout de la ligne, il y eut un court silence, entrecoupé de légers parasites. Enfin, la voix de Kiramov revint, toujours aussi dangereusement sourde :

— Bien, Jozip. Tu sais ce qu'il te reste à faire, maintenant.

— *Da*, colonel.

Un deuxième petit temps mort, puis de nouveau, la voix du colonel Karimov :

— En principe, c'est un travail qui est dans tes cordes.

Jozip Odine avait envie de hurler. De rage, de désespoir aussi. Il avait déçu le colonel. Son idole. Son guide. S'il ne se reprenait pas très

vite, la confiance ne reviendrait plus jamais. Il connaissait Karimov, il était comme ça. Pugnace et terriblement rancunier.

— Bien, enchaînait déjà le colonel. Rappelle-moi quand ce sera fait. Moi, je me charge de faire alerter le boss de ton cousin.

Puis il y eut un déclic et Jozip Odine se retrouva tout bête, avec son combiné dans la main. Tout seul aussi. Terriblement seul... depuis que ce con de Dimitri s'était fait baiser. Si maintenant le colonel lui en voulait, c'était la catastrophe. Et encore, Jozip ne lui avait pas parlé de Ce truc qu'il avait trouvé sur le siège passager de la Mercedes.

Une médaille.

En bronze, avec des croisillons et des tas de trucs gravés dessus. Une médaille que l'ancien tueur du GRU connaissait bien. Le colonel Kiramov aussi. La médaille Marksman. La signature de l'Exécuteur !

À devenir fou de rage. Jozip Odine n'avait jamais reçu un tel affront de sa vie. Bien sûr qu'il savait ce qui lui restait à faire. Mais après, il s'occuperait du Mack Bolan. Désormais, où que le grand Fumier puisse se trouver en Russie, il le retrouverait. Y compris au fin fond de la Sibérie. Et il lui écraserait la tête. Rien qu'avec ses mains. Malgré son bras cassé, malgré son bout de doigt en moins. Il le ferait très lentement. Pour que le Fumier se sente mourir.

Sans vraiment s'en rendre compte, il avait quitté la Mercedes, faisant signe aux occupants d'un 4x4 Aro roumain de le suivre. Les renforts envoyés par Koutsov après son appel. Dociles, et sous les regards des flingueurs rescapés de la première vague, qui avaient regagné les autres véhicules, les intéressés emboîtèrent le pas du géant. Sous leurs parkas, on devinait des bosses. Sous celle de Jozip Odine, on ne devinait rien. Il n'avait conservé qu'une seule arme sur lui. Celle qu'il avait perdue dans le bureau de Vassine au début des combats. Son *vratcha*.

Rechargé à bloc.

— *Da* !

La voix de Miki le garde du corps. Légèrement déformée. Toujours dans un état second, le géant avait appuyé sur le bouton supérieur de l'interphone de Vassine. Le secteur était toujours aussi calme. À cause du double vitrage des bâtiments voisins, personne ne s'était manifesté. Et puis on était en Russie. Le communisme et ses descentes de la milice étaient encore gravés dans les mémoires.

— C'est moi, lança Odine dans le micro de l'appareil. Ouvre.

— C'est fini ?

Inquiet, le flingueur.

— Tout est réglé, affirma Odine, glacé. J'apporte le dossier à ton

boss. Ouvre.

La voix rêche de Jozip Odine n'avait pas eu un frémissement. Au GRU, on lui avait appris à mentir. La porte s'ouvrit, le tueur ordonna à deux hommes de rester dans le hall, avant de grimper l'escalier, suivi des deux autres. Au deuxième, la porte du bureau avait été refermée et ils continuèrent jusqu'au troisième. En apparence toujours aussi calme, et voulant oublier ses souffrances, le géant sonna et un des panneaux vernis s'ouvrit. Face inquiète et la main droite dans sa poche de veste, Miki insista :

— Vous l'avez baisé, le Fumier ?

Il louchait sur les blessures d'Odine, et sur sa dextre à l'auriculaire hâtivement empaqueté dans un mouchoir. De plus en plus rêche, le monstre grogna :

— C'est réglé, je t'ai dit.

Il avait fait un pas, pénétrant dans un hall d'entrée dallé de marbre blond, et aux murs tapissés de cuir gold, assemblé au point de sellier. Une déco qui, même en Occident, aurait coûté une fortune. Alors, à Moscou... Dans les profondeurs de l'appartement, le son d'une télé et des cris d'enfants résonnaient. C'était soir de fête. La télé diffusait *Le Grand Cirque de Moscou*, jusqu'à 1 heure du matin. Le son poussé presque au maxi avait étouffé le bordel en-dessous.

— Donne le dossier, grommela Miki en tendant la main.

Les deux autres avaient également investi le hall, foulant le marbre clair de leurs grosses semelles mouillées. Le gorille détestait cela. Un maniaque.

— Seulement au boss, grogna le géant. Les ordres.

Miki connaissait la manie du secret de leurs chefs.

Héritage de 70 ans de communisme. Haussant les épaules, il gagna une autre porte vernie à double battant, l'entrouvrit pour lancer à la cantonade :

— C'est Jozip, patron !

Une femme cria aux enfants de se taire, une autre ordonna :

— C'est l'heure du lit, mes chéris.

Enfin, une voix masculine résonna derrière la porte :

— J'arrive.

L'instant d'après, Vassine réapparaissait, blafard et le regard inquiet derrière ses lunettes de myope.

— Le colonel vient de rappeler, dit-il d'une voix blanche. Il paraît que vous l'avez eu, ce salaud ?

— Plus de problème, sourit Odine.

Rassuré, le businessman hocha la tête et tendit la main en soupirant :

— Vous l'avez, ce dossier ?

Pas vraiment enthousiasmé à l'idée de passer la nuit au boulot, après toutes ces émotions. À cet instant, la double porte s'ouvrit toute grande, et deux gamins braillards jaillirent dans le hall, poursuivis par une grande femme habillée de noir et arborant un chignon sévère.

— Les enfants ! lança-t-elle sèchement. Votre mère vous a dit d'aller au lit.

Mais les enfants ne voulaient rien savoir et continuaient à se chamailler. Visiblement agacé, Vassine s'écria :

— Silence !

Puis, main toujours tendue, il insista à l'adresse du colosse :

— Alors ! Ce dossier ?

— Ça vient, répondit tranquillement Jozip en sortant la main droite de sa poche de parka.

Une main qui tenait un énorme automatique. Un kilo et demi d'acier stainless, à l'épais canon percé d'un frein de bouche. Sans marque, mais rappelant, en beaucoup plus gros et plus puissant, le Springfield Trophy Master US. Celui-là était un engin de destruction mis au point dans les labos de l'ex-KGB. Cadeau de Karimov à Odine. Calibre... .50 Magnum ! Comme en tiraient certains exemplaires du fameux Desert Eagle israélien. Pouvant être équipé d'un modérateur de son spécial, d'un système de visée de type laser ou Aimpoint, il était conçu pour tirer à plus de 200 mètres, y compris des ogives explosives. Dix par chargeur. Une horreur. Odine l'avait baptisé *vratcha*. Le médecin qui soignait tous les maux. Il adorait cette intimité avec son engin de mort.

Mais ce soir, Odine n'adorait rien du tout. Il devait exécuter les ordres. Le mieux possible. Pour essayer de se racheter. Simultanément, des armes étaient également apparues dans les poings de ses deux flingueurs. Deux petits Skorpion, modèle M.61, de calibre 7,65 mm Browning.

— Eh ! lança Miki le gorille en amorçant à son tour le mouvement de défourailler. T'es dingue ou...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. D'une formidable bourrade au plexus, il fut propulsé en arrière. Instinctivement, il voulut poursuivre le mouvement d'arracher son arme du holster enfoui sous sa veste. Un CZ 85 9 mm qui ne le quittait jamais. Il n'acheva jamais son geste. Avec une violence inouïe, le pied monstrueux de Jozip venait de lui percuter le buste. Cela fit un bruit sourd, synchronisé avec le

craquement sinistre de ses côtes, brisées net. Et le cœur explosé. Une spécialité de Jozip. Propulsé en arrière sous les regards effarés de Vassine et de ses enfants, le gorille alla voler dans l'immense living, avant d'atterrir sur l'épaisse moquette beige, au pied d'un gigantesque canapé de cuir noir. Allongée sur celui-ci, une jeune femme blonde en déshabillé clair se redressa soudain en poussant un cri rauque. Au même moment, Oleg Vassine réalisa que quelque chose clochait. Mais il n'y comprenait rien et il ouvrait la bouche pour protester, quand Jozip Odine monta subitement le canon de son énorme automatique. Juste entre ses yeux. L'homme d'affaires surprit une ombre dans les yeux du monstre puis, comme dans un cauchemar, il vit nettement le gros index de Jozip blanchir sur la détente de l'arme.

— Jozip ! essaya-t-il d'une voix étranglée. Vous êtes devenu...

Le reste de sa phrase se noya dans un véritable coup de tonnerre. L'explosion de l'arme. À plus de 440 mètres/seconde, l'énorme .50 Magnum avait jailli du frein de bouche du *vratsha* comme un ouragan. Sous le choc terrifiant, le front de Vassine éclata, tandis que des flots de sang en giclaient, accompagnés de choses grisâtres et innommables. Catapulté contre le mur, le conseiller demeura ainsi une seconde ou deux, souillant le beau cuir gold de la tapisserie. Puis son corps sans tête glissa vers le sol, s'écroula sur le marbre clair avec un bruit flasque.

Tétanisés, les enfants et leur gouvernante semblaient cloués sur place. Dans les yeux des gamins, des lueurs de panique s'étaient allumées et déjà, l'un d'eux ouvrait la bouche pour hurler. Jozip ne lui en laissa pas le temps. D'un geste fulgurant, il avait tourné le canon du *vratsha* vers le gosse et, sans la moindre hésitation, il enfonça la détente de l'arme. Une nouvelle explosion qui fit trembler l'air et déclencha l'horreur.

Aussitôt, les Skor pion des deux autres tueurs se mirent à cracher à leur tour, faisant sauter les crânes, déchiquetant les chairs, arrachant la vie des trois innocents qui se trouvaient dans le hall. Jusqu'alors statufiée sur le grand canapé noir, la femme blonde en déshabillé s'était soudain précipitée, hurlant comme une sirène d'urgence, les bras tendus en avant dans un mouvement de supplication. Heureusement pour elle, son regard n'eut pas le temps d'enregistrer la scène d'horreur du hall. Elle n'avait pas encore franchi le seuil de la porte du living que la monstrueuse .50 explosive lui avait fait éclater la tête. En plein élan, son corps continua à avancer, tandis que les restes de son crâne fusaient en arrière, dans un jaillissement hideux, inondant tout sur leur passage. Son épaule cogna contre la porte, elle tournoya sur le côté, parut reprendre son équilibre une seconde, avant de basculer en avant dans le hall. D'un mouvement plus vif que sa

corpulence ne l'aurait laissé supposer, Jozip Odine esquiva la chute du cadavre et, sans un regard pour les corps encore frémissants des gamins, il lança aux deux autres :

— *Snaroujy*. Dehors.

Fouillant sa poche, il avait retrouvé la médaille en bronze du Fumier. Avec un rictus mauvais, il la laissa tomber sur le cadavre de la femme de Vassine. Il essaierait de s'arranger pour que les flics sachent à qui elle appartenait. Dès lors, Mack Bolan n'aurait plus un seul endroit où se cacher dans toute la Russie. Un peu moins frustré, il tourna les talons à son tour. Sans un regard pour l'infâme carnage. Sans la moindre émotion. Le patron lui avait dit de tuer tout le monde, il exécutait les ordres. Comme autrefois, au bureau des *mokrié diela*, les exécutions sommaires du GRU. Claquant la porte palière dans son dos, il suivit ses tueurs, ressortit dans la rue déserte, regagna la Mercedes où il décrocha le radiotéléphone.

— Da ? fit aussitôt la voix de Vitali Karimov.

— C'est fait, patron.

Le corps de son cousin avait disparu et son nouveau chauffeur battait la semelle en attendant qu'il l'invite à prendre le volant. Il en profita pour raconter l'épisode de la médaille Marksman, et il y eut un assez long silence au bout de la ligne, avant que la voix glacée de Karimov ne lâche enfin :

— Pour une fois, tu n'es pas trop bête, Joz.

Le colonel le rappelait Joz ! Il était moins fâché. Ses affaires allaient finalement s'arranger.

— Je m'occupe de ça avec les flics, annonça la voix du colonel. Pour la suite, tu fais comme j'ai dit.

La communication fut coupée et l'immense Jozip grogna à l'adresse du nouveau chauffeur qui s'installait sur le siège encore souillé :

— *Fpériot* ! En avant !

Mais alors que l'autre allait démarrer, Odine le stoppa d'un geste. Là-bas, juste en face de l'immeuble de feu Vassine, quelque chose avait soudain attiré son attention. Dans le tas de cartons empilés, face à la porte cochère. Juste un détail. Une légère différence dans l'ordonnancement des boîtes, entre le moment de leur arrivée et maintenant. Sous les regards intrigués de ses hommes, il traversa la rue déserte, envoya un coup de pied dans une partie des cartons. Une forme grise apparut, se redressant subitement, dos au mur. Un clochard. Ébloui par les phares, hébété, apeuré par la masse énorme penchée sur lui. Un de ces nouveaux et trop nombreux sans domicile fixe qui hantaient désormais les rues de Moscou.

Les parasites, comme les appelait Karimov.

En l'occurrence, un parasite doublé d'un témoin potentiel. Tout ce que détestait le colonel. Tout ce que détestait également Jozip Odine. Alors, Odine envoya le deuxième coup de pied de sa soirée. Un shoot si violent que le choc s'entendit même à l'intérieur des voitures. Un bruit à la fois sourd et sec. Suivi d'un autre choc quand le crâne déjà éclaté du clochard s'écrasa contre le mur. Tranquille, Odine attendit que le corps loqueteux retombe sur le côté puis, d'un mouvement lourd, il cogna encore du talon sur la tête du cadavre. Pour finir d'écraser.

Enfin, l'expression toujours aussi fermée, il remplaça les cartons sur le corps, essuya soigneusement sa semelle au trottoir, regagna la Mercedes de son pas de gros ours.

CHAPITRE XVII

— « *Nein !* Jozip seulement, travailler pour colonel. Moi, pas travailler pour colonel. »

La tour de la télévision brillait au loin.

Les rues de Moscou étaient de plus en plus vides et la neige s'était mise à tomber plus drue. À l'extérieur, seules ombres humaines dans un univers figé, des bandes de gosses circulaient parfois. Sniffeurs de colle, détrousseurs et autres roulottiers. Bons pour le *priyomnik*. Ce qu'on appelait ici pudiquement le « Centre d'accueil pour jeunes cas sociaux ». L'antichambre de la Colonie de Rééducation, puis de la prison. À Moscou, ces mêmes à la rue étaient presque aussi nombreux que les *gamines* de Bogota ou les *ceaucei* de Bucarest. Mais le mercure des thermomètres continuait sa descente, et dans une petite heure, ils disparaîtraient tous dans leurs trous et recommenceraient à s'arracher les poumons à la colle.

Heureusement, le chauffage du Pajero fonctionnait à peu près.

L'Exécuteur avait un moment tourné dans la capitale endormie, avant de retrouver son chemin, grâce aux berges de la Moskova. Le fleuve n'était pas encore gelé, et les lumières du Kremlin se reflétaient en tremblant à la surface de l'eau. Au loin, un train de barges remontait le courant, précédé et suivi par deux vedettes de la milice. À se demander quel pouvait être le chargement. Dans la tête de Mack Bolan, le film des événements de la soirée défilait en boucle fermée.

— « Jozip seulement, travailler pour colonel. »

Les mots tournaient encore dans la tête de l'Exécuteur. Le chauffeur de la Mercedes ne parlait pas l'anglais. Il baragouinait seulement un peu d'allemand, et c'est dans la langue de Goethe que l'Exécuteur l'avait interrogé plus tôt. Trop brièvement car il avait trouvé l'autre Mercedes et la Lada vides, leurs occupants auraient pu rappliquer très vite. Bolan n'avait pas eu envie de voir tous les « torpédos » de Moscou lui tomber dessus. Il aurait pu emmener le chauffeur « faire un tour », pour être plus tranquille, mais il y avait toujours ce problème du *timing*, et Bolan s'était contenté de faire déplacer la Mercedes dans une rue transversale. Juste pour se donner le temps. En fait, il n'avait posé que quelques questions, dont une, essentielle, qui était le commanditaire des tueurs de la rue Néglinnaïa.

Réponse, ils avaient en fait deux patrons séparés. Le géant, qui s'appelait Jozip Odine, travaillait pour un certain « colonel », inconnu des autres, le chauffeur œuvrait pour Radek Koutsov, le propriétaire du *Nautilus*.

Confirmation de ce qu'avait appris Bolan, à la fois par Boris le mac et par Olga la dormeuse. Restait à vérifier. D'ailleurs, l'Exécuteur n'avait guère l'embarras du choix. Oleg Vassine hors d'atteinte, et le « colonel » demeurant un parfait inconnu, il ne restait plus que le tenancier du *night*, comme éventuel fil d'Ariane pour tenter de remonter la piste. Peut-être jusqu'à ce mystérieux V.K., dont hélas, le chauffeur de la Mercedes n'avait jamais entendu parler. Croyant pouvoir sauver sa peau, il s'était subitement transformé en moulin à paroles. Mélangeant l'allemand et le russe, il avait débballé tout ce qu'il savait, parlé de Koutsov, de sa boîte, de ses effectifs et de ses manies. Il avait ensuite fourni tous les renseignements « techniques » utiles à l'Exécuteur pour ses projets immédiats. Puis il était mort. Une seule balle, dans le cou, tirée de bas en haut. Carotide et cerveau dévastés. Le guerrier solitaire ne pouvait pas le laisser amener ce Koutsov. Avant de quitter la Mercedes, il n'avait même pas pris la peine de saboter le radiotéléphone. Les autres pouvaient sonner le tocsin de n'importe où. Maintenant, le plus difficile restait sans doute à faire. Malgré une bonne douzaine de cadavres ou plus, l'Exécuteur revenait quasiment à la case départ. Pour accomplir un blitz digne de ce nom, il avait besoin de deux choses essentielles, identifier, puis localiser les cibles. Ce qui était encore loin d'être fait.

Mais une pièce nouvelle avait quand même pris place dans ce puzzle en forme de jeu de massacre. Un élément d'une importance considérable, et dont l'ennemi n'avait peut-être pas encore conscience. À présent, l'Exécuteur était très en colère.

— Koutsov vient de rappeler, annonça la voix de Stanislas Gorda. Il a rameuté Chaken comme tu le souhaitais.

— Alors ?

— Il s'occupe du Fumier. Dès maintenant.

Son téléphone rouge collé à l'oreille, le colonel Vitali Karimov n'avait plus rien du poussah libidineux du début de la soirée. Il avait enfilé un pantalon sous sa robe de chambre et sa large face s'était comme restructurée. De presque mous auparavant, ses traits s'étaient durcis, redonnant à l'ensemble du masque son aspect habituel, fait de brutalité et de ruse. Sous les paupières lourdes, les petits yeux sombres n'avaient plus rien de lubrique non plus. Incisifs et calculateurs, ils fixaient le vide, trahissant l'activité cérébrale actuelle de leur

propriétaire. À l'autre bout du fil, la voix de Stanislas Gorda se manifesta de nouveau :

— On a fait comme tu as dit, Vito. Mais peut-être aurait-il mieux valu...

— Quand ils l'auront coincé, coupa le boss de Moscou, les flics nous le livreront, le Fumier. Chaken n'a pas intérêt à déconner.

En fait, le capitaine Fédor Chaken ne pouvait rien refuser à son « traitant » Radek Koutsov. Grâce aux grosses combines dont il le faisait profiter, l'actuel patron de l'Unité Spéciale de la police criminelle moscovite parvenait le plus souvent à quadrupler son traitement de fonctionnaire. Bien qu'ignorant officiellement qui chapeautait la grande pègre de la ville, il avait quand même sa petite idée sur la question et il ne bronchait pas. La légende du colonel Karimov supplantait les meilleurs contrats écrits. On savait qui il était et de quels moyens formidables il disposait encore. Changeant de sujet, Karimov questionna :

— Tu lui as dit qu'on lui envoyait du monde, à Koutsov ?

— J'ai commencé par là, assura son beau-frère. Il s'est marré. Il a dit que nos gus seraient les bienvenus, mais que chez lui, personne ne pouvait l'atteindre, et que dans moins d'une heure, Chaken aurait baisé le Fumier.

Karimov tordit la bouche. Avec un type comme ce Bolan, on n'était jamais sûr de rien. Mais c'était vrai que Moscou n'était pas New York. Ici, il était seul. Sans ses rats de Philadelphie, sans son ingénieur « Gadgets », sans son pilote d'hélico, et surtout... sans son foutu char de guerre. Ici, il était tout nu, le héros du Viêtnam recyclé justicier. Seul et désormais traqué. À la fois par tout ce que Moscou comptait de rafaleurs, et par les milices de Chaken. Et puisqu'il était venu se fourrer dans ce piège russe, il allait comprendre sa douleur, le Yankee.

— O.K., renvoya-t-il à son beau-frère avant de raccrocher. Tiens-moi au courant.

Puis il se servit une rasade de Wyborowa. Une fin de légende comme celle de l'Exécuteur, ça s'arrosait. Un instant, il songea à appeler ses « invités » pour les mettre au courant, y renonça finalement. Il préférerait leur annoncer la mort du grand Fumier demain matin. En guise de cadeau d'adieu, pour leur départ.

La nuit risquait d'être longue.

Le capitaine Fédor Chaken venait de reposer son téléphone, et il allumait une Camel, louchant vers le coin-bar de la bibliothèque de son bureau. Un bar mieux rempli que celui de l'imbécile de ministre

dont il dépendait. Normal, car lui, ses fournisseurs en produits de luxe ne le faisaient jamais payer. Décidément, l'Unité Spéciale, c'était quand même la super-planque ! Il l'avait bien gagnée. Pas facile de commanditer un attentat à la bombe, quand on n'est que le directeur adjoint d'un tel service, et qu'on veut faire sauter son propre supérieur hiérarchique. Mais cet empaffé d'Alexandre Liassev ne se méfiait jamais. Il était sûr d'œuvrer pour le bien de la Russie et que Dieu le protégeait.

Quel con ! pensa tout haut Fédor Chaken.

Puis ses pensées se tournèrent vers Olga, qui s'était toujours refusée à lui à l'époque, et qui continuait à le snober. Maintenant que c'était lui le chef, lui son patron, lui qui savait tout d'elle, y compris qu'elle avait infiltré la pègre de Moscou sans l'en aviser, elle allait se soumettre.

Il avait appris ses manigances par Boris Popkin, le petit mac. Au début, ça l'avait foutu en rogne, et il avait failli tout raconter à Koutsov. Puis il avait très vite compris le parti qu'il pourrait tirer de la situation. Il suffirait d'une habile manœuvre d'intox, et d'un montage très simple pour la faire tomber comme « ripoux ». Ou elle céderait à ses désirs. Entre ça et le pénitencier, elle n'aurait guère le choix. Il en crevait d'envie, de cette pouffiasse. Il n'en dormait pratiquement plus. Aussi, dès l'alerte de Koutsov avait-il posé la seule question valable de la soirée ! Olga Nevski faisait-elle partie des victimes à *Mosfilm* ?

Réponse négative. Donc, cette salope d'Olga était quelque part en ville, en compagnie du grand Fumier.

En tout cas, elle n'était pas chez elle, il venait d'appeler. Fédor Chaken en était là de sa réflexion quand, hésitant encore entre un gin Gordon's et un whisky, l'idée lui arriva dessus comme un coup de poing. La frangine de Liassev ! La sœur de Liassev, qui travaillait pour *Intourist*, et qui passait le plus clair de son temps en voyages. Irma Liassev qui, du temps où son frère vivait, était déjà très copine avec Olga. Fédor le savait, les deux femmes se fréquentaient toujours. Si cette salope d'Olga et le grand Fumier étaient ensemble, la seule planque qu'elle ait pu lui trouver en la circonstance ne pouvait être que l'appartement d'Irma Liassev.

De bonheur, il se versa un grand verre de Johnnie Walker, en avala la moitié, claqua de la langue, écrasa sa Camel et redécrocha son téléphone. Sa nuit allait décidément être longue.

Avec la sono poussée au maxi, Radek Koutsov n'avait pas besoin de parler pour séduire. Vautré sur la banquette du box privé qu'il occupait la plupart du temps en compagnie d'une nouvelle conquête,

il pouvait draguer et tout surveiller en même temps. Située au fond de la salle et légèrement en surplomb, sa « loge » constituait le meilleur poste d'observation. De là, il voyait notamment la scène en dalles de verre éclairées par-dessous, sur laquelle passaient les numéros de *live-show*. Les étrangers adoraient ça. Ce soir, le *Nautilus* était plein à craquer. Beaucoup d'Allemands. Des Japonais aussi. Des jeunes, mais surtout des businessmen. Les devises allaient rentrer en masse. Bien sûr, ça n'empêchait pas le romantisme. Sous la nappe, la courte main poilue de l'Ouzbek pétrissait consciencieusement la cuisse nue de Greta, une fabuleuse Autrichienne qu'il avait levée la veille dans les galeries du Goum. Blonde comme les blés, c'est-à-dire exactement comme il les aimait. Cette salope frémissait à chacune de ses caresses et semblait fascinée par l'énorme diamant de cinq carats qu'il portait à l'oreille.

Une « breloque » qui ne passait pas inaperçu, et qui faisait toujours le même effet aux gonzesses. Tous les malfrats de Moscou savaient que c'était un vrai diamant, et qu'avec ça, même vendu à un fourgue, on pouvait vivre en Russie pendant un petit siècle. Seulement, ils savaient aussi qui était Koutsov. Celui qui essaierait de piquer le diamant était mort d'avance. Et pas n'importe comment. Koutsov avait fait passer le message, toute tentative de vol serait punie du tranchoir. En deux mots, Balech lui couperait les couilles, les bras et les jambes. Précisément avec ce terrible tranchoir à viande qu'il trimballait en permanence sur lui. Dans un étui en cuir, planqué sous sa veste, et faisant le pendant avec le MAC.10 9 mm, au chargeur de 30 coups qu'il ne quittait jamais.

Et bien sûr, le même traitement de faveur serait appliqué à l'éventuel receleur. Résultat, pas un voleur et pas un fourgue n'avaient jamais essayé de vérifier. Il suffisait de voir Balech une seule fois pour s'en dissuader. Le jumeau de Jozip Odine.

Sauf que lui n'était pas caucasien, mais Ouzbek comme son patron, qu'il ne mesurait pas deux mètres de haut, mais seulement cinq centimètres de moins, et qu'il n'avait jamais travaillé pour le GRU. Balech était un pur produit de la criminalité russe. Élevé dans la mouise, son premier cadavre à douze ans, son premier viol à treize, son premier assassinat de milicien à quatorze. 120 kilos de muscles, une cruauté sans égale, une fidélité absolue à Koutsov, et un cerveau de morbac. Le patron du *Nautilus* se plaisait à répéter que qui voulait tuer Balech ne devait surtout pas viser sa tête.

Une plaisanterie qui n'amusait que lui.

Balech ne quittait jamais son patron. Toujours près de lui, ou devant la porte de son bureau ou de sa chambre.

Ce soir, il était au fond de la loge. Debout, parfaitement immobile,

l'expression butée. Grandes comme des battoirs, ses énormes pognes étaient toujours prêtes à agir. Une près du tranchoir, l'autre à proximité du MAC.10. Une arme US, encore rare en Russie, offerte par Koutsov en personne. Pas vraiment le cadeau désintéressé.

Koutsov, dont les gros yeux en apparence toujours endormis venaient de s'allumer d'un éclair, en fixant le bar, tout au fond de la salle. D'un mouvement de sa tête massive aux cheveux en brosse, il fit signe à son gorille.

— Appelle Youri.

Le tueur sortit un talkie-walkie de sa poche, y lança quelques mots et, un instant plus tard, un grand mec en costume sombre et au type asiatique pénétrait dans la loge. Du côté gauche, le dessous de sa veste semblait un peu déformé. Comme les dessous de vestes des cinq videurs qu'il commandait. Mais en plus, dans la manche de Youri, il y avait son stylet. Une superbe et longue lame de l'époque des tsars, gravée et damasquinée, qu'il avait gagnée... en tuant son propriétaire. Un minable demi-sel qui l'avait sûrement volée chez un collectionneur. Youri adorait son stylet. Et il s'en servait très bien.

Sans cesser de pétrir la cuisse de l'Autrichienne, Koutsov lui fit signe de se pencher et lui lança dans l'oreille :

— Va dire à cette pute de Galina de se remuer le cul.

En clair, comme toutes les danseuses-entraîneuses du *Nautilus*, la sculpturale Géorgienne qu'il venait de prendre en flagrant délit de flemme devait pousser son client à la conso. Ici, le Johnnie Walker, la *votki* Wyborowa, le cognac Hennessy et autres denrées de luxe, faisaient tourner la boîte. À prix d'or, bien sûr et en dollars. Il y avait même du Moët et du Dom Pérignon. Vendus trois ou quatre fois leur prix en Occident. Normal, il n'y avait ici que des étrangers. Personnels d'ambassades, de sociétés de l'Ouest et de « commerciaux » moins avouables. Rien que des clients friqués.

Il fallait bien redresser l'économie russe.

L'oreille penchée vers la bouche de Radek Koutsov, le grand Youri hocha la tête, traversa la salle en contournant la piste de danse bondée à cette heure. Au bar, Koutsov le vit s'adresser à l'entraîneuse, puis parlementer un instant avec le client de celle-ci. Dans la bonne humeur, puisque déjà, une bouteille apparaissait sur le comptoir.

Satisfait, l'Ouzbek se réintéressa à la cuisse de l'Autrichienne. Dans les affaires, il fallait savoir être ferme.

— Patron ?

Surpris, Koutsov leva la tête. De nouveau penché sur lui, le grand Youri arborait cette fois une mine figée.

— Quoi ! cria Koutsov.

Le chef de la sécurité du *night* se pencha davantage, lui lâchant dans l'oreille :

— C'est le client, patron.

— Quoi, le client ? Quel client ?

Youri eut un signe de tête vers la salle, précisa :

— Le client de Galina. Il veut vous la piquer.

Koutsov eut l'impression qu'on venait de le gifler.

CHAPITRE XVIII

— Qu'est-ce que tu dis ?

L'Ouzbek avait blêmi et ses lourdes paupières s'étaient lentement étirées vers les tempes. Dans ses yeux, une expression dangereuse s'était inscrite.

— Me... la piquer ?

— *Da*, patron. Enfin... pas vraiment piquer. Il a dit qu'il veut l'acheter. D'après ce que j'ai compris, parce qu'il est saoul. Un industriel italien. Un certain Boldoni. Il baragouine un peu d'allemand, mais pas un mot de russe.

Koutsov marqua un temps, durant lequel ses traits se figèrent encore plus. Soudain, il semblait perdu dans des songes compliqués. Mais en fait, tout ça était simple. Ce truc arrivait assez fréquemment. Cela s'était déjà produit au *Nautilus*. Par deux fois. La première, avec un Allemand et la seconde avec un Japonais. Le Teuton avait voulu jouer au Pygmalion en jetant son dévolu sur une Tadjike de son cheptel. Pas terrible, la fille. Amusé, Koutsov en avait demandé 20 000 dollars, et le Teuton s'était couché. Dommage. Moscou était pleine de postulantes, la Tadjike aurait été facile à remplacer. Avec le Japonais, l'affaire s'était conclue. 30 000 dollars pour une blonde Ukrainienne de 18 ans. Un moment, Koutsov avait même songé à développer le système. Avec son passé de maquereau, il aurait fait de grandes choses. Il avait maintenant des parts dans les meilleurs bordels de Moscou et des environs, et il aurait pu avoir la meilleure « marchandise ». Mais le changement de régime politique était arrivé et il avait abandonné l'idée. Dans la nouvelle Russie, les Occidentaux n'avaient plus besoin d'acheter les filles russes. Elles étaient des centaines à battre le pavé sur les sites touristiques, prêtes à s'engager avec le premier Occidental venu. Même bossu, même infirme. On se mariait à Munich, à Paris, à Londres, à Montréal ou à Los Angeles, et c'était le bonheur pour... six mois, jusqu'à ce que la jeune épousée demande le divorce, et le tour était joué. Koutsov pencha la tête, lança un regard en direction du client en question. Il avait compris. Laissant échapper un ricanement, il grommela :

— Le con !

Puis à Youri qui attendait :

— Dis-lui trente mille.

Ça ne coûtait rien de s'amuser un peu.

Toujours sans cesser de tripoter l'Autrichienne, il vit Youri retourner au bar et parlementer de nouveau. Dans la pénombre du bar, le client regardait à présent vers la loge, hochant la tête un peu trop fort et ponctuant ses propos de gestes lourds. Encore un que l'eau rendait malade. Mais déjà, Youri revenait.

— Il dit qu'il est d'accord, patron. Qu'il veut traiter tout de suite, et qu'il veut un reçu.

De nouveau, les lourdes paupières de l'Ouzbek s'étirèrent. L'effet de surprise.

— Un reçu ?

— Il dit qu'il veut pas se faire avoir. Qu'il veut un reçu, avec la somme et la véritable identité de la fille.

Il était tombé sur un débile. Incrédule, Koutsov insista :

— Tu as vu la couleur de son fric ?

Youri fit signe que oui.

— Une putain de liasse, patron. Des dollars.

Koutsov renifla, ébranlé.

— Et Galina, qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle dit qu'elle est d'accord. Il lui a promis de l'emmener à Rome et de l'épouser. Elle aussi, elle a vu son fric.

Koutsov était un peu dépassé. Mais Youri eut un hochement de tête convaincu, imité par le « client » qui les observait de loin. Accrochée à lui comme une bernique à son rocher, Galina regardait le fond de son verre. Elle affichait un air inquiet et soumis. Les candidates au mariage prenaient toujours cet air-là pour exciter le client. En attendant, il fallait faire quelque chose. Après tout, ce type de « contrat » n'était pas si rare. À Moscou, il y avait même des agences, plus ou moins matrimoniales, spécialisées dans ce business. L'Italien s'était seulement gouré d'adresse. 30 000 dollars, c'était une somme, et des cossardes comme Galina, Koutsov en trouvait à la pelle. Peut-être aussi qu'il pouvait faire monter les enchères. Un mec bourré, ça faisait n'importe quoi. Prenant sa décision, l'Ouzbek ordonna au grand Youri :

— Conduis ce con à mon bureau.

L'instant d'après, chaloupant un peu sur ses guiboles, le candidat au mariage emboîtait le pas de son videur en chef. Koutsov attendit qu'ils aient disparu, pour se pencher vers l'Autrichienne.

— Bouge pas d'ici, chérie, lui hurla-t-il dans l'oreille. Je reviens.

Déjà bien imbibée de vodka, la blonde lui envoya un regard énamouré. Sur la banquette, tout son corps ondulait au rythme de la sono. L'Ouzbek la planta là, aussitôt suivi de près par son fidèle Balech.

Telles des ombres silencieuses, les huit commandos Spetsnaz du colonel Fédor Chaken s'étaient glissés dans la cour. Vêtus de treillis sombres et armés de petits M.61 Skorpion, ils s'étaient déjà engagés dans le couloir d'entrée de l'immeuble. Prenant la tête du groupe, le colonel Chaken se mit à grimper les étages. Dans la pénombre, et toujours dans le silence. Étonnamment souple, il rasait le mur, prêtant l'oreille au moindre bruit. Il savait où il allait. De son vivant, son supérieur hiérarchique Liassev lui avait deux ou trois fois fait porter des plis à sa frangine. Arrivé au quatrième et dernier étage, cinq des six commandos se placèrent de part et d'autre de la porte, tandis que le sixième collait une boulette de pâte grise sur la serrure, avant d'y planter un minuscule tube de plastique rouge. Toujours dans le silence le plus total. L'artificier et le capitaine se plaquèrent au mur à leur tour et, cinq secondes plus tard, une mini déflagration résonnait. À la fois sourde et chuintante. Dans un éclair blême, la serrure s'était volatilisée et les battants s'étaient légèrement écartés. Aussitôt, deux hommes se ruèrent sur le panneau ouvrant, se propulsant dans l'entrée de l'appartement. Chaken bondit à son tour, fit de la lumière, le doigt sur la détente de son Skorpion. Ses ordres étaient formels : en cas de résistance, ne tirer que dans les jambes.

Mais il n'y eut aucune résistance.

Le living était désert. Sur la table basse, un magnum de Moët et Chandon et deux coupes, dans le lit de la mezzanine, un seul occupant, Olga Nevski.

Qui dormait à poings fermés. Malgré leur intrusion. Pendant que ses hommes passaient le reste du duplex en revue, Fédor Chaken alluma la lampe de chevet, se pencha sur le lit. Un lit qui n'avait visiblement été occupé que par la jeune femme. Incrédule, le chef de l'Unité Spéciale secoua cette dernière en s'écriant :

— Eh, Olga !

Mais la Russe ne bougeait toujours pas, se contentant de laisser échapper un vague borborygme. Entre ses paupières mi-closes, on devinait le gris de ses prunelles. Intrigué, Chaken lui ouvrit la bouche, huma son haleine.

Mais Olga Nevski ne sentait pas l'alcool. C'était donc autre chose. Sans vergogne, il repoussa drap et couverture, débarrassa la jeune femme du peignoir de bain. Un instant troublé par la vision du magnifique corps nu, il dut se faire violence pour se vider l'esprit et pour inspecter la peau. Sa première idée étant qu'Olga s'était droguée,

il chercha d'abord des traces aux bras et aux chevilles. En vain. Quand il découvrit enfin le minuscule point rouge auréolé de rose au sommet de sa fesse, il recouvrit le corps, lança une série d'ordres. Un instant plus tard, un de ses hommes brandissait triomphalement une minuscule seringue, trouvée dans la poubelle de la salle de bains. Avant même d'en renifler l'odeur, Chaken avait déjà compris. C'était du *Penthovenyl*.

Un nom savant qui cachait le nouveau « sérum de vérité » mis au point par le laboratoire de l'Unité Spéciale. Un labo officiellement créé dans le cadre de la lutte antidrogue, mais où on élaborait parfois de petits gadgets chimiques dans le genre de celui-là pour faciliter les enquêtes délicates. En principe, Olga Nevski n'aurait pas dû en avoir sur elle. Sauf autorisation spéciale, son usage était réservé à la « clinique », le centre d'interrogatoire des toxicos. C'était là aussi qu'on trouvait son antidote. Pour écourter ses effets quand « l'audition » était terminée. À vue de nez, Olga Nevski était en plein *trip*. Elle n'était pas près de se réveiller.

— On l'embarque, décréta Chaken.

Les spécialistes avaient noté que durant le « rétro-voyage », le « sujet » pouvait parfois être débriefé à son insu.

C'est là-dessus que comptait le capitaine Fédor Chaken.

Malgré la stature imposante de Balech sur ses talons, Radek Koutsov avait eu du mal à traverser la salle du *Nautilus*. Beaucoup de clients l'avaient arrêté au passage.

Pour échanger quelques mots, pour une poignée de mains. Des businessmen en mal d'encanaillerie faisaient le beau devant leurs conquêtes. La plupart du temps, des traînées ramassées autour de la Place Rouge.

Revenant à ses pensées, le tenancier avait passé la porte marquée privé, près des toilettes. Gardée par un des types de Youri, et de toute façon fermée à clé, personne ne la franchissait sans autorisation. Toujours suivi de Balech, il déboucha dans un couloir peint en rouge, passa les loges des « artistes » où, dans un souci de suivre le spectacle, des enceintes retransmettaient la sono du *night*. Assise sur un tabouret en peluche et une cigarette au bec, une « danseuse » se curait les ongles des orteils.

— Rêve pas, gronda Koutsov au passage. Ça va être à toi.

Il connaissait tout le spectacle par cœur et détestait les périodes de repos des filles. Sans voir la grimace que celle-ci faisait dans son dos, il grimpa un étroit escalier recouvert d'un tapis noir élimé, se retrouva sur un palier, au fond duquel s'ouvrait une unique porte, également

laquée de rouge, qui s'ouvrait sur son bureau. Le battant était entrouvert, et il n'eut qu'à le pousser pour pénétrer dans la pièce. Tous deux assis dans les gros fauteuils à oreilles destinés aux visiteurs, Youri et le client l'attendaient. Ce dernier, l'air avachi, un bras sur l'accoudoir et la joue sur son poing, tenait une cigarette allumée entre ses doigts serrés. Songeur, ou bourré. Ou les deux. Koutsov fit signe à Balech de fermer la porte et, parlant un peu l'allemand, il lança en faisant deux pas dans le bureau :

— Guten Nacht, Herr Boldoni. Ich...

La suite resta bloquée dans sa gorge. Il venait de contourner les fauteuils, de voir le CZ 85 à réducteur de son de Youri sur le bureau... et de découvrir la « chose ».

Un manche de poignard. Ou plutôt, de stylet. Celui de Youri. Planté dans le cou... de Youri ! De saisissement, Koutsov demeura une demi-seconde avec la bouche ouverte, figé sur place. N'ayant encore rien remarqué, Balech la brute comprit à l'expression de son patron qu'il se passait quelque chose. Tendant le cou et la main déjà enfouie sous sa veste, il fit un pas en avant, le front plissé et l'œil mauvais. Mais tout se passa si vite qu'il n'eut qu'à peine le temps d'arracher le tranchoir de sa gaine de cuir. Comme dans un cauchemar, il aperçut le mouvement du bras du client, entendit deux petites détonations très rapprochées, vit Koutsov catapulté contre le mur, sentit une intense brûlure au niveau de son poumon gauche. Puis il vit son patron crispé les mains sur son ventre et du sang se mettre à couler entre ses doigts. Hébété, il se dit que tout ça était dingue puis la rage le galvanisa et il plongea en avant, brandissant le terrible tranchoir. Face à lui, le client bougea imperceptiblement, découvrant un petit automatique dans son poing.

Une arme qui toussa pour la troisième fois.

Balech eut l'impression qu'on lui arrachait toute la mâchoire. Il voulut crier, s'aperçut qu'un violent courant d'air pénétrait dans sa bouche ; un courant glacé qui s'engouffrait et le rapprochait d'une mort imminente.

Comme un fou, ignorant à la fois ces gongs qui cognaient sous son crâne, le balancement de son maxillaire arraché qui balançait devant son cou, et cet étrange vertige qui lui faisait voir la pièce à l'envers, il avait poursuivi sur son élan, abattant enfin la lourde lame du tranchoir sur le crâne du client. Mais à l'ultime centième de seconde, la tête de l'italien s'était effacée sur le côté, et l'acier meurtrier se planta dans le dossier du fauteuil avec un bruit mou. Déstabilisé, le tueur voulut relever son bras armé, encaissa un terrible atémi dessus, lâcha un grognement sourd. Dans le même temps, son autre main avait fait jaillir le MAC.10 de sous sa veste et déjà, son gros index se

posait sur la détente. Mais il n'eut pas la force d'en faire plus. Un autre coup, un Tsuki, lui était arrivé en pleine tempe. Violent, lourd comme le monde.

Et juste avant que sa vision ne se trouble complètement, son regard croisa celui du client. Fixe, glacé.

Un regard qui ressemblait à celui de la mort.

Puis l'imposante carcasse du tueur glissa lentement sur le parquet, et il ne bougea plus. Comme par magie, le MAC.10 était venu se loger dans l'autre poing du client. Sans un regard pour la mâchoire arrachée par la troisième balle du petit pistolet, le client se redressa, alla se planter au-dessus du corps pantelant du patron du *Nautilus* et, d'une voix calme et sinistre, il questionna :

— Est-ce que je ressemble à mon portrait-robot, Koutsov ?

Et parce que cette fois le visage du client était en pleine lumière, l'Ouzbek put voir ses traits avec précision. Et ses tripes déjà en feu se mirent à flamber. De trouille. Oui, Bolan le Fumier ressemblait bien à son portrait-robot.

CHAPITRE XIX

— Et tu l'as laissé partir, hein ?

Le capitaine Fédor Chaken bouillait de rage. Sur la table d'examen de la « clinique », Olga Nevski dodelinait mollement de la tête, toujours dans le cirage. Mais l'antidote ayant parfaitement rempli son office, elle venait de tout lui déballer de sa soirée. Depuis le carnage à *Mosfilm*, jusqu'à son interrogatoire par Bolan. Il était atterré. S'il ne coïncait pas le grand Fumier cette nuit, il était bon pour un costume en sapin. Chef de l'Unité Spéciale ou non, personne ne courait plus vite qu'une balle. Les patrons de Koutsov ne lui pardonneraient pas un tel échec, et lui feraient payer le plomb au prix de l'or. Penché sur la table d'examen, Fédor Chaken insista, d'une voix qu'il voulait douce :

— Et après, Olga. Après, que s'est-il passé, avec Bolan ?

Sous les pans ouverts du peignoir de bain, il voyait le corps sublime luire sous l'éclairage dissécatrice du scialytique. Malgré la situation, il avait le bas-ventre en feu et, sans qu'il en ait été vraiment conscient, une de ses mains s'était posée sur un sein nu. Toujours dans le potage, la jeune femme eut un frémissement et sa respiration changea de rythme. Une fois réveillée, elle ne se souviendrait de rien. L'hypnose totale. Chaken était fou de désir, et l'idée que le Fumier ait pu se payer Olga le rendait malade.

— Il... il est parti ! gémit sa subordonnée. Non... il est... il a téléphoné !

La main de Chaken qui malaxait le sein nu s'immobilisa :

— Téléphoné ! À qui ?

— À... je n'ai pas bien compris...

— Si, tu as compris, Olga ! supplia presque Chaken. Très bien compris !

Sa main avait quitté le sein pour descendre vers le ventre où moussait la sombre toison triangulaire. Il lui semblait que mille parfums enivrants montaient à ses narines et ses doigts se mirent à trembler légèrement, avant de s'arrêter tout en bas. Sans s'en rendre compte, Chaken haletait. Il dut faire un effort terrible pour relancer :

— À qui il a téléphoné, Bolan ?

— Je... je n'ai pas bien...

— Olga ! Je t'en supplie ! À qui !

— Je... Sept heures... Ché... Chérémétié... Non ! Il ne faut pas...
Je n'ai pas... confiance... tu es avec eux...

Olga avait-elle dit Chérémétiévo ? En même temps, Chaken avait eu l'impression de recevoir une douche glacée. Avait-elle découvert ses liens avec...

— Qu'est-ce que tu dis, Olga ?

— Tu es... avec eux. Tu les sers... C'est toi... toi qui l'as fait tuer...

— Tu es folle ! Je suis avec toi ! Je suis pour l'ordre ! Je suis seulement obligé d'infiltrer l'Organisation. Comme toi ! Comme toi, Olga !

Elle savait ! Il allait devoir la faire dormir. Longtemps. Avec une pilule spéciale qu'il lui ferait avaler après l'induction. Elle savait tout, il fallait la persuader du contraire. Il parla, parla encore et encore, questionna de nouveau, mais les propos de la jeune femme étaient devenus flous. Elle parlait maintenant d'une voix très faible, on approchait du terme de l'induction hypnotique. Dans un instant, sous l'effet de l'antidote, Olga commencerait à se réveiller, et tout serait foutu. Il raterait le Fumier, perdant ainsi ses rêves de richesse. Car l'Exécuteur, s'il le coinçait, il ne le livrerait pas comme ça aux patrons de Koutsov. Pas si con. Il le vendrait. Cher. Même très cher ! Et il deviendrait un des hommes les plus riches de Moscou. Peut-être même un des plus riches de cette toute nouvelle Russie capitaliste.

Et Olga serait à lui. Elle n'aurait pas le choix.

Mais avant, il devait réussir ce coup-là. Pour quitter enfin ce pays de merde et partir sous les cocotiers avec Olga. C'était à n'en pas douter l'opération la plus importante de sa vie. Soudain impatient et oubliant ce que ses doigts faisaient, le capitaine se pencha sur la jeune femme, collant littéralement son oreille à sa bouche.

— Oui, Olga, souffla-t-il, tendu comme un arc. Oui ! Dis-moi tout !

— Putain, merde ! Je vais crever !

Radek Koutsov s'était exprimé en russe et il corrigea aussitôt, en allemand :

— Merde ! Fais quelque chose, Bolan !

La vue des cadavres de Youri, et surtout de Balech, le déphasait complètement. Et puis, juste au-dessus de lui, il y avait la haute silhouette athlétique et la gueule du fumier, figée d'une colère glaciale. La trouille s'était imprimée sur la large face têtue de l'Ouzbek

et sa respiration haletante trahissait à la fois son angoisse et sa souffrance. Il y avait de quoi. À moins d'une intervention chirurgicale en urgence, il n'y avait rien à faire. Le minuscule projectile de 4,7 mm avait fait des ravages dans ses intestins. Cela se voyait à son teint devenu gris-jaunâtre. D'ores et déjà, l'hémorragie interne et la septicémie se disputaient ses entrailles. Sans épiloguer, l'Exécuteur alla pousser le verrou de la porte du bureau, revint se planter au-dessus de Koutsov.

— Je sais que tu parles anglais, le brusqua-t-il. Réponds-moi dans cette langue.

— Bolan ! Je...

— À la première question sans réponse, coupa l'Exécuteur en pointant de nouveau *The Snake* sur son abdomen, je fais un deuxième trou.

— O.K. ! O.K. !

Une lueur calculatrice était passée entre les lourdes paupières du tenancier.

— Ton chauffeur Dimitri m'a tout raconté de tes activités, reprit Bolan, sans lui laisser la moindre échappatoire. Je sais que tu as commencé comme mac, que tu as monté tes affaires avec le pognon de tes rackets, de tes chantages et avec celui que tes filles ont gagné avec leur cul. Du fric que tu leur voles, quasiment jusqu'au dernier kopek, sous la menace de les faire expédier dans les bordels d'abattage d'Irkoutsk ou de Vladivostok. Je sais que tu fais protéger tes combines par le capitaine Fédor Chaken, que c'est toi qui lui as organisé l'assassinat de son ex-patron Alexandre Liassev, et que ton *capo* est un certain *gaspadin* Stanislas.

— Eh ! je...

— J'ai tué ton chauffeur, comme j'ai tué Tsaraviev et sa bande, comme j'ai tué aussi quelques-uns de tes minables « torpédos » chez Vassine, et comme j'ai tué ces deux imbéciles, acheva l'Exécuteur en désignant Youri et Balech. Je sais aussi que c'est toi qui as supervisé cette chasse sur moi.

— Merde, Bolan ! C'est... c'est pas moi qui ai décidé ça !

— Qui ?

Silence.

— *Gaspadin* Stanislas ? proposa Bolan.

L'Ouzbek grimaça en crispant les mains sur son ventre ensanglanté.

— Merde ! répéta-t-il dans un gémissement. Si je te dis ça...

— Je sais, coupa encore l'Exécuteur. Si tu parles, tu es mort dans

quelques heures.

— Écoute, je...

— Si tu ne parles pas, continua Bolan, implacable, tu meurs immédiatement.

Koutsov hésita. L'oreille tendue vers la porte, il espérait visiblement une intervention de ses hommes. Là encore, l'Exécuteur le doucha :

— Rêve pas, Radek. Avant de monter, Youri a donné l'ordre de ne pas te déranger. Même en russe, je devine certains trucs essentiels.

Il laissa l'Ouzbek digérer, le pressa aussitôt :

— Alors ?

— *Da* ! soupira Koutsov. Mon boss, c'est Stanislas.

— Stanislas qui ?

De nouveau, le mac se fit tirer l'oreille. Il pensait au sort qu'on réservait aux balances, dans la mafia russe, comme dans les autres. L'Exécuteur gronda :

— Stanislas qui ?

— Balouchine.

C'était sorti de la bouche du tenancier comme une nausée. Difficilement. Mais d'expérience, l'Exécuteur savait qu'en matière d'aveux, c'est le premier qui compte. Le reste suit en général beaucoup plus facilement.

— Qui est ce Balouchine ?

Cette fois, l'Ouzbek secoua sa tête en brosse.

— Je sais pas vraiment. Il fait des affaires, je crois. Des trucs que j'ignore. Je suis même pas sûr que ce soit son vrai nom. Quand je l'appelle, son téléphone fait des déclics bizarres. Sa ligne doit se basculer automatiquement d'un numéro à l'autre, qu'il soit chez lui ou au bureau. En tout cas, c'est un numéro protégé. J'ai jamais réussi à savoir à quoi il correspond.

Bolan tiqua :

— Tu veux dire que tu ne l'as jamais vu, ce Balouchine ?

Signe négatif du tenancier.

— Jamais. C'est juste mon... commanditaire, si on veut. Quand j'ai un contrat, le fric est directement... déposé dans ma boîte aux lettres. Toujours en espèces.

Il marqua une pause, grimaça de nouveau, souffla :

— Merde, Bolan, fais quelque chose !

L'Exécuteur réfléchissait. Il le savait, certains réseaux mafieux

travaillaient de la sorte. Cloisonnements de sécurité, pour protéger les têtes. Koutsov n'avait pas l'air de bluffer. Facile à vérifier. D'ailleurs, Bolan ne pouvant s'éterniser ici, il finit par décider :

— O.K. Tu vas l'appeler, ton commanditaire.

— Je... maintenant ?

La voix d'outre-tombe gronda :

— Tu n'aimes pas les heures sup ?

Maté, l'Ouzbek baissa les yeux. Trempé de sueur et de plus en plus gris, il semblait très mal en point. Déposant le téléphone à ses pieds, l'Exécuteur recommanda :

— Maintenant, écoute bien ce que tu vas dire.

Radek Koutsov écouta attentivement, décrocha le combiné téléphonique, composa le numéro qu'il connaissait par cœur, exécuta les instructions du grand Fumier à la lettre. D'une voix un peu essoufflée, mais sur un ton relativement crédible. Écouteur à l'oreille, l'Exécuteur ne perdit pas un mot de la conversation bien qu'il n'en comprenne pas les termes et, un instant plus tard, il coupa la communication. Épuisé, l'Ouzbek se laissa délester du combiné, ferma les yeux, de toute évidence au bout du rouleau. Le guerrier solitaire se redressa, hocha la tête en lâchant de sa voix grave :

— O.K., Radek. Bon voyage.

Puis *The Snake* tressauta légèrement dans son poing et le front du mega-mac s'orna d'un minuscule orifice rouge sang. Détonation qui coïncida presque exactement avec les premiers coups contre la porte.

— *Gaspadin* Radek ? C'est moi, Jozip !

Alerté par son instinct quelques secondes avant, l'Exécuteur avait déjà arraché le fil du téléphone, attrapé le MAC.10 de feu Balech et son index avait aussitôt trouvé la queue de détente. La première rafale explosa dans le silence du bureau, brève, nerveuse. Derrière le battant perforé de la porte, il y eut des cris, aussitôt suivis d'une rafale en retour. Plus longue, plus rageuse encore. Mais l'Exécuteur n'était plus dans l'angle de tir. D'un bond, raflant au passage le CZ 9 mm à réducteur de son sur le bureau, il avait gagné la fenêtre et, d'un coup de pied, il fit sauter la croisée. Fenêtre sur cour, rez-de chaussée. Un saut facile. Pas le temps de blitzer les sous-fifres, et de jouer Fort Alamo. Tant pis pour la grandeur du spectacle. Du gros gibier l'attendait. Mais alors qu'il allait s'élancer, et tandis que la porte commençait à voler en éclats, il se retourna, arracha la lame de stylet du cou de Youri en soufflant *mezzo voce* :

— *Spassiba*, Youri.

Bizarrement, il semblait toujours en colère.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'ils foutent !

Anastase, le nouveau chauffeur de Jozip Oline, détestait ne pas faire partie des coups. Il savait que quelque chose de chaud se passait à l'intérieur du *Nautilus* et qu'il était même question de ce con de Yankee qu'on appelait le grand fumier ou l'Exécuteur. Alors, il ne supportait pas de rester, là, assis comme un con derrière le volant d'une Mercedes 200, au lieu de prendre sa part dans les honneurs de la chasse. Le temps lui paraissait long.

Enfin, une ombre se profila derrière la lunette arrière, accompagnée d'un frôlement contre la carrosserie, et il lâcha un soupir d'aise. Les autres rappliquaient enfin. Puis il y eut ce chuintement insolite au niveau de la roue arrière gauche et subitement, Anastase réalisa. Une de ces bandes de mômes qui roulottaient les bagnoles chic. Son sang n'ayant fait qu'un tour, il avait déjà ouvert sa portière, sa main arrachant le gros revolver Astra .357 Magnum de son holster d'épaule. Dans le mouvement, sa tête avait jailli à l'extérieur et il meugla :

— T'as eu tort de faire ça, petit c... !

Il n'eut pas le temps d'achever. Tel un dard démoniaque, la longue lame d'acier damasquiné lui avait traversé le crâne. De part en part. Entrée par la tempe gauche, ressortie par la tempe droite.

Juste avant de mourir, et dans un feu d'artifice à peine douloureux, il perçut une voix venue de très loin lui répondre :

— Toi aussi, grand con.

Mais il ne comprenait pas l'anglais.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Le colonel Vitali Karimov était fou de joie. Au bout du fil, son beau-frère Stanislas Gorda venait de lui apprendre la nouvelle tant attendue. Jozip Oline et sa bande avaient coincé le grand Fumier au *Nautilus*. Ils avaient baisé l'Exécuteur !

— Tu as bien entendu, renvoya Gorda au bout du fil. Ils l'ont baisé !

Ce qu'aucune mafia du monde entier n'avait jamais réussi, les tout nouveaux *amici* de la pauvre Russie à l'économie exsangue venaient de le faire. Le Fumier était à eux ! Le colonel Karimov pressa :

— Dis-moi vite où tu as fait emmener ce connard. Vite !

Déjà, il avait enfoncé la touche d'alerte du téléphone intérieur de son fief moscovite. Il voulait voir le Fumier. Tout de suite.

— J'ai dit à Jozip de l'emmener à l'usine. Je pars tout de suite les rejoindre.

L'usine ! Quelle idée fantastique ! Ils allaient transformer Mack Bolan en saucisses et en envoyer des échantillons à tous les *amici* de la planète. Sûr que certains en feraient des infarctus. Le colonel ne tenait plus en place. Il s'enthousiasma :

— Je file rejoindre nos associés. Vous me le livrez là-bas, le justicier de mes deux. Je veux que nos amis le voient.

— Mais, Vito... tu ne m'as jamais dit où était cette datcha et...

— Je sais, coupa Karimov. Joz connaît l'adresse. Il te guidera.

À Jozip, le colonel aurait livré tous les secrets de la terre. Le géant se ferait découper en rondelles, plutôt que de trahir.

— Et magnez-vous le cul ! lança encore le colonel.

Puis il écrasa littéralement le combiné sur sa fourche, avala une rasade de Wyborowa à assommer un bison polonais, quitta les coussins du canapé en hurlant à la cantonade :

— Micha ! Igor ! Stan !

Une porte s'ouvrit au fond du living, encadrant une Marina complètement nue, bouffie de sommeil, qui se frottait les yeux et ondulait des hanches. Elle marmonna d'une voix éteinte :

— Qu'est-ce que tu veux, Vito chéri ?

— Toi, ta gueule, gronda le colonel. Va te coucher.

Puis se désintéressant de la rousse, il allait répéter ses appels, quand la porte du living s'ouvrit sur l'intendant, les violonistes sur ses talons. Mais à l'instant où les ordres allaient fuser de la bouche du colonel, le téléphone rouge se remit à sonner et Karimov décrocha aussitôt en faisant signe aux autres de ne pas bouger.

— Patron, on a un problème !

La voix rêche de Jozip Odine résonnait inhabituellement, elle était essoufflée et oppressée. L'ancien responsable des *mokrié diéla* du GRU fronça les sourcils.

— Quel genre de problème ?

— J'appelle de la bagnole, patron.

Puis le géant résuma son propre fiasco au *Nautilus* et le colonel Karimov comprit aussitôt dans quel piège son beau-frère allait se fourrer.

— Une seconde, lança-t-il à l'adresse d'Odine.

Il décrocha l'autre téléphone, forma fébrilement le numéro de Stanislas Gorda, tomba sur sa sœur.

— Que se passe-t-il, Vitali ?

La voix de sa sœur était angoissée. Et Gorda venait de partir. C'était la catastrophe. Il raccrocha, glacé de rage. En fait de baisés, c'était eux qui l'étaient. Encore une fois, le grand Fumier s'était foutu de leurs gueules. Et maintenant, il allait se payer Stanislas Gorda. En l'attendant tranquillement à l'usine. Il y arriverait forcément très vite, il habitait dans le nord. En revanche, Odine était encore dans le centre. Largement de quoi laisser au Fumier, qui lui était déjà en route, le temps de travailler Stanislas au corps.

Et Stanislas parlerait.

C'est pour ça qu'il ne lui disait pas tout. Parce ce qu'il n'avait jamais été un héros. Juste un bon magouilleur, un bon organisateur criminel aussi, mais pas un vrai dur. Gorda s'était toujours contenté d'ordonner les assassinats. Pas de les exécuter. Et si Stanislas parlait, Karimov était foutu.

Selon sa légende, l'Exécuteur n'avait jamais raté un blitz.

Il fallait déclencher le plan de secours. Alerter les « associés », tout raconter. La honte. Soudain angoissé à son tour, le colonel Vitali Karimov lâcha dans le combiné :

— Écoute bien, Joz ! Écoute bien ce que je vais te dire et fais-le à la lettre.

— *Da*, colonel.

Alors, comme autrefois au GRU, quand il ordonnait une exécution, sa voix s'adoucit subitement et il parla avec ce calme qui caractérise les grands chefs. Il parla de l'usine, de Gorda, et de Mack Bolan. Quand il eut terminé, il insista, toujours aussi doucement :

— Tu as bien compris, Joz ?

— *Da*, colonel. *Da* !

— C'est bien, soupira le colonel Karimov. Mais si tu échoues encore une fois, Joz, tu es mort.

— *Da*, colonel.

À l'autre bout de la ligne qui venait de se couper, non loin du *Nautilus*, le monstre-tueur était livide. Ses blessures lui faisaient de plus en plus mal, il avait encore perdu un homme à la porte du bureau de Koutsov, ainsi que son tout nouveau chauffeur. Et en plus, il n'avait même pas osé avouer au colonel que tous les pneus de leurs voitures avaient été crevés.

Sans compter la menace du colonel. Jozip Odine savait bien qu'il ne pouvait se cacher nulle part dans ce vaste monde en cas d'échec. Le colonel Vitali Karimov le retrouverait et le ferait tuer. Il en avait les moyens.

En attendant, la chasse à l'Exécuteur était toujours ouverte.

Et comme aux grands maux il fallait de grands remèdes, le Caucasiien appela son lieutenant dans l'autre Mercedes. La noria des taxis qui déchargeaient leurs clients devant le *Nautilus* venait de lui donner une idée. Que ce soit avec leurs bagnoles ou pas, ils devaient rallier l'usine. Très vite.

— Patron ?

Son lieutenant venait de se pencher à sa portière et Odine lui ordonna :

— Dis à tes gus de dégoter trois taxis.

Le flingueur ouvrit de grands yeux.

— Des taxis ?

— Des taxis ! répéta Odine, mauvais. On va aller finir le boulot en taxi !

De plus en plus incrédule, son lieutenant s'étonna :

— Ben... et les chauffeurs ?

— Tuez-les, ordonna Jozip Odine.

CHAPITRE XX

— *Gaspadin* Stanislas !

Le veilleur de nuit qui venait d'apparaître au coup de klaxon de la Volvo de Gorda n'en revenait pas. Dans le pinceau blême des phares, dans sa grosse face bouffie de *votki*, les petits yeux chassieux s'étaient arrondis de surprise. Actionnant aussitôt l'ouverture des vantaux d'acier, il recula pour laisser passer la Volvo. Arrivé à sa hauteur, Gorda abaissa la glace de sa portière, questionna :

— Rien de particulier, Vadim ?

— Rien de rien, *gaspadin* Stanislas.

Hochant la tête d'un air satisfait, Gorda recommanda avec un bon sourire de circonstance :

— Tu peux rentrer chez toi, Vadim.

— Chez moi !

De plus en plus étonné, le gardien dansait d'un pied sur l'autre. Gorda insista :

— Des ouvriers vont arriver. Pour des travaux dans mon bureau. Tu peux laisser la grille ouverte. Je reste avec eux et de toutes les façons, Micha sera bientôt là.

Micha était le gardien du matin. Mais trop content de l'aubaine, le nommé Vadim songeait déjà à son lit bien chaud et à sa dernière rasade de vodka avant le coucher. Il disparut dans le petit pavillon de garde, réapparut presque aussitôt, bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles, sa musette accrochée à l'épaule. Il savait que, quel que soit le régime politique, les patrons étaient une race bizarre, et il ne se posait jamais de questions compliquées. Tout en relançant la Volvo en direction du parking situé devant l'entrée des bureaux, Gorda le vit sauter sur sa vieille moto et commencer à essayer de la faire démarrer. Parfois, ça durait. C'était vraiment une très vieille moto. Mais rien ne pressait. Avec ce temps, Odine et ses gars n'arriveraient pas avant un bon quart d'heure. Il stoppa la Volvo, ouvrit la porte du hall qui conduisait aux parties administratives de l'usine, et sa main allait se poser sur le commutateur électrique, quand quelque chose de dur et de glacé se vissa brutalement dans sa nuque.

— *Don't move*, *gaspadin* Balouchine.

C'était une voix lugubre. Comme venue du fond d'une tombe.

— Stop.

Le taxi orné de la bande à damiers venait d'aborder la zone industrielle, quand la moto était apparue dans la lumière des phares.

Celle de Vadim.

Odine venait parfois à l'usine et il connaissait bien les gardiens. Le taxi s'arrêta et le géant abaissa sa glace pour héler le motocycliste.

— Ça va comme tu veux, Vadim ?

Surpris, le gardien de nuit y alla d'une grimace comique.

— C'est cette saloperie de moto qui fait des siennes, *gaspadin* Jozip. Mais... vous aussi, vous êtes en panne ?

Il faisait allusion aux taxis. Un détail qui pouvait avoir des conséquences par la suite, quand la presse ferait état du triple assassinat des chauffeurs. Contrarié, Odine éluda :

— *Gaspadin* Stanislas est arrivé ?

— *Da !* s'exclama le gardien. C'est lui qui m'a dit de rentrer me coucher.

Tout allait donc bien du côté de l'usine, le Fumier était encore en train de chercher son chemin. Le géant hocha la tête, quitta le taxi pour se pencher sur la moto.

— Qu'est-ce qu'il a, ton engin ?

— Ben..., commença Vadim. Je crois que c'est le...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Tel un marteau pilon, le monstrueux poing de Jozip Odine s'était abattu sur son bonnet de laine. Cela fit un bruit bizarre, à la fois sec et sourd, suivi d'un craquement sinistre. Le gardien émit un « couac » et s'écroula sur sa moto. Tué net.

— Occupe-toi de ce con, grogna Odine à un de ses hommes. Balance le dans le canal. Attaché à sa moto.

Cela ferait un excellent lest.

Les taxis repartirent, s'enfoncèrent dans la zone industrielle endormie. Au loin, on devinait les cités ouvrières de Chérévétievo et les lumières de l'aéroport. Bientôt, le taxi d'Odine cessa de cahoter dans les fondrières du terrain, s'immobilisa sous les rafales de neige serrée. Jozip n'avait jamais vu d'endroit plus sinistre à Moscou. Enfin, à la périphérie. Ils étaient exactement au nord de la capitale, derrière l'autoroute de ceinture, dans une zone industrielle mal distribuée et mal fichue, située à l'écart de la route de Delgoprudny. Bâtie sur un terrain vague longeant le canal qui reliait la Moskova aux larges bras

de la Klyazma entourant Chérémétiévo, l'environnement de l'usine de Stanislas Gorda ressemblait à un décor de film des années cinquante. Entre deux rafales de neige, on devinait des murs sombres, de hautes fenêtres étroites, des toitures à doubles pentes brisées et de lourdes grilles fermant un mur d'enceinte de style pénitencier. Sur un côté, un des bâtiments surplombait le quai pavé du canal, avec une partie des entrepôts carrément au-dessus de l'eau noire. Des portes coulissantes permettaient le chargement sur les péniches. C'était une vieille usine, le matériel était dépassé depuis longtemps, et le site faisait l'objet depuis 1963 d'un projet de réhabilitation industrielle. Mais Jozip Odine le savait, l'affaire tournait toujours. Une excellente couverture.

— *Fpériot*, en avant, commanda de nouveau le géant. Feux éteints.

Près de lui et dans son dos, le chauffeur et les trois tueurs tassés sur la banquette étaient restés muets tout le long du voyage. Aux glaces baissées des portières, les canons de leurs armes pointaient, mais Odine savait que le doute les habitait. Ils ne s'étaient jamais sentis aussi humiliés de leur carrière. Lui non plus. Il fallait laver l'affront très vite. Dans le sang de l'Exécuteur. Ce n'étaient pas les assassinats de trois malheureux chauffeurs de taxi qui pouvaient remonter le moral. Cette fois, il fallait gagner, et la seule solution pour cela était de tuer Bolan le Fumier.

Les feux du taxi s'éteignirent, aussitôt imités par ceux des deux autres taxis qui suivaient. Là-bas, à moins de cinq cents mètres, entourés de squelettes d'arbres frigorifiés, les bâtiments étaient à peine visibles, tant la neige redoublait maintenant. Seule, une lumière brillait à une fenêtre de la partie des bureaux.

— Gare-toi par là.

Jozip Odine indiquait une zone en friche qui s'achevait en décharge. Ils enfoncèrent les taxis entre les tas d'ordures gelées, quittèrent aussitôt les véhicules pour s'équiper en silence. Des P.M. Skorpion, en sautoir, des AK 74 sans crosse de calibre 5,45, plus deux shot-guns de calibre 12, chargés aux chevrotines et aux brenneke. Sauf pour Odine, qui préférait se contenter d'un Skorpion et du *vratsha*. Le terrible automatique, au chargeur de dix balles explosives de calibre .50. Avec ça, il allait faire éclater la tête du grand Fumier. Personnellement.

— Go ! lança Odine quand tout le monde fut prêt. On investit et on attend.

Et bien sûr, on renvoyait immédiatement Stanislas Gorda dans ses foyers. La guerre, c'était l'affaire des spécialistes. Cette fois, ils le baiseraient, le Fumier. Ils le flingueraient à vue. Il suffisait juste de laisser les taxis assez loin pour ne pas éveiller son attention. Prenant alors la tête de l'expédition et rabattant les oreilles de fourrure de sa

casquette, Jozip Odine partit dans la nuit neigeuse, guidé par le fanal du bureau de l'usine. Son bras lui faisait très mal, mais la balle n'était pas restée dans la chair et il verrait ça après. Quant à sa phalange d'auriculaire, il ne la sentait plus du tout. Sans doute à cause du froid. En arrivant à l'usine, ils trouvèrent la grille d'entrée ouverte, vérifièrent que le pavillon de garde était désert, longèrent le parking où attendait effectivement la Volvo de Gorda, pénétrèrent dans la partie bureau, également restée déverrouillée. Disposant ses hommes au geste, sans un bruit, le colosse grimpa jusqu'au bureau directorial qu'il trouva vide. Trouvant ce déploiement de prudence idiot, il se décida à appeler :

— *Gaspadin Stanislas ?*

Pas de réponse. Il visita les autres bureaux, ne remarqua rien de spécial. Croyant n'attendre Bolan qu'escorté par lui et ses gars, il était descendu dans les ateliers pour s'occuper. Odine décida de presser le mouvement. Maintenant, le Fumier pouvait arriver à tout instant. Il redescendit, rameuta ses hommes, et les dirigea vers un hall qui débouchait dans les ateliers. À partir d'ici, cela sentait la boucherie. Logique. De ces ateliers sortaient quotidiennement des dizaines de tonnes de saucisse, de saucissons et de pâtés. L'élément de base de tout Russe qui se respecte. Avec la *votki*, bien sûr.

— *Gaspadin Stanislas ?*

Odine venait d'apercevoir de la lumière, tout au fond de l'immense atelier N° 1. Celui où la viande était découpée et hachée.

— *Gaspadin Stanislas ! C'est moi ! Jozip !*

Cette fois, il perçut une vague réponse. Cela venait bien de la zone éclairée. Soudain pressé, il entraîna ses gars à sa suite, il fonça entre les grandes tables de découpe. Plus question de traîner, maintenant. Il fallait virer Gorda d'ici. Mais à l'instant où le groupe arrivait aux abords des tapis roulants qui véhiculaient la viande vers les énormes hacheuses industrielles, le regard d'Odine accrocha la silhouette éclairée par le cône de lumière et son estomac se crispa.

Stanislas Gorda était ligoté sur un tapis roulant !

L'appareil ronronnait doucement, tel un fauve qui guette une proie à sa portée. Stanislas Gorda, ficelé comme un énorme saucisson, avec un bâillon sur la bouche et de grands yeux dilatés qui hurlaient en silence sa panique.

À cet instant, toutes les lampes de l'immense atelier s'allumèrent en même temps. Quelque chose tomba aux pieds de Jozip en tintant joyeusement. Baissant instinctivement les yeux, il distingua un petit disque de métal doré, et son estomac se tordit cette fois complètement. Une médaille Marksman ! Comme celle qu'il avait

trouvée dans la Mercedes, après l'exécution de son cousin-chauffeur. La médaille de...

Stop pant ses réflexions, le colosse ne réagit pas au déluge qui s'abattit sur eux.

En une seconde, Jozip Odine ressentit deux chocs dans le buste, voulut se mettre à couvert, ne comprit pas comment les balles ennemies pouvaient ainsi ricocher sur le sol et le suivre si facilement. Presque à la verticale. Une véritable averse de plomb chemisé, qui giclait partout, fracassant les récipients sur les tables, zonzonnant sinistrement aux oreilles. Près du géant, deux de ses gars furent immédiatement fauchés. L'un d'eux, tête littéralement explosée, restait bêtement debout, tenant à bout de bras un shot-gun dont il ne pouvait plus se servir. Du sang et un peu de cervelle avaient éclaboussé le parka de Jozip et il se trouva tout bête, regardant deux autres flingueurs de son équipe se faire cribler sur place. Puis les réflexes jouèrent enfin. Il plongea sous une table à l'instant où une nouvelle averse de mort fondait à l'endroit qu'il occupait précédemment. Alors, il comprit d'où venaient les tirs.

Du plafond. Ou plutôt, de ces larges poutrelles d'acier qui, huit mètres plus haut, supportaient les rails de déplacement des énormes crochets à viande.

— C'est toi, Fumier ?

La question avait jailli des lèvres du géant sans qu'il s'en rende compte. Dans son anglais primaire. Fou de rage, il voyait ses derniers gus se faire allonger, et il ne pouvait rien tenter. Rien que poser cette question à la con !

— C'est moi, pourri !

Au-dessus de lui, la voix était sinistre.

— T'es cuit, sale con ! cria encore Jozip, au comble de sa rage.

— Cause pas tant ! cria la voix d'outre-tombe. Tu es déjà mort.

Comme pour donner presque raison au Fumier, une rafale vint crever la table sous laquelle le géant s'était réfugié. Il roula sur le côté, hurla de douleur. Il avait sérieusement encaissé. Deux projectiles au moins. Peut-être plus. Du sang giclait de lui comme d'une fontaine et il avait l'impression qu'un incendie s'était déclaré dans toute sa viande. Mais il fallait qu'il tienne.

Et il roula encore, hurla :

— Tu vas crever en Russie, Fumier ! Tu nous auras jamais !

— Je vous aurai tous ! Tes tueurs minables, toi et ton patron !

— Mon cul ! Mon patron, tu sais même pas son nom, Bolan. Tu vas crever sans savoir !

— T'as tout faux, renvoya la voix d'outre-tombe. Le grand saucisson du tapis roulant a parlé en t'attendant. C'était ça ou la hacheuse. Je sais maintenant que ton boss s'appelle Vitali Karimov, que ses copains de Russian Connection sont Stefano Viglia et Piotr Nitchenko, qu'ils sont en ce moment en visite à Moscou et qu'ils logent dans une datcha où le colonel vient de les rejoindre. Je ne connais pas encore l'adresse, tu es arrivé trop tôt. Mais c'est une question de temps. Ensuite, j'irai les buter tous les trois.

D'abord, il sembla que Jozip Odine n'avait pas compris. Statufié sous sa table, il resta là un instant, digérant ce qu'il venait d'entendre, achevant sans doute de tout traduire dans sa tête. Puis il poussa un rugissement, se redressa d'un coup, brandissant son Skorpion en direction du tapis roulant où gisait Stanislas Gorda. Mais il n'eut pas le temps de tirer, car dans la foulée, il encaissait un autre choc. Terrible. En plein plexus. Il eut un goût de sang dans la bouche, eut envie de vomir, se retint, plongea à l'abri, attrapa la AK 47 d'un de ses hommes et, se découvrant brusquement entre deux tables, il se mit à arroser le ciel. Dans le même temps, le terrible *vratcha* était venu se loger dans sa monumentale pogne et, par-dessus la toile de fond des armes automatiques, les épouvantables coups de tonnerre firent trembler l'atmosphère. Là-haut, ce fut soudain l'enfer.

Pourtant bien protégé par la poutre d'acier sur laquelle il s'était allongé, l'Exécuteur sentit des frelons rageurs frapper partout autour de lui. Il avait volontairement balancé tout son discours pour obliger le monstre à se découvrir. Il avait réussi, mais l'autre était décidément résistant. Et rapide. Il y eut les énormes explosions et un projectile monstrueux vint exploser à dix centimètres de lui. Heureusement, sous l'angle de sa poutre. Il vit nettement l'acier s'écorner et cracher ses éclats tous azimuts. À croire que le géant tirait au canon ! Passant un bras de côté, le guerrier solitaire permuta le chargeur couplé de son M.P. 5K, se remit à arroser. Juste le temps de voir une gigantesque silhouette qui disparaissait dans une zone d'ombre. Sous la puissance de feu, la plupart des lampes de la zone avaient éclaté, plongeant cette dernière dans la nuit. À vue de nez, tous les flingueurs de Jozip Odine étaient au tapis mais, visiblement doté d'une incroyable résistance et aussi d'une jolie part de chance, le colosse était toujours vivant.

Alors, attrapant le câble qui lui avait permis de se hisser sur la poutre avec son arsenal et... un raccord de branchement électrique pour commander les lampes, l'Exécuteur se laissa descendre. À la vitesse grand V, il atterrit au milieu des cadavres, faillit se faire allumer par un moribond qui tentait de lever un canon de Kalash vers lui. Il l'acheva d'une 9 mm de Sig en plein front, sauta les autres corps, se mit à sprinter entre les tables, à la poursuite du géant. Déjà, ce dernier avait atteint les premières marches d'un grand escalier de

fer qui grimpait à l'assaut d'une longue galerie débouchant sur la zone qui surplombait le quai extérieur et le canal. L'Exécuteur rafala, vit Jozip tressauter une nouvelle fois sous les impacts, se retourner brusquement et tendre le bras droit. Au bout, il y avait le monstrueux automatique stainless. La première détonation fit trembler l'espace, et la première ogive de .50 Magnum fit carrément éclater un gros extincteur suspendu à un poteau. À moins d'un mètre de Bolan. Celui-ci roula à terre, rafala une nouvelle fois, mais là encore, le géant parvint à s'enfuir. L'Exécuteur le vit courir sur la galerie, déchargeant son canon portable à la volée, titubant quand même un peu. Son parka était plein de sang et sa bouche grande ouverte avait l'air de cracher rouge aussi. Soudain, Jozip Odine s'arrêta sur place, tangua sur ses monstrueuses cuisses, fit face à l'Exécuteur et, le visage livide, tendue vers lui, il leva l'énorme automatique, doigt sur la détente. Puis du Skorpion brandi par son autre main, il arrosa vers le haut, faisant sauter les quelques lampes qui restaient allumées, créant l'obscurité là aussi. Le salaud était malin. Connaissant les lieux, il jouait son va-tout. Bolan stoppa net.

Puis il fit du bruit, changea de place aussitôt, stoppa de nouveau sur place, immobile, jambes écartées, bras droit tendu. Comme au stand. Au bout, il y avait le Sig-Sauer P226. Et tout là-bas, une ombre un peu plus marquée sur le fond vitré déjà passablement éclaté, plus un trou noir, rond, redoutable, mais qu'il ne voyait pas, et qui allait cracher la mort. Celui du canon du *vratsha*.

Il y eut deux détonations. Une forte et une assourdissante. L'Exécuteur avait tiré le premier. Dans le millième de seconde qui suivit, il plongea sur le côté, lâcha aussitôt une deuxième 9 mm. Il avait nettement entendu le terrible impact de la .50 Magnum sur le poteau, à quelques centimètres de sa tête.

Il avait également vaguement deviné la monstrueuse silhouette du Russe marquer un sursaut. Il imagina sa face brutale qui devait de nouveau se tendre vers lui, son index qui se crispait encore sur la détente de son arme.

À quinze mètres de là, l'ombre imprécise de Jozip Odine marqua un pas en arrière et, comme brusquement déséquilibrée, se mit à reculer de manière désordonnée, battant des bras dans le vide, lâchant un dernier pruneau de .50 qui alla se perdre dans les structures du toit. Puis l'ombre se raidit, parut vouloir grandir encore, bascula enfin, d'un coup. En plein dans le mur de vitres. Cela fit un bruit de cymbale fêlée, il y eut une espèce de soleil d'éclats luminescents et, subitement, l'immense carcasse du Russe défonça le tout pour disparaître dans la nuit extérieure. Comme par magie.

Au loin, il y eut un bruit de plongeon, puis plus rien.

Déjà, l'Exécuteur avait traversé en sens inverse tout l'atelier, s'était précipité vers le tapis roulant, qu'une lampe éloignée, mais encore intacte, éclairait faiblement. Heureusement, le beau-frère du colonel Karimov vivait toujours. Lui arrachant son bâillon et lui enfonçant le canon du Sig dans la bouche, Bolan lâcha sentencieux :

— Tu as cinq secondes pour me la donner, l'adresse de cette datcha.

Affolés, les yeux de Stanislas Gorda roulèrent dans ses orbites et, d'une voix mourante de trouille, il bêla :

— Je... je ne la connais pas !

— Fais pas le con, Stan, gronda la voix sépulcrale.

Mais l'industriel secoua la tête. Trempé de sueur, il semblait très mal en point.

— Je te jure... Bolan ! Le... le seul qui savait... c'est Jozip !

Il sembla à l'Exécuteur qu'une chape de plomb s'abattait soudain sur ses épaules. Gorda ne bluffait pas, il n'en avait pas la stature. Moralité, Jozip mort, il n'y avait plus personne capable de lui dire où se cachait la retraite des big-boss de la Russian Connection, sauf eux-mêmes. Mais ils étaient précisément dans cette retraite.

Donc, injoignables.

L'Exécuteur lâcha un profond soupir, hocha lentement la tête et, plongeant son regard d'acier dans celui de Stanislas Gorda, il souhaita :

— Bon voyage, pourri.

Tête éclatée, le numéro deux de la branche russe de la Russian Connection mourut comme il avait vécu. Salement. Et Bolan n'avait plus rien à faire ici. Il n'avait même plus rien à faire à Moscou... ni en Russie. Pour la première fois de sa longue croisade contre l'*Organized Crime*, il allait quitter le théâtre d'une opération en configuration d'échec. Dans ces conditions, il n'avait plus qu'une chose à faire, attraper son vol 3213 Lufthansa de 7 heures... en espérant très fort que la belle Olga ne se réveille pas avant.

Son blitz sur la Moskova, il venait de le rater.

CHAPITRE XXI

Jozip Odine devait être mort, et pourtant, il continuait à nager. L'eau était glacée. Il y avait même des plaques de glace par endroits. Jozip s'y cognait, s'y coupait. N'importe qui à sa place serait canné depuis longtemps, mais lui, il continuait. Il n'était plus qu'un immense champ de souffrances et il allait mourir... mais il n'était pas encore mort. Alors, il continuait à nager, à ramper sur la glace et à gémir à l'intérieur de lui-même. Il ne devait pas crever encore. D'abord rejoindre le colonel. Le sauver. Ensuite... ensuite seulement, il pourrait enfin lâcher la rampe. Le grand Fumier s'était bien battu, il l'avait baisé, c'était la loi de la guerre. Il fallait s'y soumettre. Mais seulement après. Il devait retrouver le colonel. Si le grand Fumier avait prétendu que Karimov était allé rejoindre ses invités, c'était sûrement vrai. On n'invente pas ces choses-là. Jozip Odine savait donc où aller. Il irait et il mourrait seulement après.

Mack Bolan était anéanti. Il avait l'impression d'être passé dans une de ces énormes hacheuses qu'il avait vues à l'usine de feu Gorda. Pourtant, il continuait à faire avancer le Pajero dans les rues de Moscou. Il était revenu vers le centre, avait traversé les voies ferrées par Novos-lobodskaya et longé le square Pouchkine désert. Il était près de 4 heures du matin et la circulation quasi nulle donnait aux larges avenues moscovites glacées des allures surréalistes. Mais l'Exécuteur ne voyait rien. Il ne pensait même presque à rien. Ou plutôt, il n'était hanté que par une seule chose. Un détail, dont le souvenir lui trottait dans la tête, sans vouloir s'extérioriser. À se taper la tête contre les murs. Car il le pressentait, c'était un détail important. Capital, même. Une idée qui l'avait fait revenir vers le centre de Moscou, au lieu de profiter de la proximité de l'usine avec Chérémétiévo, pour foncer directement à l'aéroport.

C'était plus fort que lui. Il était venu là pour quelque chose.

Quelque chose de très précis.

Tout à ses tortures de l'esprit, il n'avait pas vu arriver la voiture près du Pajero. Une petite Lada rouge, qui s'était quasiment collée au 4x4. Instinctivement, l'Exécuteur avait saisi la crosse du M.P. 5K. Mais

derrière les vitres de la Lada, il n'y avait que des visages de filles. Un peu glauques, un peu las, mais qui souriaient bravement. Des putes.

C'était ça, le détail. Bon Dieu ! Comment Bolan avait-il pu chercher ça aussi longtemps. Les putes ! Le bar à putes *Sonia's*. Le bar où le routier Alexeï avait dit qu'il passerait la nuit avec des filles ! Alexeï... qui avait une copine qui...

— *My God* ! lâcha Bolan à voix haute.

Il avait déjà abaissé sa vitre de portière et, encouragée, la conductrice de la Lada en fit autant. Dix secondes plus tard, mi en allemand, mi en anglais, il était en possession de l'adresse du *Sonia's*. Alors, plantant la Lada et ses occupantes sur place, il lança le 4x4 à toute allure.

Avec un peu de chance...

Olga Nevski commençait seulement à comprendre. Et à se souvenir. Elle savait par exemple qu'elle n'avait pas avalé la pilule que Fédor Chaken lui avait introduite de force dans la bouche avant de la quitter. Elle savait aussi qu'elle était restée longtemps sur cette table de soins avant de se retrouver sur ce lit, et qu'elle se trouvait à la « clinique » de l'Unité Spéciale.

Elle savait surtout que Fédor Chaken était un salaud.

Et qu'il ne l'emporterait pas au paradis. Et puis, Olga Nevski se savait aussi bonne comédienne. Et que cette nuit, elle allait devoir séduire son public. Un public restreint. Une seule personne. Le gardien dont elle voyait le dos à travers la vitre dépolie de la porte. Et le plus tôt serait le mieux. Alors, elle se découvrit, ouvrit le peignoir de bain que ce fumier de Chaken lui avait laissé, dévoilant un bout de sein, une cuisse, et la naissance de sa toison pubienne. Elle commença à gémir.

— Tu veux en baiser une ?

Mack Bolan secoua la tête.

— Tu veux baiser les deux ? s'étonna le grand Alexeï d'un air ravi. Ben mon salaud !

Mack Bolan venait de pénétrer dans la salle enfumée du *Sonia's*, aussitôt assailli par une meute de jeune putes trop maquillées, et manquant étouffer dans l'atmosphère à couper au couteau. Le *Sonia's* était un *night* infâme, planqué tout au fond d'une ruelle, du côté de l'Arsenal et de la place du Manège. D'abord, il avait cru qu'il était trop tard et que le routier était parti, puis il l'avait débusqué, tout au fond de la salle, vauté dans une espèce de niche, en compagnie de deux

putes pas trop vilaines. L'endroit sentait la sueur, l'alcool, le tabac et le sperme. Dans un coin de la boîte, un semblant de scène dallée de plaques d'acier recevait les contorsions supposées érotiques d'un couple blême et à demi nu. Affligeant. En revanche, les tarifs étaient à peu près deux mille fois moins élevés qu'au *Nautilus*.

— Tu veux baiser une autre pute ? insistait le joyeux Alexeï en désignant la brochette de cageots agglutinés au bar.

Il semblait passablement éméché et Bolan corrigea tout de suite :

— Je ne veux baiser personne.

— Ah !

À cause de la sono, ils étaient obligés de hurler pour s'entendre. L'étonnement ravi du routier faisait plaisir à voir. L'Exécuteur insista :

— Je veux que tu téléphones.

— Tu préfères des gonzesses de l'extérieur ?

— Non. Je veux que tu appelles ta copine. Celle qui loue les datchas de luxe.

Dans la lumière d'aquarium de la boîte, les yeux du Russe s'arrondirent de stupéfaction. D'une voix pâteuse, il ergota :

— Natalia ? Ben, c'est-à-dire... je sais pas si elle voudra baiser avec toi !

Alexeï était un esprit simple. Et sain. Pas d'idées noires. Rien que du joyeux. Finalement, Bolan parvint à lui faire comprendre à peu près ce qu'il voulait et, un peu à regret, le camionneur accepta de l'accompagner au téléphone de la boîte. Après présentation, Bolan expliquerait lui-même son cas. Si la copine loueuse était chez elle, et si elle répondait. Deux minutes plus tard, il était rassuré. La fille répondit et Alexeï présenta Bolan comme un vieux copain d'enfance... etc.

— C'est vous, le copain ?

La copine Natalia parlait parfaitement l'anglais, avec un petit accent très agréable, malgré son réveil en pleine nuit. L'Exécuteur n'y alla pas par quatre chemins, servit une fable, selon laquelle deux amis de l'Est en visite à Moscou, un Italien et un Américain, habitaient une datcha sans doute louée pour la circonstance, etc. Il voulait leur faire la surprise.

— Je n'ai pas beaucoup le droit de donner ce type de renseignement, fit semblant de conscientiser la loueuse. Et puis, il faudrait que je consulte mes fiches.

Bolan décida de frapper fort.

— Cinq cents dollars pour vous si j'ai le renseignement dans une demi-heure. Je donnerai l'argent à Alexeï pour vous.

Ici, c'était quasiment la fortune.

— *Da !* lança le routier dans le téléphone. J'irai te les porter au lit tout à l'heure.

Il avait l'air de s'amuser comme un fou.

— D'accord, se décida Natalia, visiblement heureuse d'avoir été réveillée. Dans une demi-heure. Mais si je ne trouve pas vos amis ?

— La moitié de la somme.

— O.K.

Et elle raccrocha. Bolan en fit autant, rejoignit les filles en compagnie d'Alexeï et il offrit une bouteille de Hennessy. Quand même trois fois plus cher que dans les boîtes US. Vingt minutes plus tard, on appelait Alexeï au téléphone et l'Exécuteur alla répondre à sa place.

— J'ai peut-être quelque chose, annonça prudemment Natalia. Une datcha de grand luxe, louée pour cinq jours, pour des étrangers. Mais je ne connais pas leurs noms. C'est un Russe qui a loué par téléphone et c'est visiblement un employé de ce client qui est venu régler le montant de la location à l'agence.

— L'adresse ?

La copine donna l'adresse de la datcha en question et Bolan nota, avant de questionner, sans trop d'illusions :

— En chèque, le règlement ?

— En espèces.

Raté. Il insista :

— Vous pourriez décrire l'employé ?

— Très grand, très fort. Une tête de brute, mais poli.

L'Exécuteur sentit courir un frisson dans sa nuque et la copine d'Alexeï le devança.

— Vous voulez connaître le nom porté sur le contrat ?

— Oui.

— Odine.

L'Exécuteur marqua un temps. Puis galvanisé par sa réussite, il questionna :

— Vous avez parlé de cinq jours ?

— Oui. La location se termine aujourd'hui. Les clients libèrent la datcha ce matin.

— À quelle heure ?

— Ça, renvoya Natalia dans un petit rire de gorge, le contrat ne le précise pas.

C'eût été trop beau !

— Vous avez gagné vos dollars, annonça Bolan. *Thanks.*

Sa voix s'était légèrement altérée. Il quitta Alexeï tout de suite.

La course contre la montre continuait.

CHAPITRE XXII

— Il faut y aller !

La voix du colonel Karimov avait faiblement résonné dans le petit matin glacé. Le moteur de la grosse Zil noire tournait au ralenti, formant un ronronnement berceur qui avait l'air de rendormir ses deux invités. Deux des *baby-sitters* de Viglia et Nitchenko-Patras enfournaient les bagages dans l'immense coffre, tandis que les deux autres faisaient les cent pas. L'air de veiller au grain, mais surtout, admirant le décor mine de rien.

La datcha était superbe et immense, toute en bois sombre, avec des terrasses partout. Construite sur un terrain en pente douce de deux hectares, avec un étang devant et entourée de sapins, de mélèzes et de bouleaux. Close de murs et fermée par un grand portail en fer forgé avec panneaux aveugles, la demeure avait autrefois hébergé des membres de la *nomenklatura*. C'est ainsi que le colonel Vitali Karimov avait eu l'occasion d'y être invité. D'où l'idée de la louer pour héberger ses deux hôtes. Les trois premiers jours avaient passé en parties de chasse dans le nord, avant que, fatigués, Viglia et Nitchenko finissent par s'abandonner au simple plaisir de ne rien faire. Sinon rêver à des montagnes de fric.

Celui que Russian Connection allait leur permettre d'engranger. Ils avaient passé les deux derniers jours à mettre au point les ultimes détails des contrats concernant les affaires sud-américaines apportées par Nitchenko-Patras. Notamment le blanchiment des narcodollars de la coke bolivienne. Maintenant, il était temps de partir. Vitali Karimov commençait à trouver le temps long. Attendant d'avoir des nouvelles de son beau-frère pour annoncer le formidable scoop, il avait fini par s'impatisser et avait rappelé à son domicile. Inquiète, sa sœur lui avait posé des questions embarrassantes et il avait dû couper court. Aucun signe de vie non plus de Jozip Odine. Si bien qu'à cinq heures du matin, il avait sonné le réveil de ses invités et décidé de les mettre dans leur avion le plus vite possible.

— On y va ! pressa-t-il encore.

Chérémétiévo était à presque une heure de route.

Sans très bien comprendre cette hâte soudaine, mais encore trop endormis pour s'en étonner vraiment, le Sicilien et le Russo-Américain

allaient s'engouffrer à l'arrière de la Zil, quand un grondement de moteur emballé s'éleva du côté de la grille d'entrée du parc. Tels des chiens de garde bien dressés, les quatre gorilles des invités et les violonistes Igor et Stan s'étaient figés, les mains déjà sous les parkas, posées sur les crosses de leurs calibres. En cas de besoin, des armes plus conséquentes reposaient dans le coffre de la Zil. Sournoisement, les violonistes s'étaient approchés de cette dernière. Dans la nuit, des lueurs de phares apparurent au-delà du mur d'enceinte et l'instant d'après, un bip sonore se faisait entendre dans la poche d'Igor. Celui-ci en sortit un petit boîtier, le porta à son oreille, écouta, avant de lancer à Karimov statufié :

— C'est Joz, patron !

Il sembla soudain au colonel Karimov qu'on le soulageait d'un immense poids. Arrachant l'appareil des mains de son gorille, il actionna la télécommande radio d'ouverture de la grille d'entrée, en s'écriant à l'adresse de ses associés :

— Messieurs, une surprise pour vous !

Avec un rien d'emphase dans le ton. Mais ce n'était pas tous les jours qu'on leur livrait le grand Fumier.

Tout au bout de l'allée, derrière le rideau des mélèzes et des bouleaux, le grondement de moteur enfla, et la lumière des phares balaya les ramures comme un coup de projecteur. L'instant suivant, deux taches aveuglantes apparaissaient au détour du chemin et, saisi d'étonnement, Vitali Karimov vit déboucher un taxi. Incrédule, il vit le véhicule tanguer, mordre sur la pelouse gelée, racler même une bordure d'allée en bois, tandis que son moteur faisait entendre des emballements suspects. Le colonel fronça les sourcils, crispé. D'un signe, il alerta ses hommes, mais quand le taxi arriva à leur hauteur, ils purent constater que son chauffeur était bel et bien Jozip Odine. Un Jozip Odine trempé, ensanglanté et hagard, qui s'extirpa du véhicule en titubant, l'air moribond. Aussitôt, Karimov comprit que c'était la catastrophe. Devant ses associés éberlués et inquiets, il gronda en s'adressant au géant :

— Qu'est-ce qui s'est passé, bordel !

Jozip Odine parut sur le point de hurler. Il se prit les tempes dans les mains et, tanguant sur ses énormes jambes, il gronda dans un souffle de mourant :

— C'est le Fumier, colonel. Il nous a encore baisés. Tous !

Puis il tomba à genoux, parut vouloir se redresser, renifla violemment et, tel un chêne coupé, il s'abattit d'un coup.

Pour ne plus bouger.

— Foutons le camp. Vite !

Le colonel avait jeté cela comme un ordre. Sèchement, avec autorité. Mais au fond de lui, il y avait maintenant un méchant petit animal qui lui bouffait les entrailles. Poussant sans ménagements ses associés dans la Zil, il ordonna au chauffeur qui était resté à son volant :

— On y va.

Puis aux gorilles qui se précipitaient vers la Mercedes mise à leur disposition, il cria :

— Flinguez tout ce qui bouge !

On ne savait jamais. Puis il s'engouffra dans la 251 à son tour et rabattit la portière sur eux. Une portière qui fit un bruit étonnamment sourd. Ce qui était normal puisque la Zil avait appartenu au ministre de la Défense de Gorbatchev, et qu'elle était blindée. Pour résister à des balles de mitrailleuse.

Karimov vit la Mercedes passer devant eux et ouvrir la route vers la sortie du parc. Au passage, il avait vu les canons des P.M. devant les vitres. Des pros. Mais alors que les deux voitures arrivaient en vue de la grille ouverte, quelque chose sembla bouger dans les profondeurs de la mini-forêt de mélèzes. Dans un premier temps, le colonel Karimov crut à la présence d'un chevreuil ou d'un sanglier. Dans cette région, le gibier faisait parfois des incursions osées. Mais alors qu'il se traitait mentalement d'idiot, il y eut un violent éclair sur leur gauche et soudain, une mince traînée lumineuse traversa l'espace devant eux, avant d'aller frapper la Mercedes de plein fouet. Malgré les épaisses glaces feuilletées et le blindage d'acier, les hommes de la Zil perçurent nettement une sorte de « plouf », avant que sous leurs regards hallucinés la Mercedes se transforme soudain en chaleur et en lumière.

Cela fit une explosion violente, qui secoua la Zil comme une vulgaire boîte d'allumettes. Des éclats incandescents fusèrent partout, certains frappèrent la carrosserie de la berline avec violence. Le chauffeur cria quelque chose, et près de Karimov, le Sicilien ouvrit la bouche pour crier à son tour. Il n'en eut pas le temps. Comme soudain jaillie du néant, une haute et noire silhouette venait de se matérialiser sur le chemin. À dix mètres. Jambes écartées, bien droit dans une combinaison noire où s'accrochait tout un arsenal, l'apparition brandissait un fusil devant elle. Un fusil que Karimov identifia aussitôt dans l'éclairage de leur seul phare rescapé. Un M.203 !

— *Vnimanié* ! Attention ! hurla-t-il en se rejetant instinctivement en arrière. Il va...

Ce furent les dernières paroles de l'ex-patron du bureau des assassinats du GRU. Un quart de seconde plus tard, un ouragan de feu, de bruits et de souffrance l'emportait vers le ciel. En pièces détachées.

L'Exécuteur vit les débris de toutes sortes et les lambeaux de corps humains s'envoler vers le ciel encore noir. Il se dit que ces trois big-pourris n'avaient pas payé très cher toutes les saloperies qu'ils avaient faites au cours de leurs trop longues existences. Mais il se dit qu'il avait finalement eu de la chance de gagner une guerre si importante... en si peu de temps.

Pensant à son échéance, il n'eut pas un regard pour le monstrueux corps affalé plus haut dans l'allée, lui tourna le dos et regagna le Pajero garé un peu plus loin. Sans vouloir savoir si oui ou non, l'immense Jozip Odine était mort ou encore vivant. Il savait seulement que le géant s'était bien battu.

Et qu'il était presque six heures du matin.

Arrivé à l'aérogare de Moscou-Chérémétiévo, il stoppa le moteur du Pajero qui devait bouillir et dont les pneus avaient sûrement fondu malgré le sol glacé. L'Exécuteur avait couvert le parcours en moins de 40 minutes. Par acquit de conscience, il patrouilla sur les parkings à petite allure, sans rien noter d'anormal. Bien sûr, il y avait une ou deux voitures de la milice, mais les flics étaient présents dans tous les aéroports du monde. Il revint vers l'aérogare, gara sagement le Mitsubishi sur le parking des locations. Dedans, plus rien de compromettant. Les armes et la « pâte à tarte » devenue inutile avaient disparu en rase campagne, et le loueur pourrait reprendre son bien. Avec le fric qu'il avait touché, il aurait largement de quoi boucher les trous de la carrosserie. *The Snake* en poche, l'Exécuteur pénétra dans le hall des départs, vérifia qu'on ne faisait pas attention à lui et, convaincu que les pourris du secteur n'étaient plus à ses trousses, il fila aux toilettes pour démonter *The Snake* et en dispatcher les pièces dans la petite Japy portable. Enfin, il gagna l'enregistrement, se fit remettre son billet sur Lufthansa. Mais alors qu'il allait franchir le sas de contrôle, son regard croisa un autre regard, et soudain, il sut qu'il s'était trompé. On l'attendait.

— Eh ! cria une voix. Police !

Mais déjà, l'Exécuteur avait bondi. Fendant la foule, bousculant tout sur son passage et traînant son sac de voyage comme il pouvait, il traversa le grand hall, déboucha dans une autre salle, partit sur la gauche, vit venir des uniformes vers lui, bifurqua aussitôt, plongeant dans l'ouverture d'une porte donnant sur l'extérieur.

— Police ! cria encore la voix dans son dos.

Du coin de l'œil, il avait vu les deux types en civil. Un homme d'âge mûr, en complet veston et parka ouvert, un plus jeune, en blouson et col roulé. Tous deux couraient, armes à la main. Les

poumons en feu, l'Exécuteur tourna à droite, entendit une sirène de police, puis une autre, plus lointaine. Il était mal parti. Très mal. Il n'avait même plus *The Snake* pour tenter un tir de dissuasion. Plus rien que ses jambes... et sa chance.

Derrière lui, les deux flics avaient sauté dans une petite Skoda et maintenant, le véhicule fonçait sur lui. À droite, des hangars. Dont un ouvert. Bolan se propulsa par là, dut abandonner son projet en voyant deux hommes en uniforme et en armes en sortir en sifflant. L'Exécuteur vira à gauche, s'enfonça entre deux bâtiments métalliques. Un espace trop étroit pour une voiture. Derrière, la Skoda pila, vira sur place en faisant hurler ses pneus. Déjà, Bolan débouchait à l'air libre. Derrière une rangée de constructions provisoires. À droite, un cul-de-sac contre le mur ouest de l'aérogare, à gauche, une vaste zone dégagée. Bolan fonça. Mais alors qu'il arrivait à la dernière construction, la Skoda bondit devant lui, tous freins hurlants. Alors, sans s'arrêter, l'Exécuteur fonça encore. Si vite, si résolument, que les occupants de la Skoda furent un instant décontenancés. Il arriva sur eux comme un boulet, envoya sa main libre à l'intérieur par la glace ouverte, arrachant littéralement le conducteur de son siège. Et très vite, il frappa d'un coup de boule dans le nez du plus vieux. Tout d'un coup, le deuxième avait sauté à terre pour plonger sur Bolan. Ce dernier n'eut qu'à esquiver pour lui envoyer son pied en pleine tête. Mais à l'instant où il allait en profiter pour s'enfuir de nouveau, un 4x4 jaillit sur sa gauche, arrachant sa gomme dans un freinage spectaculaire et hurlant de sa sirène. Sur son toit, un gyrophare allumé.

— Mack Bolan !

Une voix de femme ! L'Exécuteur tourna la tête, crut que sa raison vacillait. C'était Olga !

— Mack ! Monte ! Vite !

Mais les deux flics revenaient à la charge. Cette fois, le plus vieux brandissait un gros Stechkin, canon pointé vers la tête de l'Exécuteur.

— Mack ! Vite !

Alors, Bolan plongea. Chute avant, mouvement de balayage des deux pieds. L'un d'eux percuta le bras armé du flic qui poussa un cri rauque. Dans le même temps, il se rétablit sur ses pieds, pour plonger de nouveau mais cette fois dans l'ouverture de la portière du 4x4. Il y eut deux coups de feu, des impacts dans la carrosserie puis, comme dans un mauvais rêve, l'Exécuteur vit Olga Nevski brandir un petit P.M. Skorpion, en pointer le canon vers ses collègues et enfoncer résolument la détente. Il y eut un court chapelet de détonations, Bolan vit les deux flics en civil s'écrouler en même temps.

Le 4x4 redémarra sur les chapeaux de roues. Il traversa la zone de fret, se retrouva sur une bretelle de route, croisa deux ou trois véhicules de police qui montaient vers l'aéroport et, dans un dernier virage, le 4x4 plongea vers l'espèce d'autoroute qui filait vers Moscou. Alors seulement, Olga Nevski ralentit et, sous le regard interrogateur de Mack Bolan, elle commença à raconter.

— Tes deux poursuivants, dit-elle, sont Fédor Chaken et son assistant. Tous deux mouillés jusqu'au cou. Chaken travaillait directement pour Koutsov depuis longtemps. Avant même qu'il ne décide de faire assassiner Alexandre Liassev, acheva-t-elle avec une mollesse dans la voix. Ce salaud a enfin payé.

Puis elle parla de sa nuit à la « clinique » de l'Unité Spéciale, de la pilule qu'elle n'avait pas avalée, du gardien qu'elle avait attiré en gémissant, et qu'elle avait proprement assommé pour s'enfuir. Grâce à la contre-induction par antidote de Chaken, elle s'était souvenue de tout, dès son réveil. Le reste était facile. Elle était à l'aéroport depuis plus d'une heure pour l'attendre.

Elle tourna la tête vers lui et, dans les magnifiques yeux gris, il lui sembla apercevoir une étrange lueur tiède et douce.

Alors, le guerrier solitaire ferma les yeux. Il était bien.

ÉPILOGUE

Les magnifiques yeux gris d'Olga Nevski luisaient dans le soleil couchant du grand parking aux camions, comme deux disques de vieil argent. Des yeux qui souriaient un peu. Enfin, juste pour faire semblant. Plongeant son regard d'acier dans celui d'Olga, le guerrier solitaire acquiesça de la tête au sourire de contentement de la magnifique jeune femme.

Pendant trois jours, ils avaient arpenté Moscou, sortant de l'hôtel et y rentrant au gré de leur humeur et de leurs désirs. Trois jours de normalité, de bonheur. Ils avaient bu du Moët. Ils avaient ri. Puis au terme du séjour, Bolan avait proposé :

— Viens en Amérique. Quitte ce pays malade.

Elle avait encore souri, avait répondu de sa voix rauque si prenante :

— Ici, il y a beaucoup à faire.

Officiellement, Chaken et son complice étaient tombés sous les balles mafieuses. Et le ministre avait dit à Olga qu'elle serait le nouveau chef de l'Unité Spéciale. Elle était heureuse de pouvoir reprendre la lutte contre le crime. Il y avait vraiment beaucoup à faire. En Russie comme partout. Elle œuvrerait donc ici, à sa façon, tandis que l'Exécuteur continuerait sa route et son combat. À sa façon.

— C'était bien, répéta Olga en effleurant de sa bouche les lèvres de Bolan. Je suis heureuse. Adieu.

Derrière eux, le gros camion TIR de l'ami Alexeï grondait tranquillement. Bolan retournait chez lui, vers sa vie de guerre, de larmes et de mort. Olga avait veillé à ce qu'il franchisse les contrôles sans encombre. Ils ne se reverraient jamais. À moins que...

— Adieu, répondit Bolan.

Leurs mains se lâchèrent. Le guerrier solitaire grimpa dans la cabine et le camion démarra. Ils se quittèrent des yeux pour ne plus se reprendre...

Longtemps après, alors que les rayons du soleil couchant brillaient dans les caniveaux glacés, alors qu'au loin, les pylônes électriques géants dressaient leurs branches vers le ciel, l'ami Alexeï offrit une cigarette à son compagnon, et posa la question qui lui brûlait les

lèvres :

— Eh, l'artiste, t'as pas dû t'emmerder, sur la Moskova !

Bolan tourna la tête vers le routier. Sa réflexion avait vraiment de quoi faire sourire. Alors il sourit, mais son sourire était indéchiffrable.